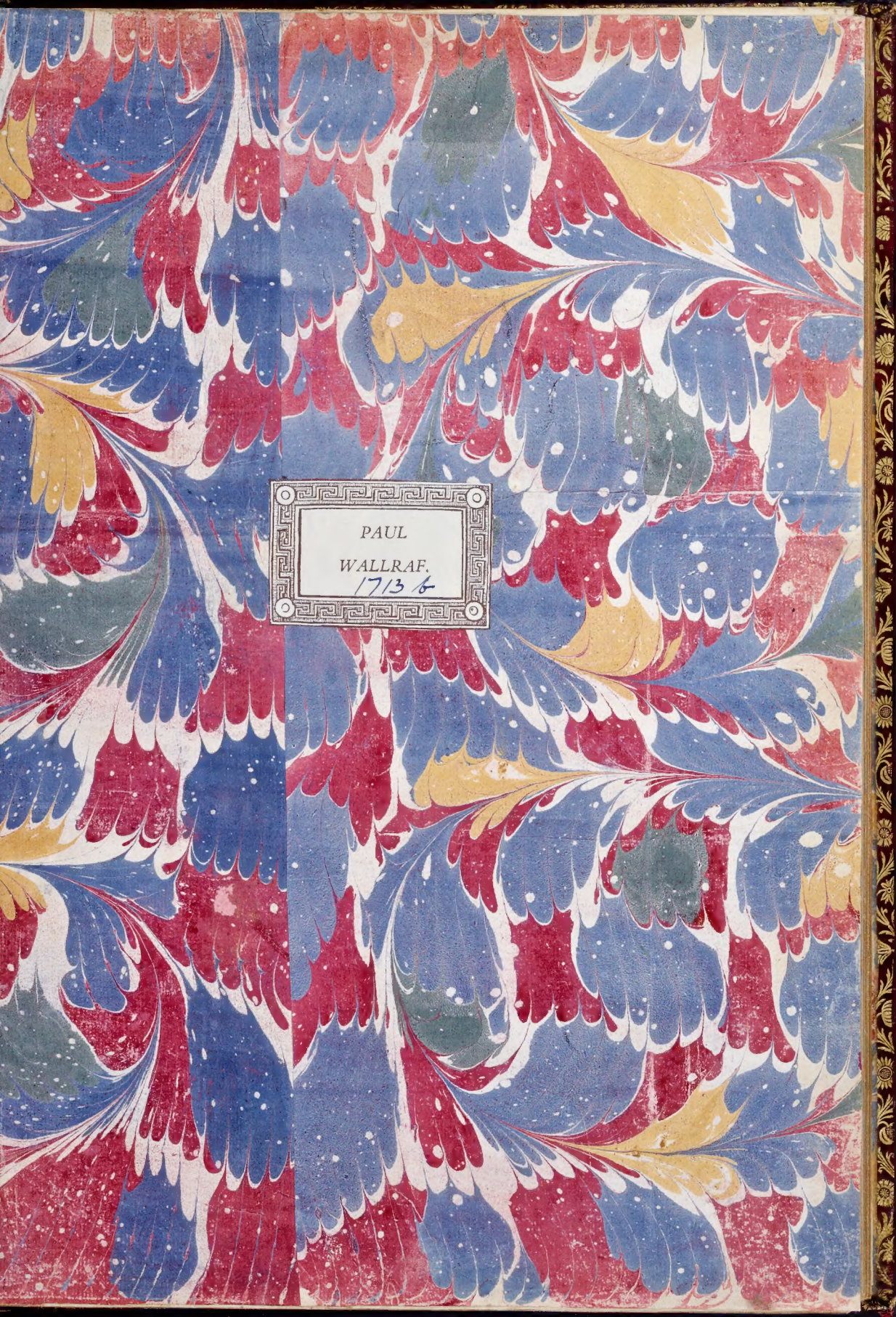
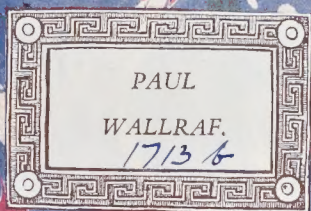
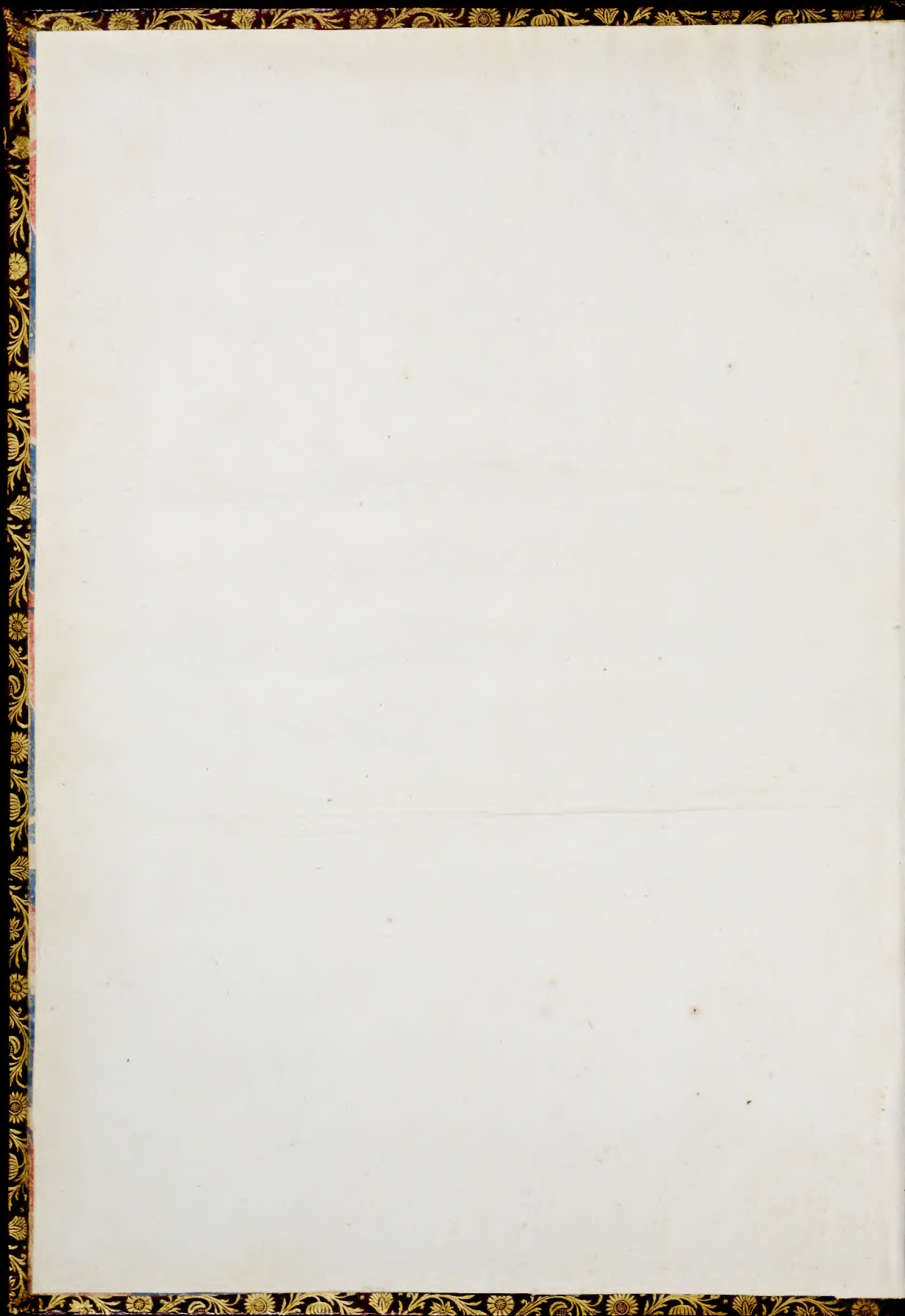
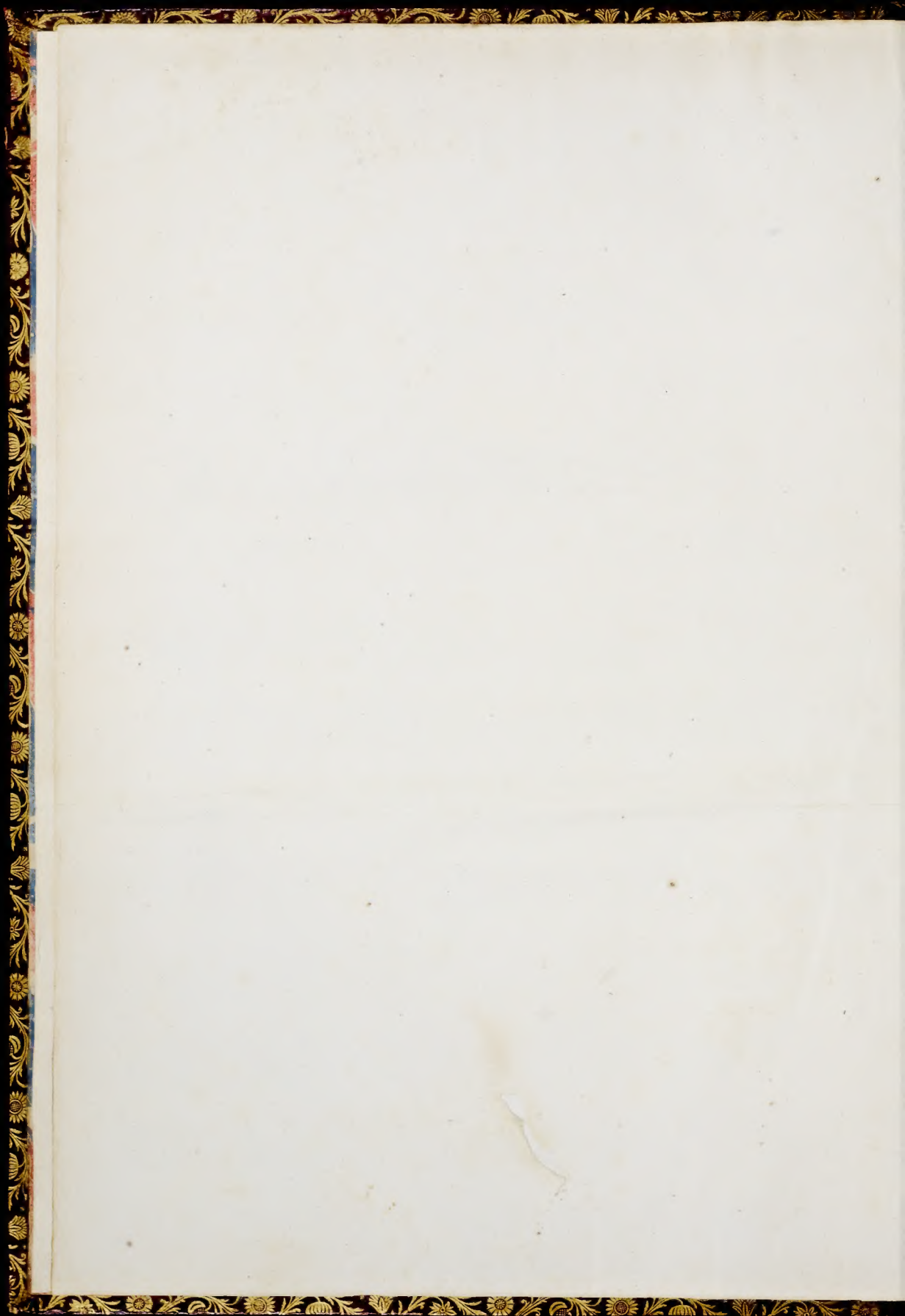


Leonard. Duncham, Cunliffe.



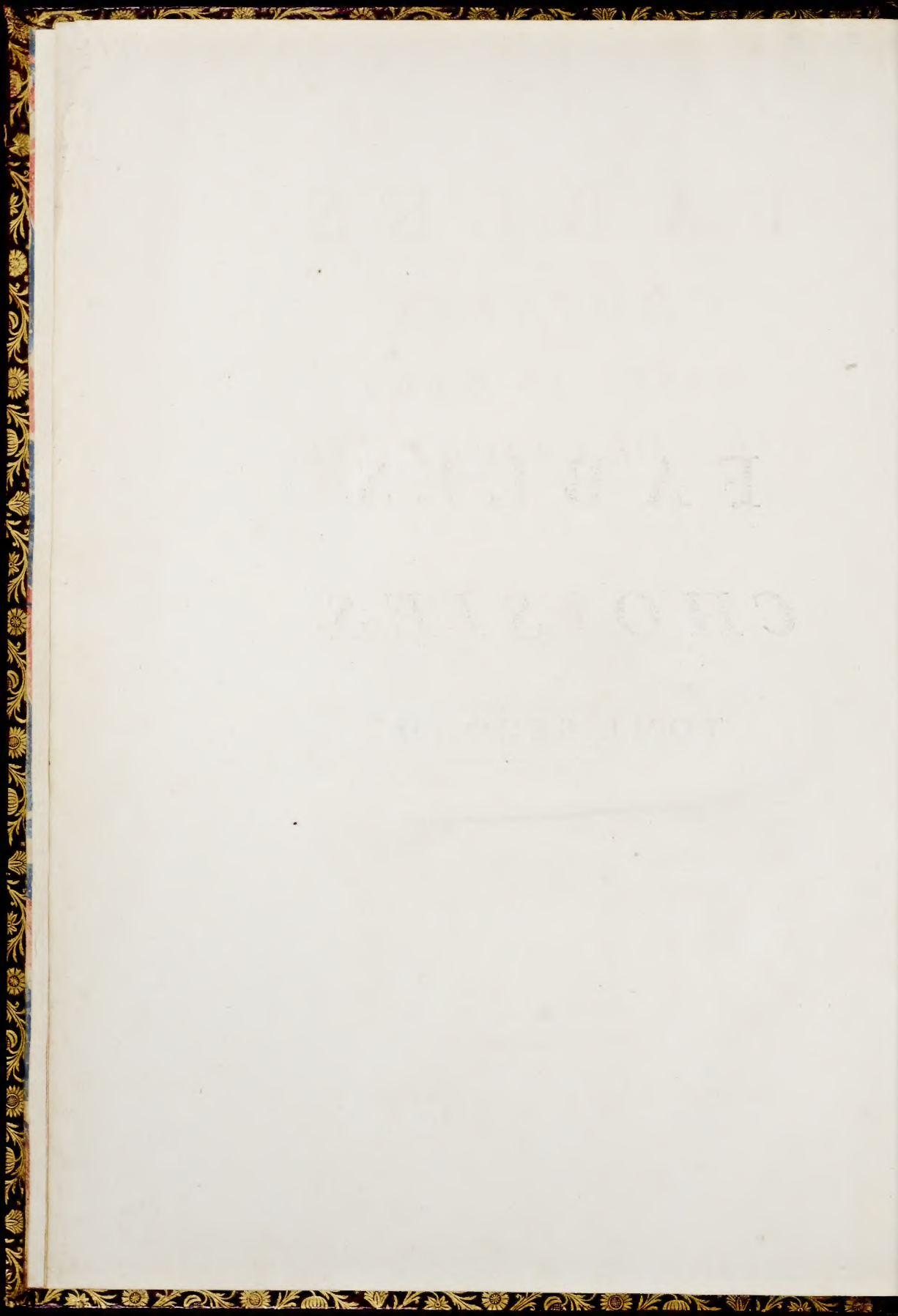


FABLES
CHOISIES
TOME SECOND



FABLES
CHOISIES.

TOME SECOND.



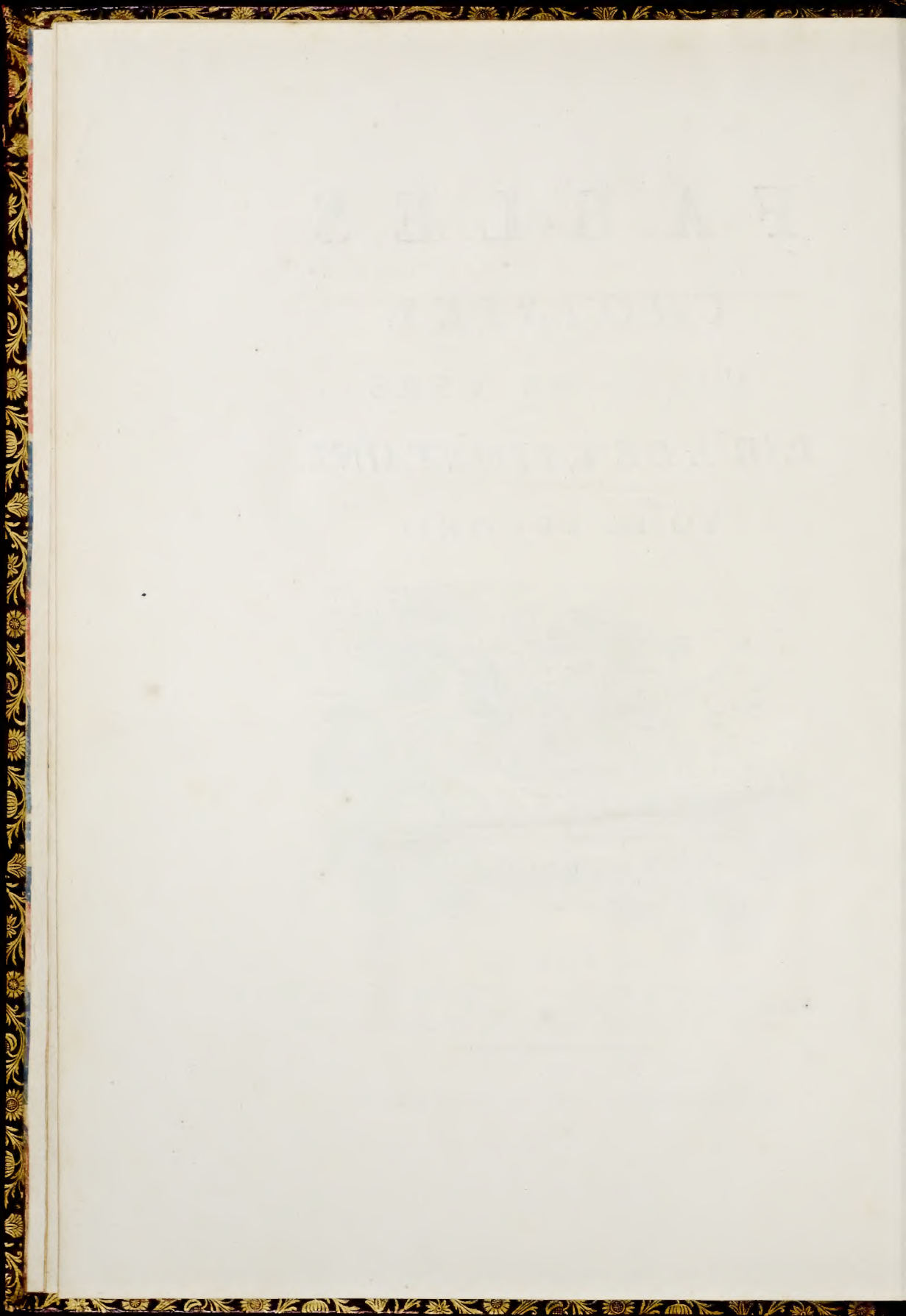
FABLES
CHOISIES,
MISES EN VERS
PAR J. DE LA FONTAINE.
TOME SECOND.



A PARIS,
Chez { DESAINT & SAILLANT, rue Saint Jean de Beauvais.
DURAND, rue du Foin, en entrant par la rue S. Jacques.

M. DCC. LV.

De l'Imprimerie de CHARLES-ANTOINE JOMBERT.



T A B L E D E S F A B L E S

CONTENUES DANS LE SECOND VOLUME.

L I V R E Q U A T R I É M E.

FABLE I. <i>Le Lion amoureux.</i>	page 1
FABLE II. <i>Le Berger & la Mer.</i>	3
FABLE III. <i>La Mouche & la Fourmi.</i>	5
FABLE IV. <i>Le Jardinier & son Seigneur.</i>	7
FABLE V. <i>L'Ane & le petit Chien.</i>	10
FABLE VI. <i>Le combat des Rats & des Belettes.</i>	11
FABLE VII. <i>Le Singe & le Dauphin.</i>	13
FABLE VIII. <i>L'Homme & l'Idole de bois.</i>	16
FABLE IX. <i>Le Geai paré des plumes du Paon.</i>	18
FABLE X. <i>Le Chameau & les Bâtons flottans.</i>	20
FABLE XI. <i>La Grenouille & le Rat.</i>	21
FABLE XII. <i>Tribut envoyé par les Animaux à Alexandre.</i>	24
FABLE XIII. <i>Le Cheval s'étant voulu venger du Cerf.</i>	27
FABLE XIV. <i>Le Renard & le Buste.</i>	30
FABLE XV. <i>Le Loup, la Chèvre & le Chevreau.</i>	32
FABLE XVI. <i>Le Loup, la Mere & l'Enfant.</i>	33
FABLE XVII. <i>Parole de Socrate.</i>	36
FABLE XVIII. <i>Le Vieillard & ses Enfants.</i>	37
FABLE XIX. <i>L'Oracle & l'Impie.</i>	40
FABLE XX. <i>L'Avare qui a perdu son trésor.</i>	41
FABLE XXI. <i>L'Œil du Maître.</i>	43
FABLE XXII. <i>L'Alouette & ses petits, avec le Maître d'un champ.</i>	46

L I V R E C I N Q U I É M E.

FABLE I. <i>Le Bucheron & Mercure.</i>	50
FABLE II. <i>Le Pot de terre & le Pot de fer.</i>	53
FABLE III. <i>Le petit Poisson & le Pêcheur.</i>	56
FABLE IV. <i>Les Oreilles du Lièvre.</i>	58
FABLE V. <i>Le Renard qui a la queue coupée.</i>	60
FABLE VI. <i>La Vieille & les deux Servantes.</i>	61
FABLE VII. <i>Le Satyre & le Passant.</i>	63

FABLE VIII. <i>Le Cheval & le Loup.</i>	65
FABLE IX. <i>Le Laboureur & ses Enfants.</i>	68
FABLE X. <i>La Montagne qui accouche.</i>	70
FABLE XI. <i>La Fortune & le jeune Enfant.</i>	72
FABLE XII. <i>Les Médecins.</i>	74
FABLE XIII. <i>La Poule aux Œufs d'or.</i>	76
FABLE XIV. <i>L'Ane portant des Reliques.</i>	78
FABLE XV. <i>Le Cerf & la Vigne.</i>	80
FABLE XVI. <i>Le Serpent & la Lime.</i>	82
FABLE XVII. <i>Le Lièvre & la Perdrix.</i>	84
FABLE XVIII. <i>L'aigle & le Hibou.</i>	85
FABLE XIX. <i>Le Lion s'en allant en guerre.</i>	88
FABLE XX. <i>L'Ours & les deux Compagnons.</i>	89
FABLE XXI. <i>L'Ane vêtu de la peau du Lion.</i>	92

LIVRE SIXIÈME.

FABLE I. <i>Le Pâtre & le Lion.</i>	93
FABLE II. <i>Le Lion & le Chasseur.</i>	96
FABLE III. <i>Phabus & Borée.</i>	97
FABLE IV. <i>Jupiter & le Métayer.</i>	99
FABLE V. <i>Le Cochet, le Chat & le Souricau.</i>	101
FABLE VI. <i>Le Renard, le Singe & les Animaux.</i>	104
FABLE VII. <i>Le Mulet se vantant de sa généalogie.</i>	106
FABLE VIII. <i>Le Vicillard & l'Ane.</i>	108
FABLE IX. <i>Le Cerf se voyant dans l'eau.</i>	110
FABLE X. <i>Le Lièvre & la Tortue.</i>	111
FABLE XI. <i>L'Ane & ses Maîtres.</i>	113
FABLE XII. <i>Le Soleil & les Grenouilles.</i>	116
FABLE XIII. <i>Le Villageois & le Serpent.</i>	118
FABLE XIV. <i>Le Lion malade, & le Renard.</i>	120
FABLE XV. <i>L'Oiseleur, l'Autour & l'Alouette.</i>	122
FABLE XVI. <i>Le Cheval & l'Ane.</i>	124
FABLE XVII. <i>Le Chien qui lâche sa proie pour l'Ombre.</i>	126
FABLE XVIII. <i>Le Chartier embourbé.</i>	127
FABLE XIX. <i>Le Charlatan.</i>	129
FABLE XX. <i>La Discorde.</i>	132
FABLE XXI. <i>La jeune Veuve.</i>	133
ÉPILOGUE.	135

FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME.

FABLES

FABLES CHOISIES.

LIVRE QUATRIÈME.

FABLE I.

LE LION AMOUREUX.

A MADEMOISELLE DE SÉVIGNÉ.

Sévigé, de qui les attraits
Servent aux graces de modéle,
Et qui nâquites toute belle,
A votre indifférence près :
Pourriez-vous être favorable
Aux jeux innocens d'une Fable,
Et voir, fans vous épouventer,
Un Lion qu'amour sçut dompter ?
Amour est un étrange maître.
Heureux qui peut ne le connoître
Que par récit, lui ni ses coups !
Quand on en parle devant vous,
Si la vérité vous offense ,
La Fable au moins se peut souffrir.
Celle-ci prend bien l'assurance
De venir à vos pieds s'offrir,
Par zéle & par reconnoissance.

Du tems que les bêtes parloient ,
Les Lions entre autres vouloient
Etre admis dans notre alliance.
Pourquoi non ? puisque leur engeance
Valoit la nôtre en ce temps-là,
Ayant courage, intelligence,
Et belle hure, outre cela :
Voici comment il en alla.

Tome II.

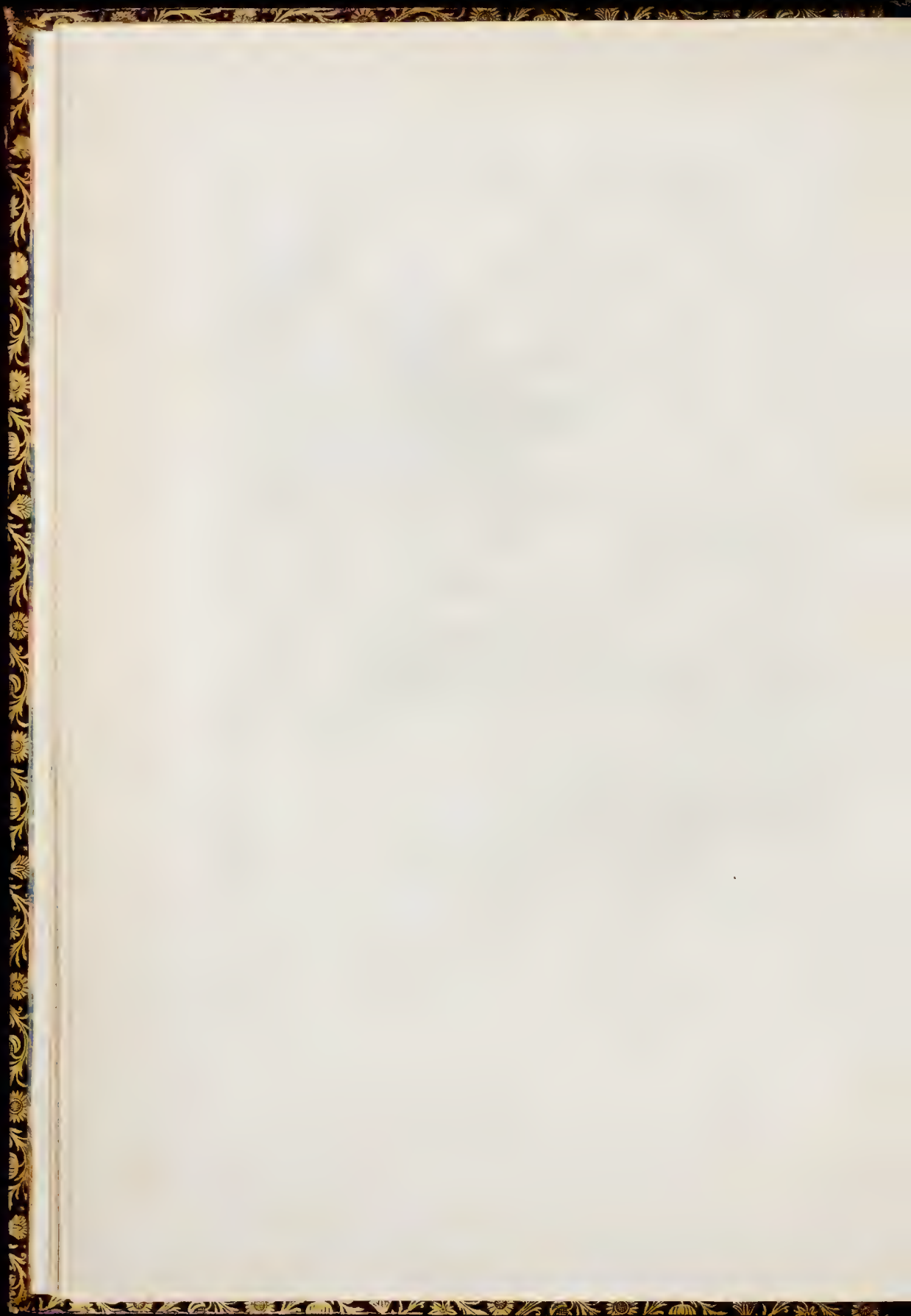
A

Un Lion de haut parentage,
En passant par un certain pré,
Rencontra Bergere à son gré.
Il la demande en mariage.
Le pere auroit fort souhaité
Quelque gendre un peu moins terrible.
La donner lui sembloit bien dur;
La refuser n'étoit pas sûr:
Même un refus eût fait possible,
Qu'on eût vû quelque beau matin
Un mariage clandestin.
Car outre qu'en toute maniere
La belle étoit pour les gens fiers,
Fille se coëffe volontiers
D'amoureux à longue criniere.
Le pere donc ouvertement
N'osant renvoyer notre amant,
Lui dit : ma fille est délicate :
Vos griffes la pourront bleffer
Quand vous voudrez la caresser.
Permettez donc qu'à chaque patte
On vous les rogne ; & pour les dents,
Qu'on vous les lime en même temps :
Vos baisers en seront moins rudes,
Et pour vous plus délicieux ;
Car ma fille y répondra mieux
Étant sans ces inquiétudes.
Le Lion consent à cela,
Tant son ame étoit aveuglée.
Sans dents ni griffes, le voilà
Comme place démantelée.
On lâcha sur lui quelques chiens :
Il fit fort peu de résistance.
Amour, amour, quand tu nous tiens,
On peut bien dire : adieu prudence.

(Fable LXXI.)

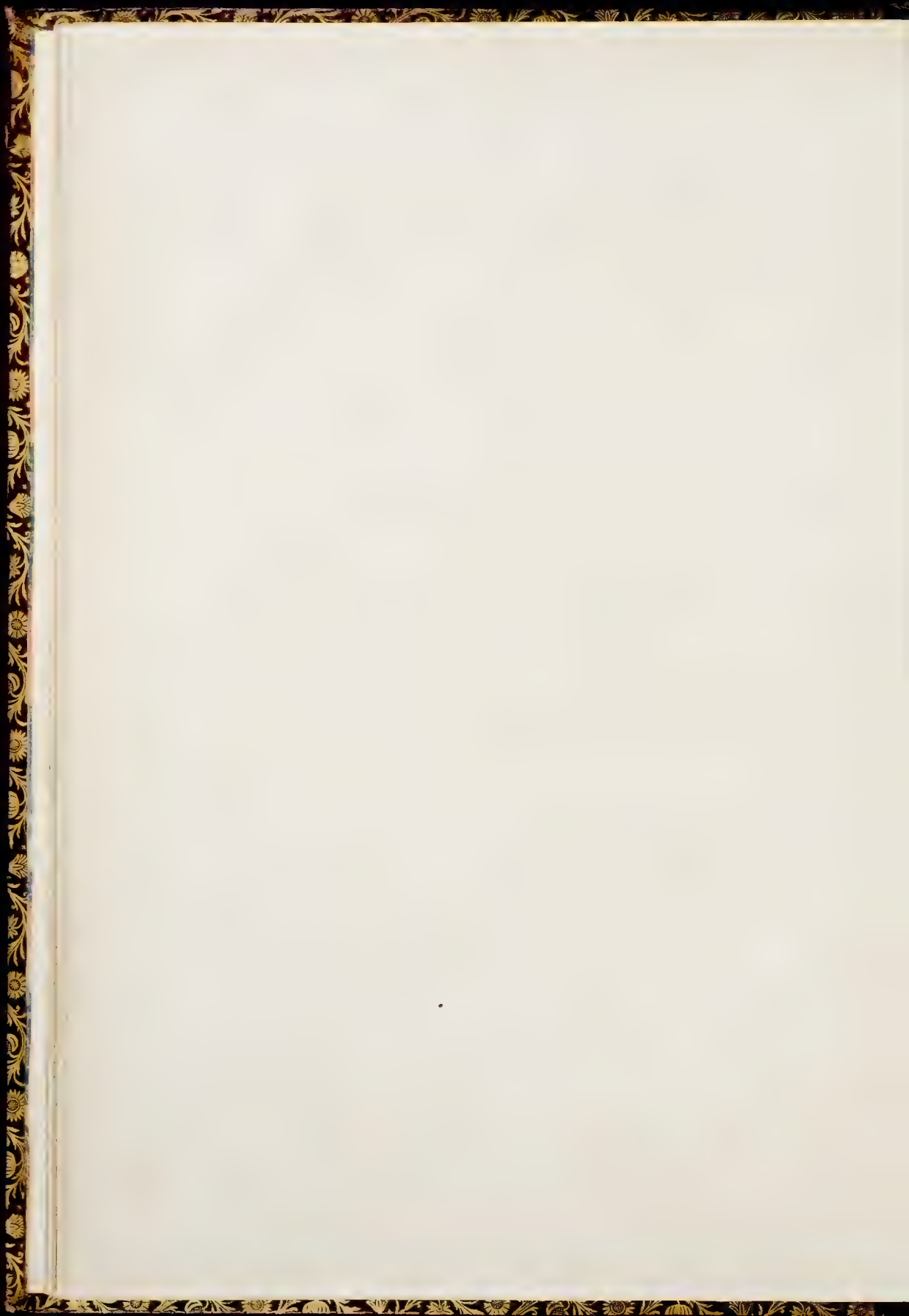


LE LION AMOUREUX. A MADEMOISELLE DE SEVIGNE. Fable LXXI.





LE LION AMOUREUX, À MADAME MOISELLE DE SEVIGNE. Fable LXXI. 2^e planche.



FABLE II.

LE BERGER ET LA MER.

Du rapport d'un troupeau, dont il vivoit sans soins,
Se contenta long-tems un voisin d'Amphitrite :
 Si sa fortune étoit petite ,
 Elle étoit sûre tout au moins.
A la fin , les trésors déchargés sur la plage
Le tenterent si bien, qu'il vendit son troupeau ,
Trafiqua de l'argent , le mit entier sur l'eau.
 Cet argent périt par naufrage.
Son maître fut réduit à garder les brébis ,
Non plus berger en chef, comme il étoit jadis ,
Quand ses propres moutons païssoient sur le rivage.
Celui qui s'étoit vû Coridon ou Tircis ,
 Fut Pierrot, & rien davantage.
Au bout de quelque tems il fit quelques profits ,
 Racheta des bêtes à laine ;
Et comme un jour les vents retenant leur haleine ,
Laiïssoient paisiblement aborder les vaisseaux ,
Vous voulez de l'argent , ô mesdames les eaux ,
Dit-il ; adressez-vous , je vous prie , à quelque autre :
 Ma foi , vous n'aurez pas le nôtre.

Ceci n'est pas un conte à plaisir inventé.
 Je me fers de la vérité ,
 Pour montrer par expérience ,
 Qu'un fou , quand il est assuré ,
 Vaut mieux que cinq en espérance ;
Qu'il faut se contenter de sa condition ,
Qu'aux conseils de la mer & de l'ambition

Nous devons fermer les oreilles.
Pour un qui s'en louera , dix mille s'en plaindront.
La mer promet monts & merveilles :
Fiez-vous-y , les vents & les voleurs viendront.





LE BERGER ET LA MER, Fable LXII.



FABLE III.

LA MOUCHE ET LA FOURMI.

La Mouche & la Fourmi contestoient de leur prix.

O Jupiter, dit la première,

Faut-il que l'amour propre aveugle les esprits

D'une si terrible manière,

Qu'un vil & rampant animal,

A la fille de l'air ose se dire égal ?

Je hante les palais, je m'affieds à ta table :

Si l'on t'immole un bœuf, j'en goûte devant toi ;

Pendant que celle-ci, chétive & misérable,

Vit trois jours d'un fêtu qu'elle a traîné chez foi.

Mais, ma mignonne, dites-moi,

Vous campez-vous jamais sur la tête d'un Roi,

D'un Empereur, ou d'une belle ?

Je le fais ; & je baise un beau sein quand je veux :

Je me joue entre des cheveux :

Je rehausse d'un teint la blancheur naturelle ;

Et la dernière main que met à sa beauté

Une femme allant en conquête,

C'est un ajustement des mouches emprunté.

Puis, allez-moi rompre la tête

De vos greniers. Avez-vous dit ?

Lui répliqua la ménagère.

Vous hantez les palais : mais on vous y maudit.

Et quant à goûter la première

De ce qu'on sert devant les Dieux,

Croyez-vous qu'il en vaille mieux ?

Si vous entrez par-tout, aussi font les profanes.

Sur la tête des Rois & sur celle des ânes

Vous allez vous planter : je n'en disconviens pas ;

Et je fçais que d'un prompt trépas

Tome II.

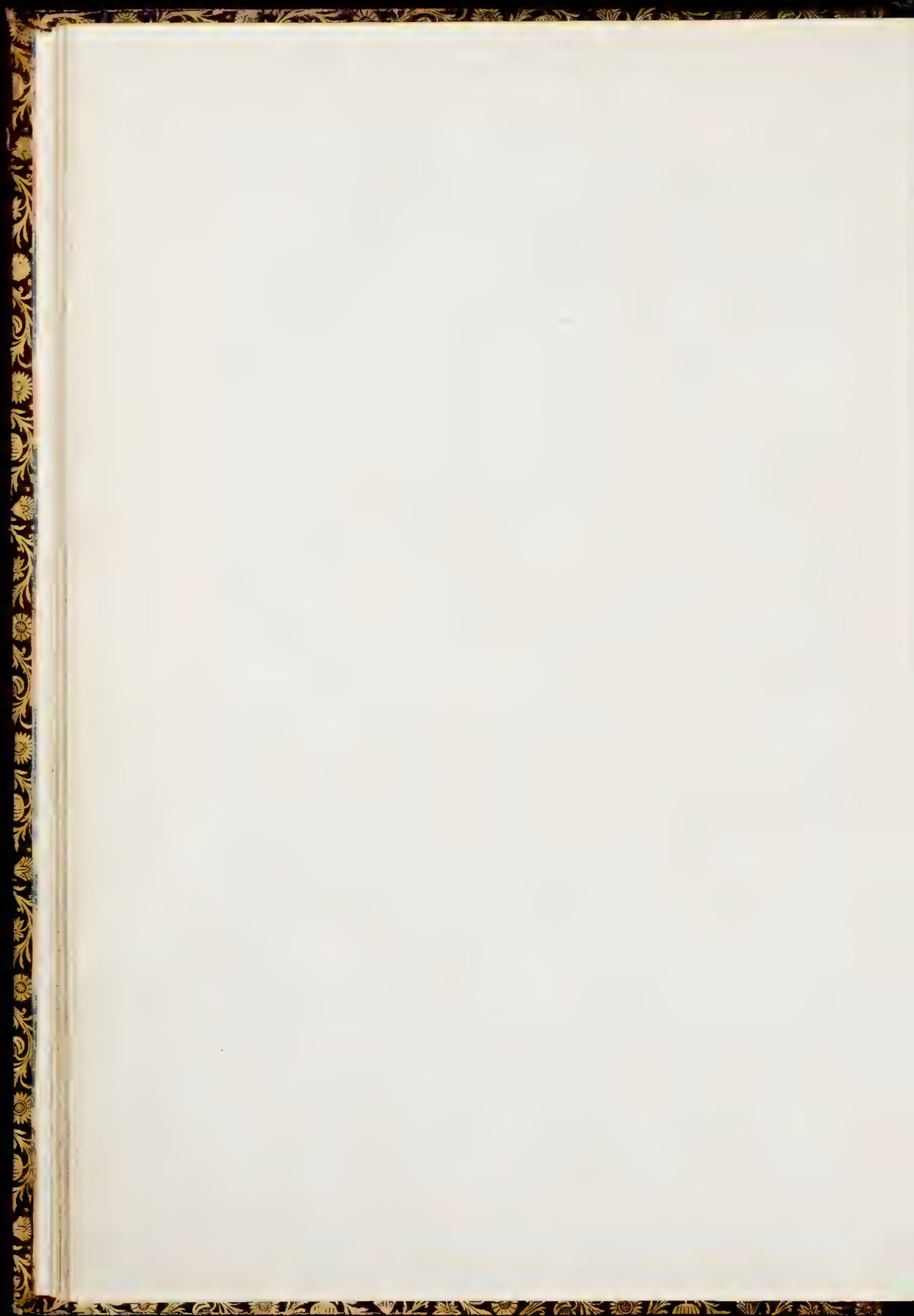
B

Cette importunité bien souvent est punie.
Certain ajustement , dites-vous , rend jolie :
J'en conviens , il est noir ainsi que vous & moi.
Je veux qu'il ait nom mouche ; est-ce un sujet pourquoi
 Vous fassiez sonner vos mérites ?
Nomme-t-on pas aussi mouches , les parasites ?
Cessez donc de tenir un langage si vain :
 N'ayez plus ces hautes pensées.
 Les mouches de cour sont chassées :
Les mouchards sont pendus ; & vous mourrez de faim ,
 De froid , de langueur , de misère ,
Quand Phœbus régnera sur un autre hémisphère.
Alors je jouirai du fruit de mes travaux.
 Je n'irai par monts ni par vaux
 M'exposer au vent , à la pluie :
 Je vivrai sans mélancolie :
Le foin que j'aurai pris , de soins m'exemptera.
 Je vous enseignerai par là
Ce que c'est qu'une fausse ou véritable gloire.
Adieu : je perds le tems ; laissez-moi travailler.
 Ni mon grenier , ni mon armoire
 Ne se remplit à babiller.





LA MOUCHE ET LA FOURMI . Fable LXXIII .



F A B L E I V.

LE JARDINIER ET SON SEIGNEUR.

Un amateur du jardinage ,
Demi-bourgeois , demi-manant ,
Possédoit , en certain village ,
Un jardin assez propre , & le clos attenant.
Il avoit de plant vif fermé cette étendue :
Là croissoit à plaisir l'oseille & la laitue ;
De quoi faire à Margot pour sa fête un bouquet ;
Peu de jasmin d'Espagne , & force serpolet.
Cette félicité par un lièvre troublée ,
Fit qu'au Seigneur du bourg notre homme se plaignit.
Ce maudit animal vient prendre sa goulée
Soir & matin , dit-il ; & des pièges se rit :
Les pierres , les bâtons y perdent leur crédit :
Il est forcier , je crois. Sorcier ? Je l'en défie ,
Repartit le Seigneur. Fut-il diable , Miraut ,
En dépit de ses tours , l'attrapera bientôt.
Je vous en déferai , bon homme , sur ma vie.
Et quand ? & dès demain , sans tarder plus long-tems.
La partie ainsi faite , il vient avec ses gens.
Çà déjeunons , dit-il : vos poulets sont-ils tendres ?
La fille du logis , qu'on vous voie , approchez.
Quand la marierons-nous ? Quand aurons-nous des gendres ?
Bon homme , c'est ce coup qu'il faut , vous m'entendez ,
Qu'il faut fouiller à l'escarcelle.
Disant ces mots , il fait connoissance avec elle ,
Auprès de lui la fait asseoir ,
Prend une main , un bras , leve un coin du mouchoir :
Toutes sottises , dont la belle
Se défend avec grand respect ;
Tant qu'au pere à la fin cela devient suspect.

Cependant on fricasse , on se rue en cuisine.
De quand sont vos jambons ? ils ont fort bonne mine.
Monsieur , ils sont à vous. Vraiment, dit le Seigneur ,

Je les reçois , & de bon cœur.

Il déjeune très-bien , aussi fait sa famille ,
Chiens , chevaux & valets , tous gens bien endentés :
Il commande chez l'hôte , y prend des libertés ,

Boit son vin , caresse sa fille.

L'embarras des chasseurs succède au déjeuné.

Chacun s'anime & se prépare :

Les trompes & les cors font un tel tintamarre ,

Que le bon homme est étonné.

Le pis fut que l'on mit en piteux équipage

Le pauvre potager : adieu planches , carreaux :

Adieu chicorée & porreaux :

Adieu de quoi mettre au potage.

Le lièvre étoit gîté dessous un maître chou.

On le quête , on le lance ; il s'enfuit par un trou ,

Non pas trou , mais trouée , horrible & large plaie

Que l'on fit à la pauvre haie

Par ordre du Seigneur : car il eût été mal

Qu'on n'eût pû du jardin sortir tout à cheval.

Le bon homme disoit : ce sont là jeux de Prince.

Mais on le laissoit dire ; & les chiens & les gens

Firent plus de dégât en une heure de tems ,

Que n'en auroient fait en cent ans

Tous les lièvres de la Province.

Petits Princes , vuidez vos débats entre vous :

De recourir aux Rois vous feriez de grands fous.

Il ne les faut jamais engager dans vos guerres ,

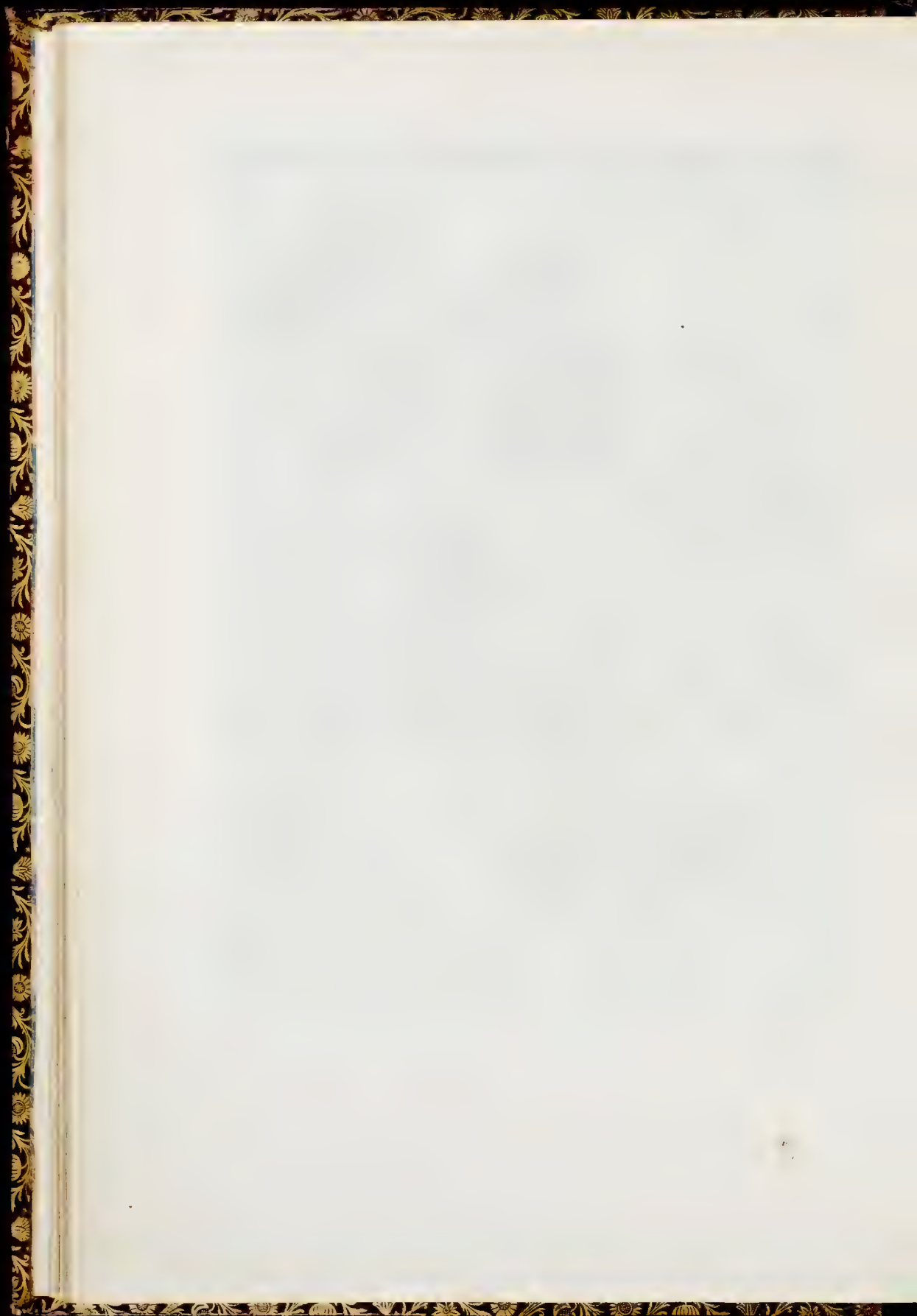
Ni les faire entrer sur vos terres.



LE JARDINIER ET SON SEIGNEUR. Fable LXIV.

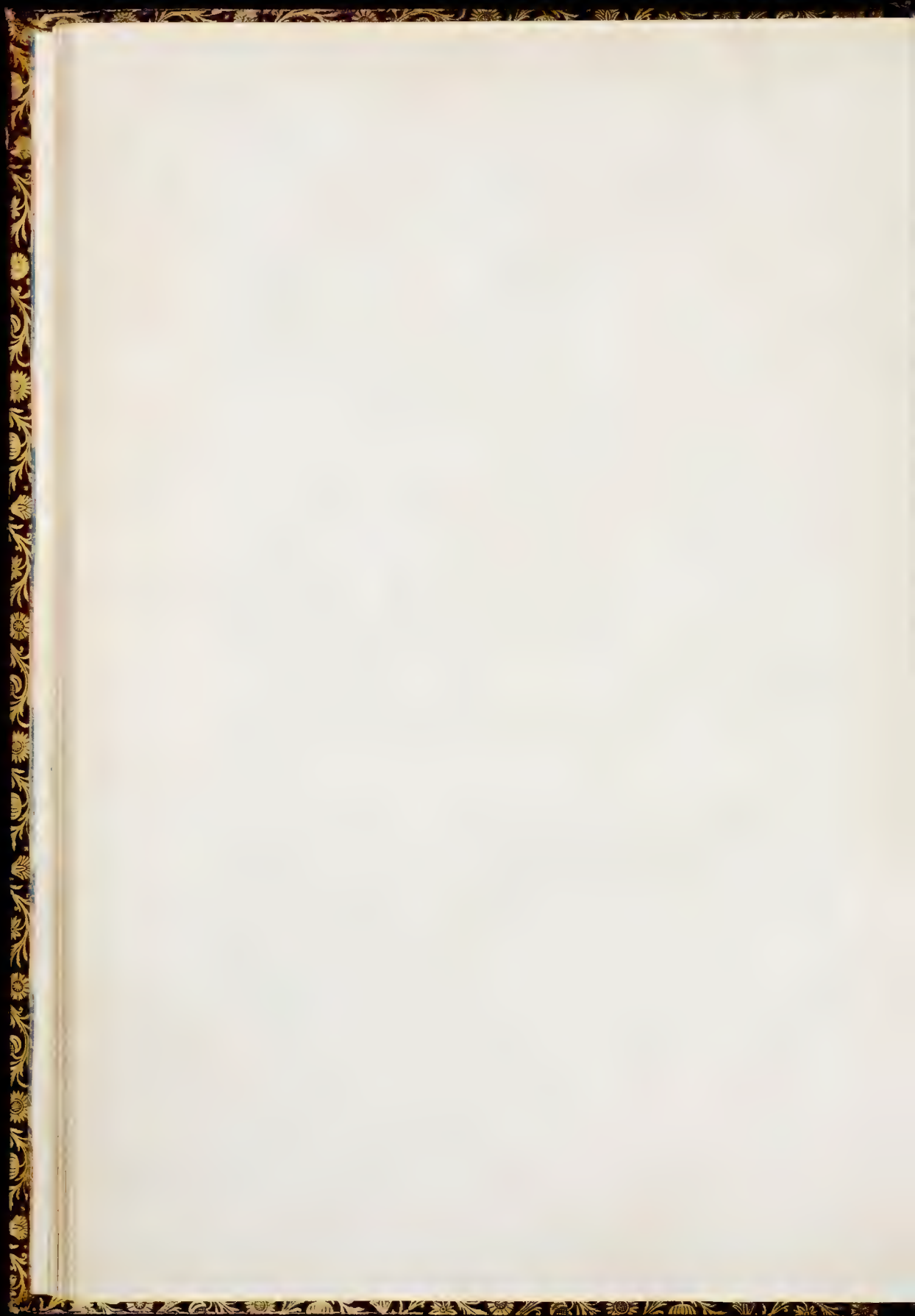
M. Moreau sculp.

J. B. Chéreau del.





LE JARDINIER ET SON SEIGNEUR. *Éplanche* 1. Fable LXIV.



F A B L E V.

L'ÂNE

E T

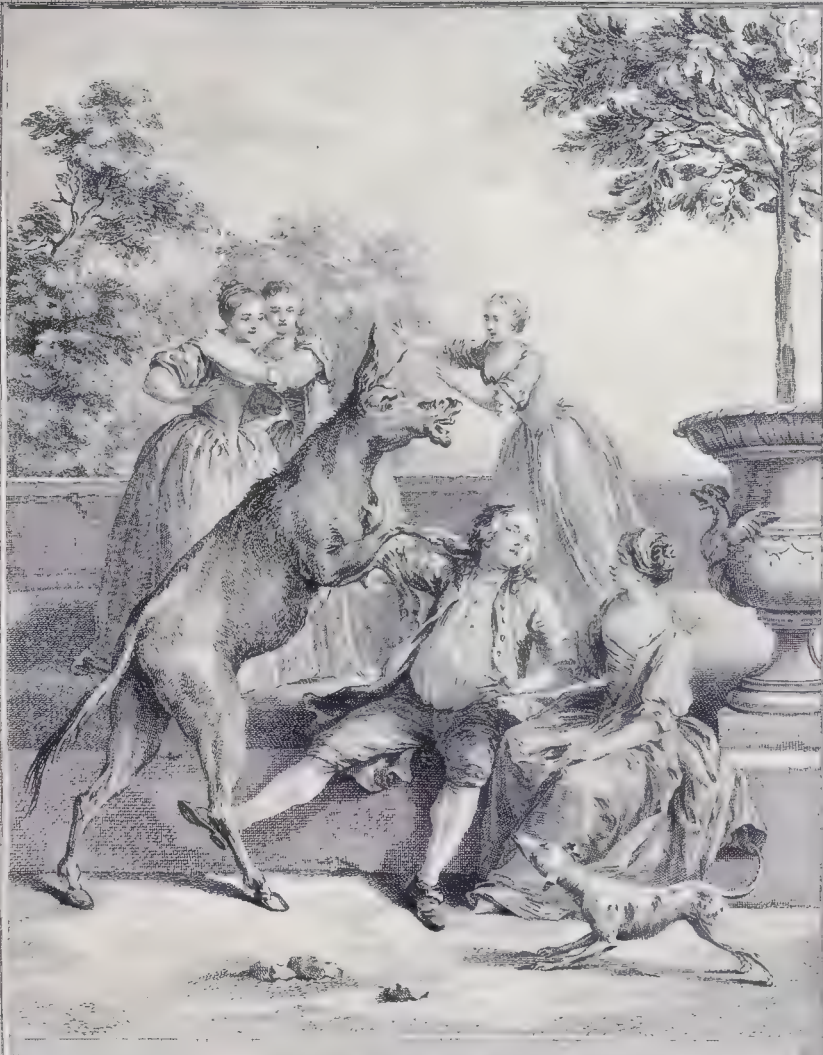
LE PETIT CHIEN.

F A B L E V.

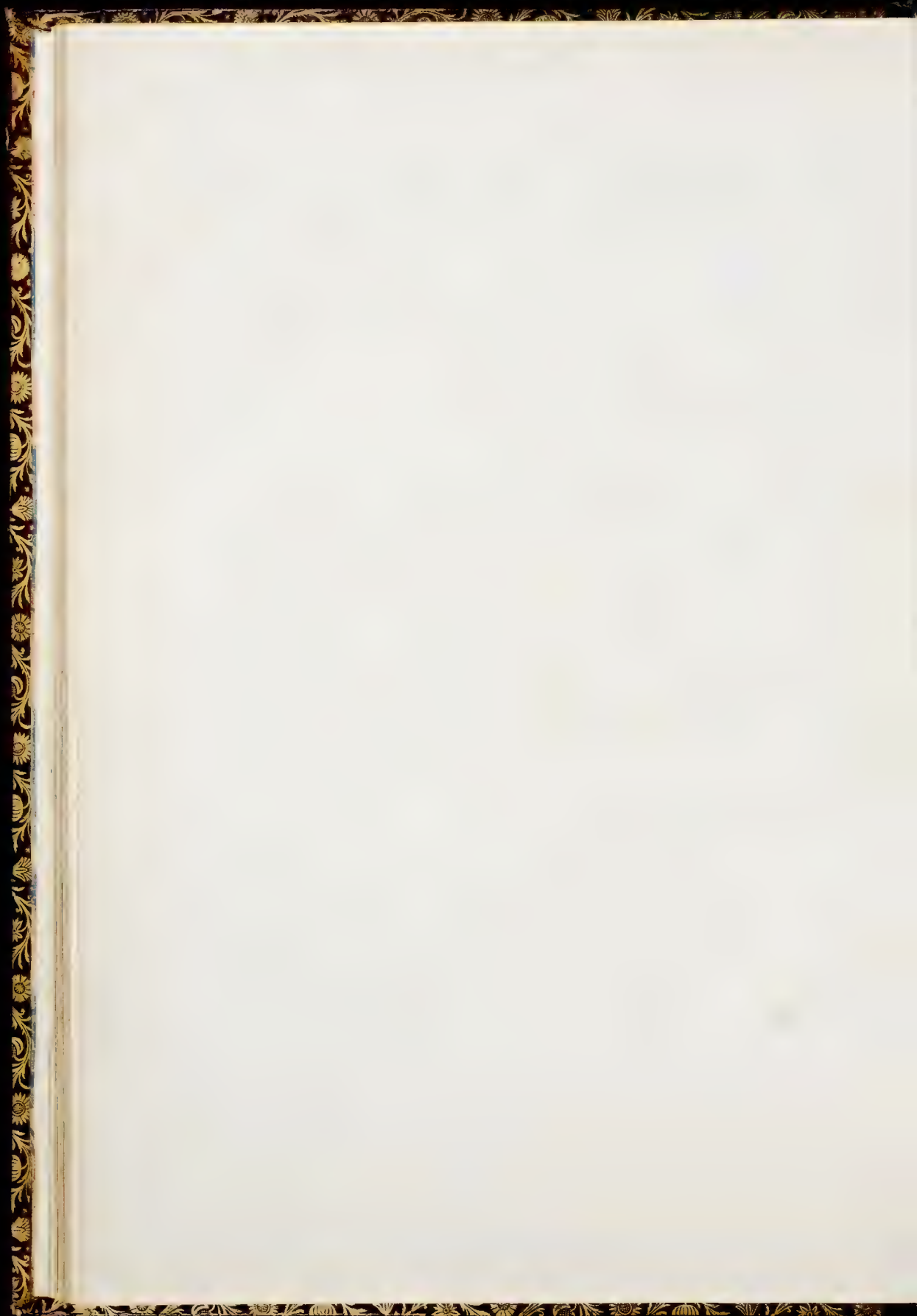
L'ÂNE ET LE PETIT CHIEN.

Ne forçons point notre talent :
 Nous ne ferions rien avec grace.
 Jamais un lourdaud, quoiqu'il fasse,
 Ne sçauroit passer pour galant.
 Peu de gens que le ciel chérit & gratifie,
 Ont le don d'agréer infus avec la vie.
 C'est un point qu'il leur faut laisser ;
 Et ne pas ressembler à l'Ane de la Fable,
 Qui pour se rendre plus aimable
 Et plus cher à son Maître, alla le caresser.
 Comment, disoit-il en son ame,
 Ce Chien, parce qu'il est mignon,
 Vivra de pair à compagnon
 Avec Monsieur, avec Madame ;
 Et j'aurai des coups de bâton ?
 Que fait-il ? il donne la patte,
 Puis aussi-tôt il est baissé :
 S'il en faut faire autant afin que l'on me flatte,
 Cela n'est pas bien mal-aisé.
 Dans cette admirable pensée,
 Voyant son Maître en joie, il s'en vient lourdement,
 Leve une corne toute usée,
 La lui porte au menton fort amoureuxment,
 Non sans accompagner, pour plus grand ornement,
 De son chant gracieux cette action hardie.
 Oh, oh ! quelle caresse, & quelle mélodie !
 Dit le Maître aussi-tôt. Holà, Martin-bâton.
 Martin-bâton accourt ; l'Ane change de ton.
 Ainsi finit la Comédie.

(Fable LXF.)



L'ÂNE ET LE PETIT CHIEN . Fable LXV .



FABLE VI.

LE COMBAT DES RATS ET DES BELETTES.

La nation des Belettes,
Non plus que celle des Chats,
Ne veut aucun bien aux Rats :
Et sans les portes étroites
De leurs habitations,
L'animal à longue échine
En feroit, je m'imagine,
De grandes destructions.
Or une certaine année
Qu'il en étoit à foison ;
Leur roi, nommé Ratapon,
Mit en campagne une armée.
Les Belettes, de leur part,
Déployerent l'étendard.
Si l'on croit la renommée,
La victoire balança.
Plus d'un guéret s'engraïssa
Du sang de plus d'une bande.
Mais la perte la plus grande
Tomba presque en tous endroits
Sur le peuple Souriquois.
Sa déroute fut entière :
Quoique pût faire Artarpax,
Pficarpax, Meridarpax,
Qui, tout couverts de poussière,
Soutinrent assez long-temps
Les efforts des combattans.
Leur résistance fut vaine :
Il fallut céder au fort :
Chacun s'enfuit au plus fort,

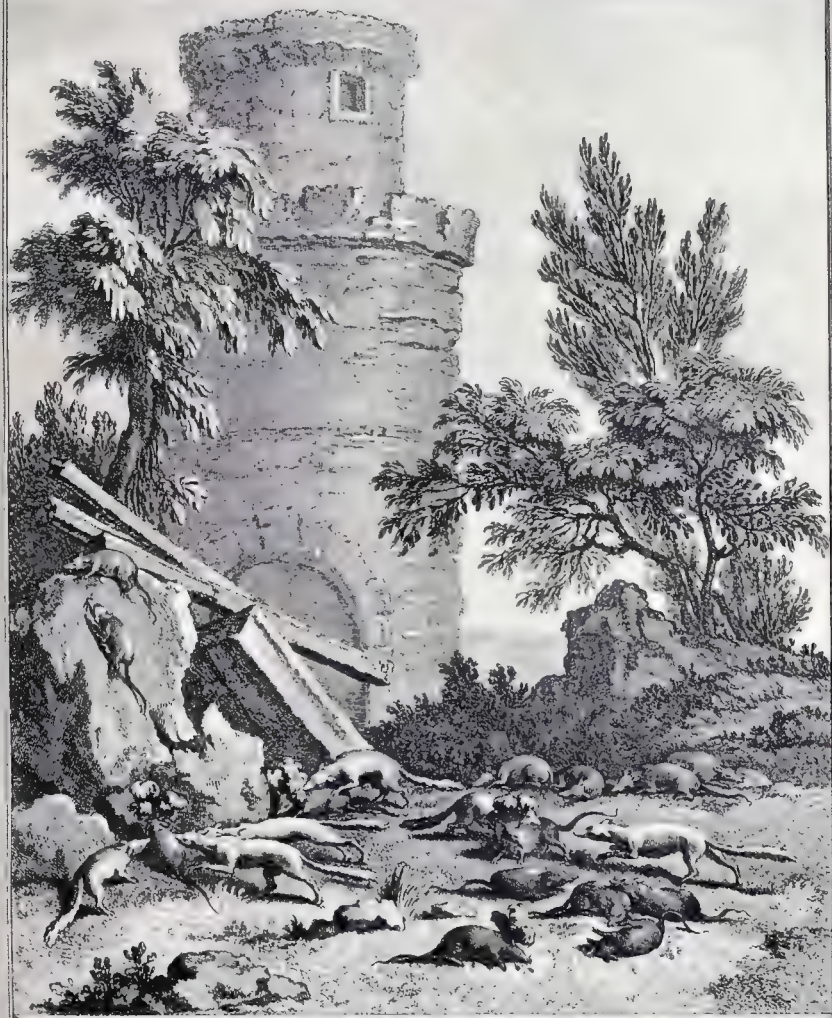
FABLES CHOISIES.

Tant foldats, que capitaine.
Les Princes périrent tous.
La racaille dans des trous,
Trouvant sa retraite prête,
Se sauva sans grand travail.
Mais les Seigneurs, sur leur tête
Ayant chacun un plumail,
Des cornes, ou des aigrettes,
Soit comme marques d'honneur,
Soit afin que les Belettes
En conquissent plus de peur,
Cela causa leur malheur.
Trou, ni fente, ni crevasse
Ne fut large assez pour eux :
Au lieu que la populace
Entroit dans les moindres creux,
La principale jonchée
Fut donc des principaux Rats.

Une tête empanachée
N'est pas petit embarras.
Le trop superbe équipage
Peut souvent en un passage
Causér du retardement.
Les petits en toute affaire
Esquivent fort aisément :
Les grands ne le peuvent faire.



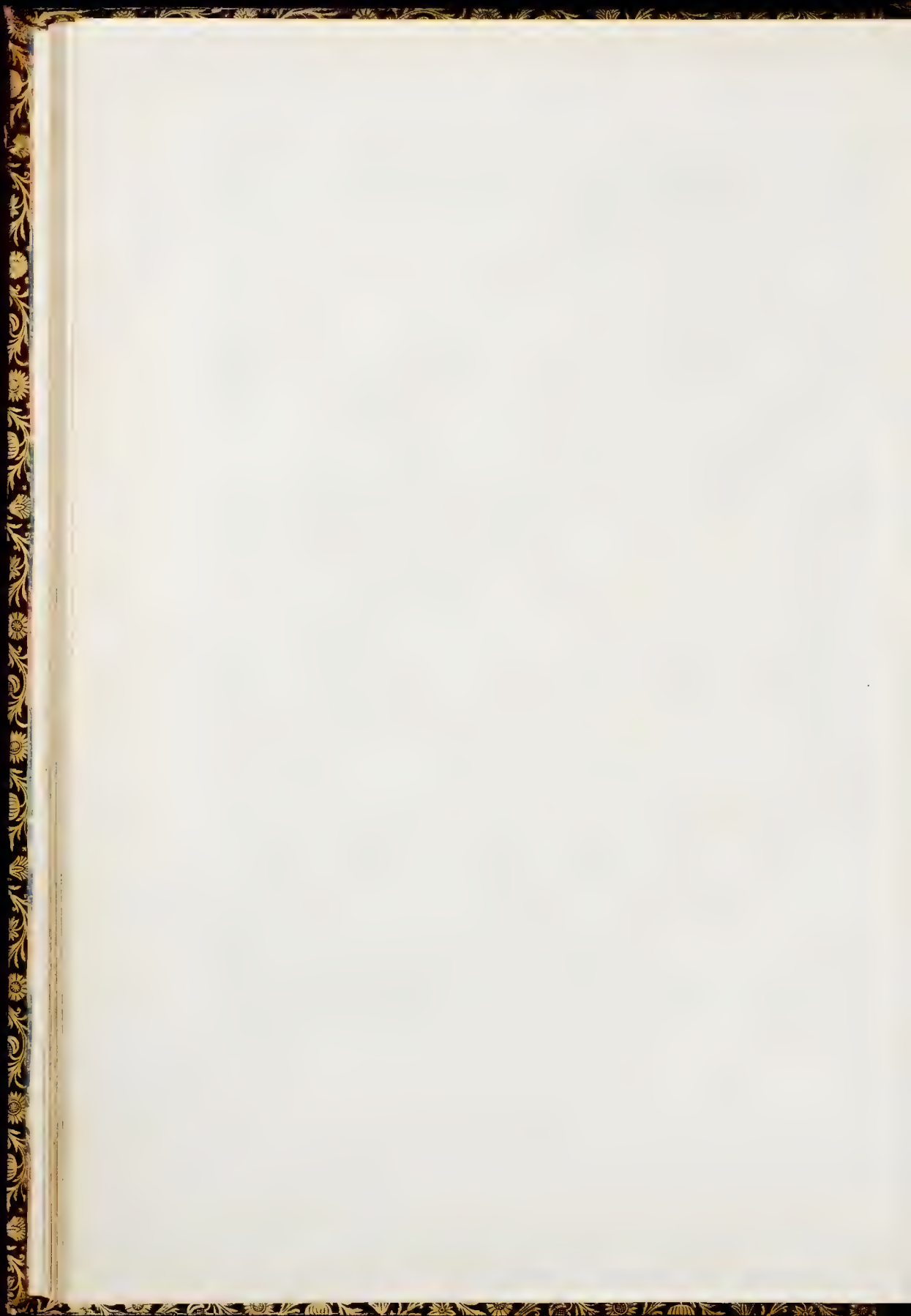
(Fable LXVI.)



LE COMBAT DES RATS ET DES BELETTES . Fable LXVI.

J. B. Guillemin del.

J. B. Guillemin sculp.



FABLE VII.

LE SINGE ET LE DAUPHIN.

C'étoit chez les Grecs un usage
Que sur la mer tous voyageurs
Menoient avec eux en voyage
Singes & chiens de bâteleurs.
Un navire en cet équipage
Non loin d'Athenes fit naufrage.
Sans les Dauphins tout eût péri.
Cet animal est fort ami
De notre espece: en son histoire,
Pline le dit, il le faut croire.
Il sauva donc tout ce qu'il put.
Même un Singe en cette occurrence,
Profitant de la ressemblance,
Lui pensa devoir son salut.
Un Dauphin le prit pour un homme,
Et sur son dos le fit asséoir
Si gravement, qu'on eût cru voir
Ce chanteur que tant on renomme.
Le Dauphin l'alloit mettre à bord,
Quand, par hazard il lui demande:
Êtes-vous d'Athenes la grande?
Oui, dit l'autre, on m'y connoît fort;
S'il vous y survient quelque affaire,
Employez-moi; car mes parens
Y tiennent tous les premiers rangs:
Un mien cousin est Juge-Maire.
Le Dauphin dit, bien grand-merci,
Et le Pirée, a part aussi
A l'honneur de votre présence?
Vous le voyez souvent je pense?

Tous les jours : il est mon ami,
C'est une vieille connoissance.
Notre Magot prit pour ce coup
Le nom d'un port pour un nom d'homme.

De telles gens il est beaucoup,
Qui prendroient Vaugirard pour Rome;
Et qui, caquetans au plus dru,
Parlent de tout, & n'ont rien vû.

Le Dauphin rit, tourne la tête;
Et le Magot confideré,
Il s'apperçoit qu'il n'a tiré
Du fond des eaux rien qu'une bête.
Il l'y replonge, & va trouver
Quelque homme afin de le fauver.





LE SINGE ET LE DAUPHIN . Fable LXVII.



F A B L E V I I I .

L' H O M M E

E T

L'IDOLE DE BOIS.

FABLE VIII.

L'HOMME ET L'IDOLE DE BOIS.

Certain Payen chez lui gardoit un Dieu de bois,
De ces Dieux qui sont sourds, bien qu'ayant des oreilles.
Le Payen cependant s'en promettoit merveilles.

Il lui coûtoit autant que trois.

Ce n'étoit que vœux & qu'offrandes,
Sacrifices de bœufs couronnés de guirlandes.

Jamais Idole, quel qu'il fût,

N'avoit eu cuisine si grasse,

Sans que pour tout ce culte à son hôte il échût

Succession, trésor, gain au jeu, nulle grace.

Bien plus, si pour un fol d'orage en quelque endroit

S'amaffoit d'une ou d'autre forte,

L'Homme en avoit sa part, & sa bourse en souffroit.

La pitance du Dieu n'en étoit pas moins forte.

A la fin se fâchant de n'en obtenir rien,

Il vous prend un lévier, met en piece l'Idole,

Le trouve rempli d'or. Quand je t'ai fait du bien,

M'as-tu valu, dit-il, seulement une obole?

Va, fors de mon logis, cherche d'autres autels.

Tu ressembles aux naturels

Malheureux, grossiers & stupides :

On n'en peut rien tirer qu'avecque le bâton.

Plus je te remplissois, plus mes mains étoient vuides :

J'ai bien fait de changer de ton.



(Fable VIII.)



L'HOMME ET L'IDOLE DE BOIS . Fable LXVIII .



F A B L E I X.

LE GEAI

PARÉ DES PLUMES

DU PAON.

F A B L E I X.

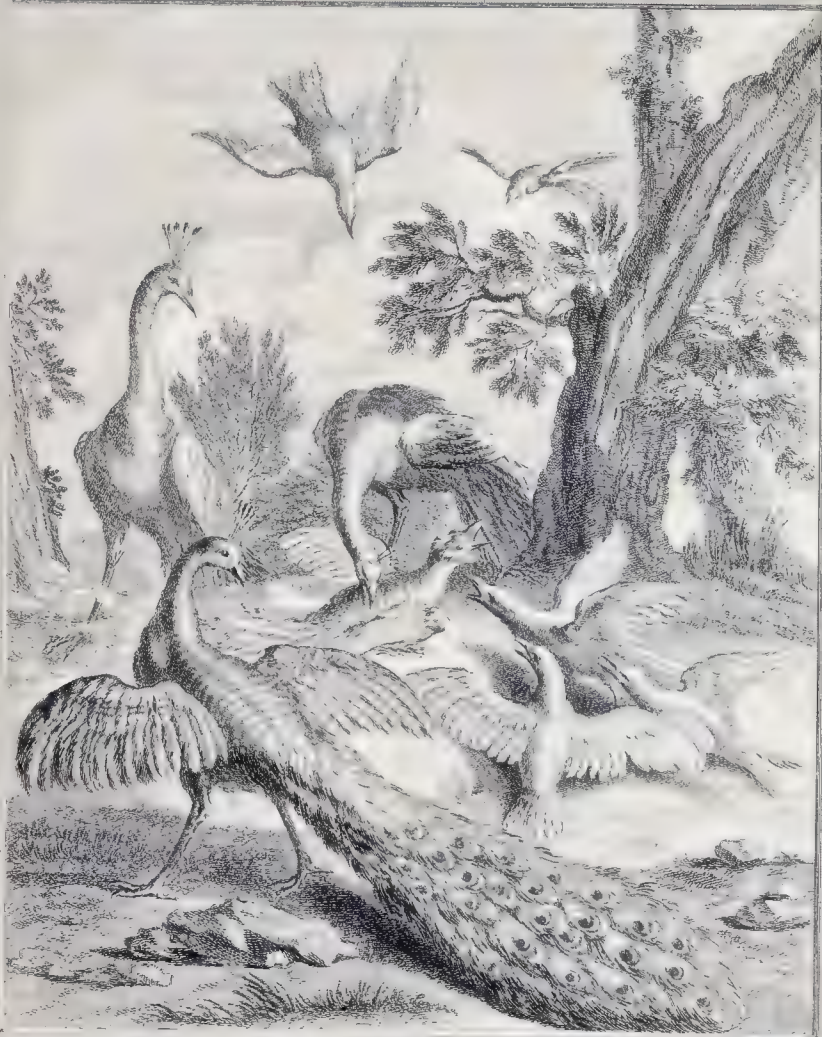
LE GEAI PARÉ DES PLUMES DU PAON.

Un Paon muoit : un Geai prit son plumage ;
Puis après se l'accommoda :
Puis, parmi d'autres Paons, tout fier se panada,
Croyant être un beau personnage.
Quelqu'un le reconnut : il se vit bafoué,
Berné, sifflé, moqué, joué ;
Et, par Messieurs les Paons, plumé d'étrange sorte :
Même vers ses pareils s'étant réfugié,
Il fut par eux mis à la porte.

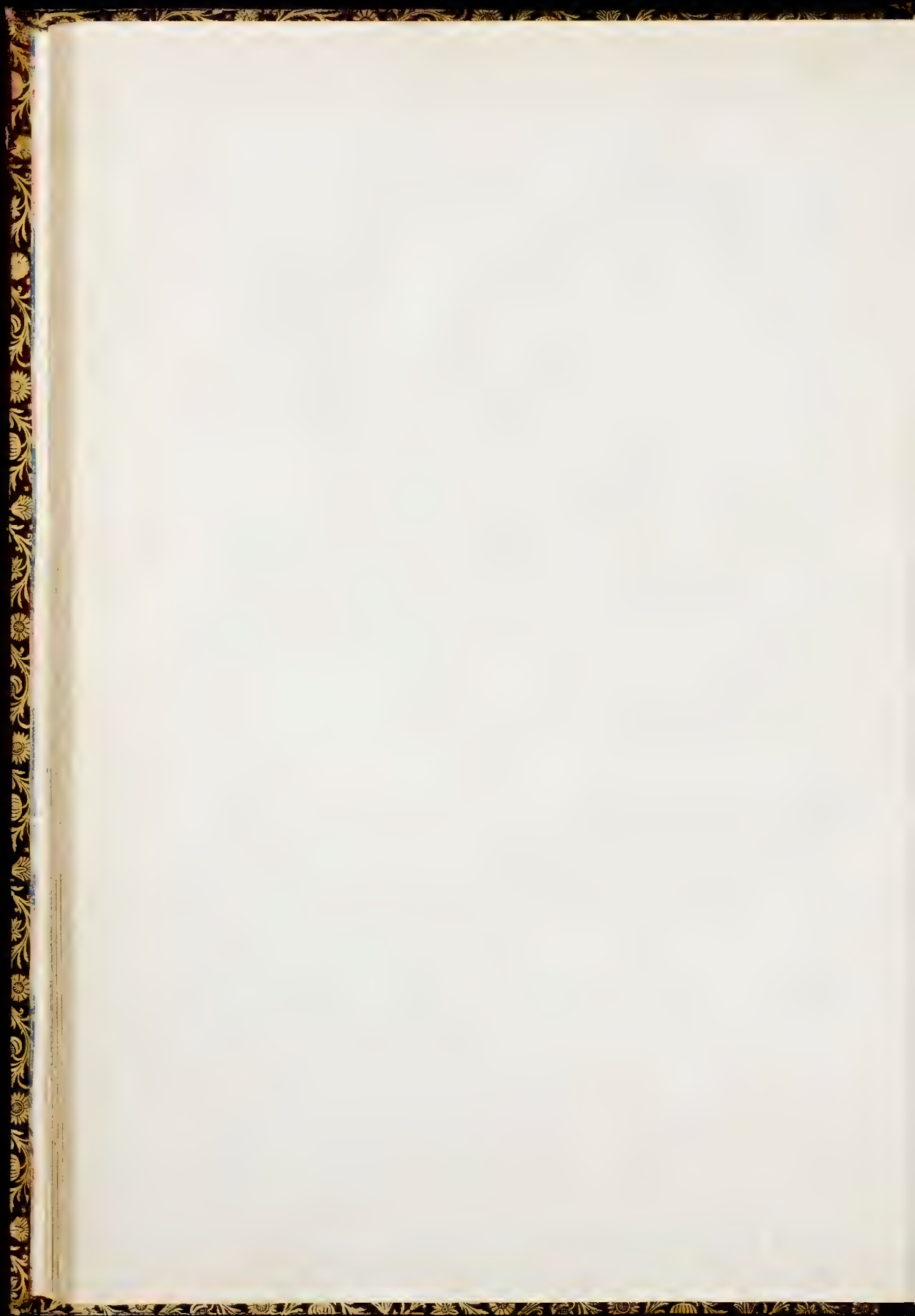
Il est assez de Geais à deux pieds comme lui,
Qui se parent souvent des dépouilles d'autrui,
Et que l'on nomme plagiaires.
Je m'en tais, & ne veux leur causer nul ennui :
Ce ne font pas là mes affaires.



(Fable LXIX.)



LE GEAY PARE DES PLUMES DU PAON. Fable LXIX.



F A B L E X.

LE CHAMEAU

E T

LES BÂTONS FLOTTANS.

F A B L E X.

LE CHAMEAU ET LES BÂTONS FLOTTANS.

Le premier qui vit un Chameau,
S'enfuit à cet objet nouveau.
Le second approcha : le troisième osa faire
Un licou pour le Dromadaire.
L'accoutumance ainsi nous rend tout familier.
Ce qui nous paroissoit terrible & singulier,
S'apprivoise avec notre vûe,
Quand ce vient à la continue.
Et, puisque nous voici tombé sur ce sujet,
On avoit mis des gens au guet,
Qui voyant sur les eaux de loin certain objet,
Ne purent s'empêcher de dire
Que c'étoit un puissant navire.
Quelques momens après, l'objet devint brûlot,
Et puis nacelle, & puis balot,
Enfin bâtons flottans sur l'onde.

J'en fçais beaucoup de par le monde,
A qui ceci conviendrait bien :
De loin c'est quelque chose, & de près ce n'est rien.

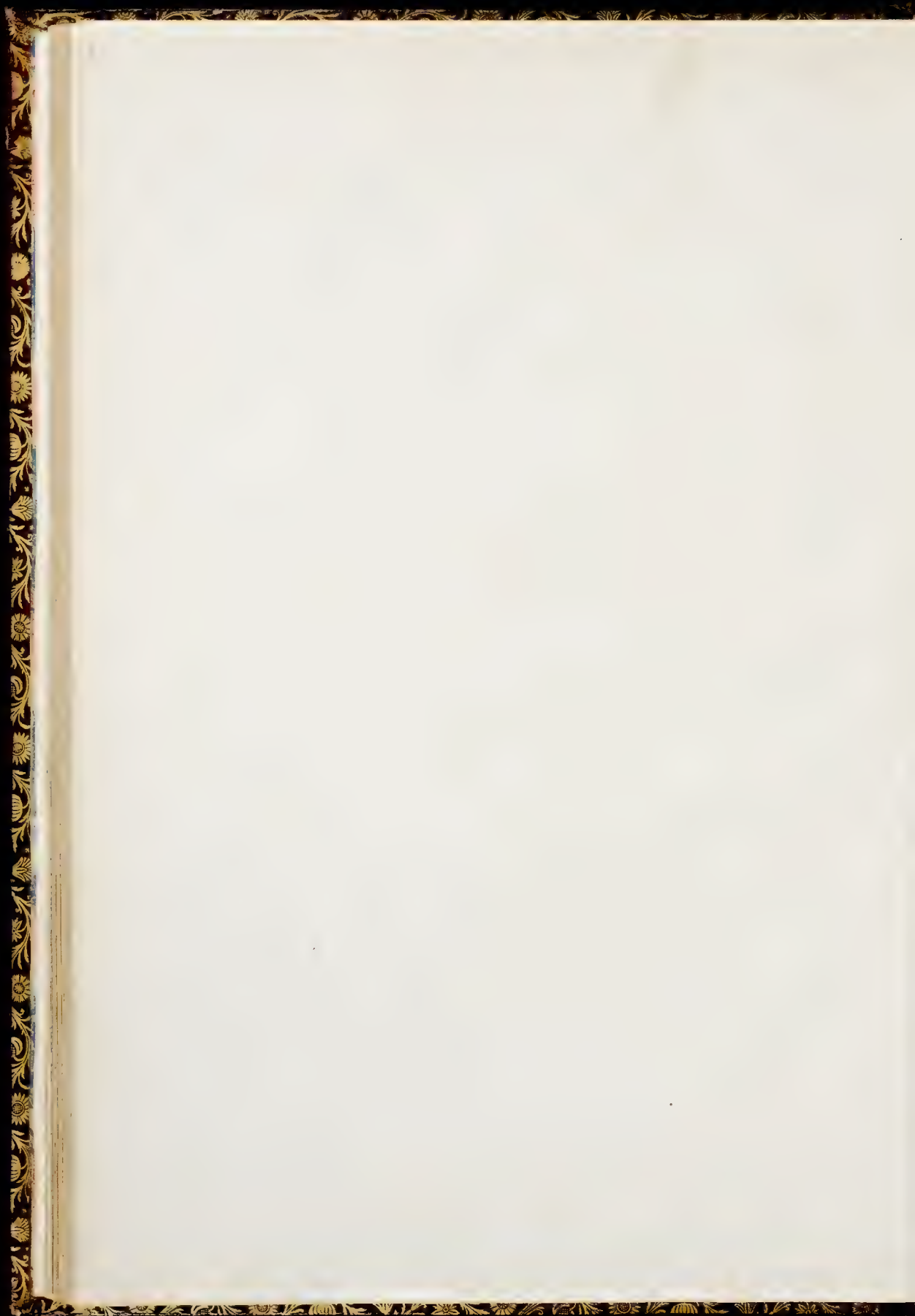


(Fable LXX.)



LE CILAMEAU ET LES BÂTONS FLOTANS. Fable LXX.

T. A. Chasse sculpt.



F A B L E X I.

LA GRENOUILLE ET LE RAT.

Tel, comme dit Merlin, cuide engeigner autrui,
Qui souvent s'engeigne foi-même.
J'ai regret que ce mot soit trop vieux aujourd'hui:
Il m'a toujours semblé d'une énergie extrême.
Mais afin d'en venir au dessein que j'ai pris;
Un Rat plein d'embonpoint, gras, & des mieux nourris,
Et qui ne connoissoit l'Avent ni le Carême,
Sur le bord d'un marais égayoit ses esprits.
Une Grenouille approche, & lui dit en sa langue:
Venez me voir chez moi, je vous ferai festin.

Messire Rat promet soudain:

Il n'étoit pas besoin de plus longue harangue.
Elle allégua pourtant les délices du bain,
La curiosité, le plaisir du voyage,
Cent raretés à voir le long du marécage:
Un jour il conteroit à ses petits enfans
Les beautés de ces lieux, les mœurs des habitans,
Et le gouvernement de la chose publique

Aquatique.

Un point sans plus tenoit le galant empêché:
Il nageoit quelque peu, mais il falloit de l'aide.
La Grenouille à cela trouve un très-bon remède.
Le Rat fut à son pied par la patte attaché:

Un brin de jonc en fit l'affaire.

Dans le marais entrés, notre bonne commere
S'efforce de tirer son hôte au fond de l'eau,
Contre le droit des gens, contre la foi jurée;
Prétend qu'elle en fera gorge chaude & curée:
(C'étoit, à son avis, un excellent morceau)
Déjà dans son esprit la galante le croque.

Tome II.

F

Il atteste les Dieux: la perfide s'en moque.
Il résiste: elle tire. En ce combat nouveau,
Un Milan qui dans l'air planoit, faisoit la ronde,
Voit d'en-haut le pauvre se débatant sur l'onde.
Il fond dessus, l'enleve, & par même moyen

La Grenouille & le lien.
Tout en fut, tant & si bien,
Que de cette double proie
L'Oiseau se donne au cœur joie,
Ayant, de cette façon,
A souper chair & poisson.

La ruse la mieux ourdie
Peut nuire à son inventeur;
Et souvent la perfidie
Retourne sur son auteur.

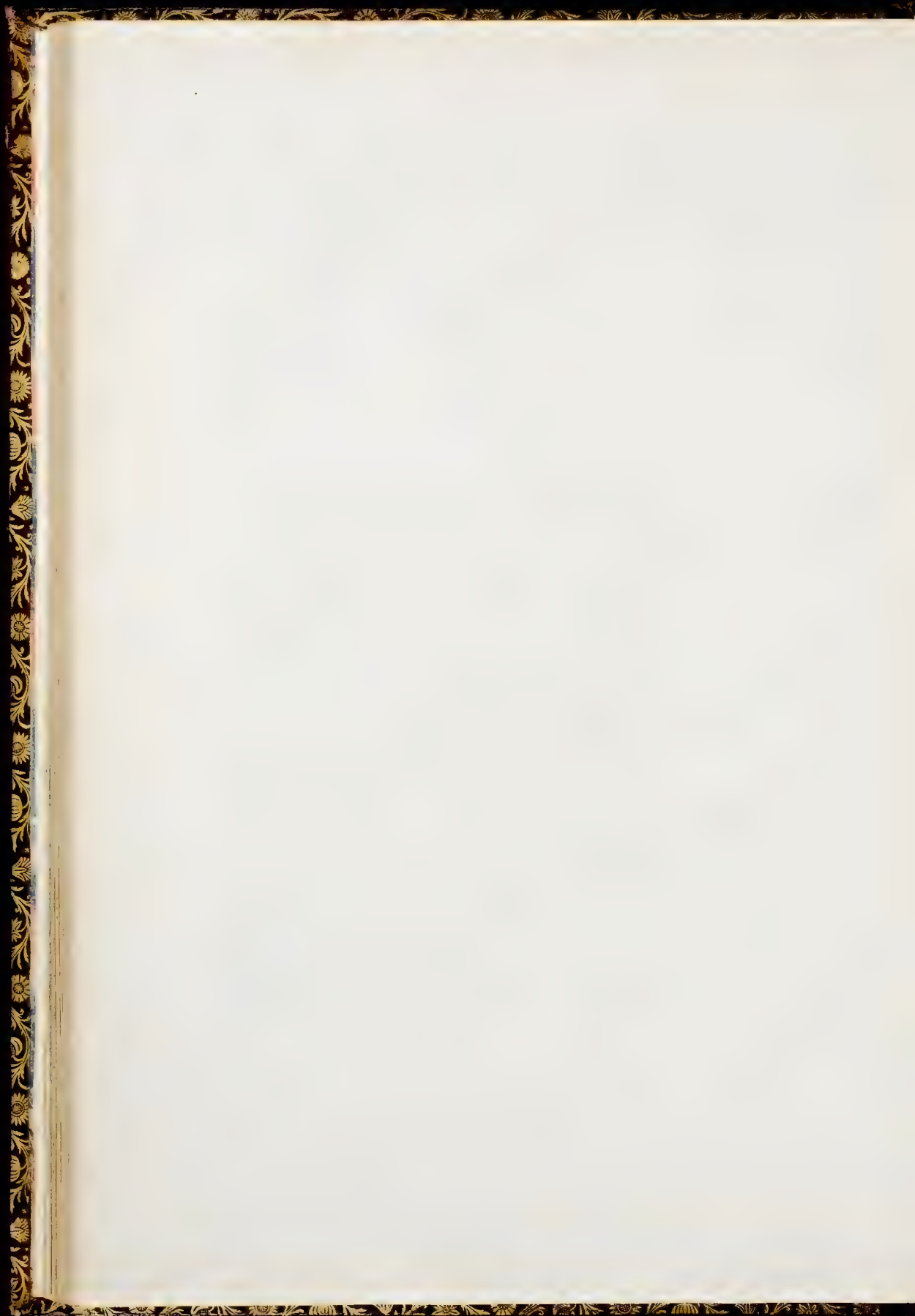




LA GRENOUILLE ET LE RAT. Fable LXXI.

J.B. Guillemin

Marmet sculp



F A B L E X I I.

T R I B U T

ENVOYÉ PAR LES ANIMAUX

A A L E X A N D R E.

FABLE XII.

TRIBUT ENVOYÉ PAR LES ANIMAUX A ALEXANDRE.

Une Fable avoit cours parmi l'Antiquité;
Et la raison ne m'en est pas connue.
Que le Lecteur en tire une moralité:
Voici la Fable toute nue.

La Renommée ayant dit en cent lieux
Qu'un fils de Jupiter, un certain Alexandre,
Ne voulant rien laisser de libre sous les cieux,
Commandoit que, fans plus attendre,
Tout peuple à ses pieds s'allât rendre,
Quadrupèdes, Humains, Éléphants, Vermisseaux,
Les Républiques des Oiseaux.
La Déesse aux cent bouches, dis-je,
Ayant mis par-tout la terreur
En publiant l'édit du nouvel Empereur;
Les Animaux, & toute espece lige,
De son seul appétit, crurent que cette fois
Il falloit subir d'autres loix.
On s'assemble au désert. Tous quittent leur tanière.
Après divers avis, on résout, on conclut,
D'envoyer hommage & tribut.
Pour l'hommage & pour la manière,
Le Singe en fut chargé : l'on lui mit par écrit
Ce que l'on vouloit qui fût dit.
Le seul tribut les tint en peine.
Car que donner ? il falloit de l'argent.
On en prit d'un Prince obligeant,
Qui possédant dans son domaine
Des mines d'or, fournit ce qu'on voulut.
Comme il fut question de porter ce tribut,

Le Mulet & l'Ane s'offrirent,
Assistés du Cheval, ainsi que du Chameau.
Tous quatre en chemin ils se mirent
Avec le Singe, ambassadeur nouveau.
La caravane enfin rencontre en un passage
Monseigneur le Lion. Cela ne leur plut point.
Nous nous rencontrons tout à point,
Dit-il, & nous voici compagnons de voyage.
J'allois offrir mon fait à part;
Mais bien qu'il soit léger, tout fardeau m'embarasse:
Obligez-moi de me faire la grace,
Que d'en porter chacun un quart.
Ce ne vous fera pas une charge trop grande;
Et j'en ferai plus libre, & bien plus en état,
En cas que les voleurs attaquent notre bande,
Et que l'on en vienne au combat.
Econduire un Lion, rarement se pratique.
Le voila donc admis, foulagé, bien reçu;
Et, malgré le héros de Jupiter issu,
Faisant chère & vivant sur la bourse publique.
Ils arrivèrent dans un pré
Tout bordé de ruisseaux, de fleurs tout diapré,
Où maint Mouton cherchoit sa vie,
Séjour du frais, véritable patrie
Des Zéphirs. Le Lion n'y fut pas, qu'à ces gens
Il se plaignit d'être malade.
Continuez votre Ambassade,
Dit-il, je sens un feu qui me brûle au dedans,
Et veux chercher ici quelque herbe salutaire.
Pour vous, ne perdez point de temps:
Rendez-moi mon argent, j'en puis avoir à faire.
On débale; & d'abord le Lion s'écria
D'un ton qui témoignoit sa joie:
Que de filles, ô Dieux, mes pièces de monnaie
Ont produites! Voyez; la plupart sont déjà

Aussi grandes que leurs meres.
Le croît m'en appartient. Il prit tout là-dessus;
Ou bien, s'il ne prit tout, il n'en demeura guères.

Le Singe & les Sommiers confus,
Sans ofer repliquer, en chemin se remirent.
Au fils de Jupiter on dit qu'ils se plaignirent,

Et n'en eurent point de raïson.
Qu'eût-il fait? C'eût été Lion contre Lion;
Et le Proverbe dit: *Corsaires à Corsaires*,
L'un l'autre s'attaquant, ne font pas leurs affaires.





TRIBUT ENVOYE PAR LES ANIMAUX A ALEXANDRE, Fable LXXII.



FABLE XIII.

LE CHEVAL S'ÉTANT VOULU VENGER DU CERF.

De tout temps les Chevaux ne font nés pour les hommes.
Lorsque le genre humain de gland se contentoit,
Ane, Cheval & Mule aux forêts habitoit :
Et l'on ne voyoit point, comme au siècle où nous sommes,

Tant de selles & tant de bâts,
Tant de harnois pour les combats,
Tant de chaînes, tant de carrosses ;
Comme aussi ne voyoit-on pas
Tant de festins & tant de nêces.

Or un Cheval eut alors différent
Avec un Cerf plein de vitesse,

Et ne pouvant l'attraper en courant,
Il eut recours à l'Homme, implora son adresse.
L'Homme lui mit un frein, lui sauta sur le dos,
Ne lui donna point de repos,
Que le Cerf ne fût pris, & n'y laissât la vie.

Et cela fait, le Cheval remercie
L'Homme son bienfaiteur, disant : Je suis à vous ;
Adieu : Je m'en retourne à mon séjour sauvage.
Non pas cela, dit l'Homme, il fait meilleur chez nous :

Je vois trop quel est votre usage.
Demeurez donc, vous serez bien traité,
Et jusqu'au ventre en la litière.
Hélas ! que sert la bonne chère,
Quand on n'a pas la liberté !

Le Cheval s'aperçut qu'il avoit fait folie ;
Mais il n'étoit plus temps. Déjà son écurie
Étoit prête & toute bâtie.

Il y mourut en traînant son lien :

Sage s'il eût remis une légère offense.

Quel que soit le plaisir que cause la vengeance,
C'est l'acheter trop cher, que l'acheter d'un bien
Sans qui les autres ne font rien.



(Fable LXXIII.)



LE CHEVAL S'ÉTANT VOULU VENGER DU CERF. Fable LXXIII.



F A B L E X I V .
LE RENARD
E T
LE BUSTE.

F A B L E X I V .

LE RENARD ET LE BUSTE.

Les Grands, pour la plupart, sont masques de théâtre;
Leur apparence impose au vulgaire idolâtre.
L'Ane n'en sçait juger que par ce qu'il en voit.
Le Renard au contraire à fond les examine,
Les tourne de tout sens; & quand il s'aperçoit
Que leur fait n'est que bonne mine,
Il leur applique un mot qu'un Buste de Héros
Lui fit dire fort à propos.
C'étoit un Buste creux & plus grand que nature.
Le Renard, en louant l'effort de la Sculpture,
Belle tête, dit-il, mais de cervelle point.

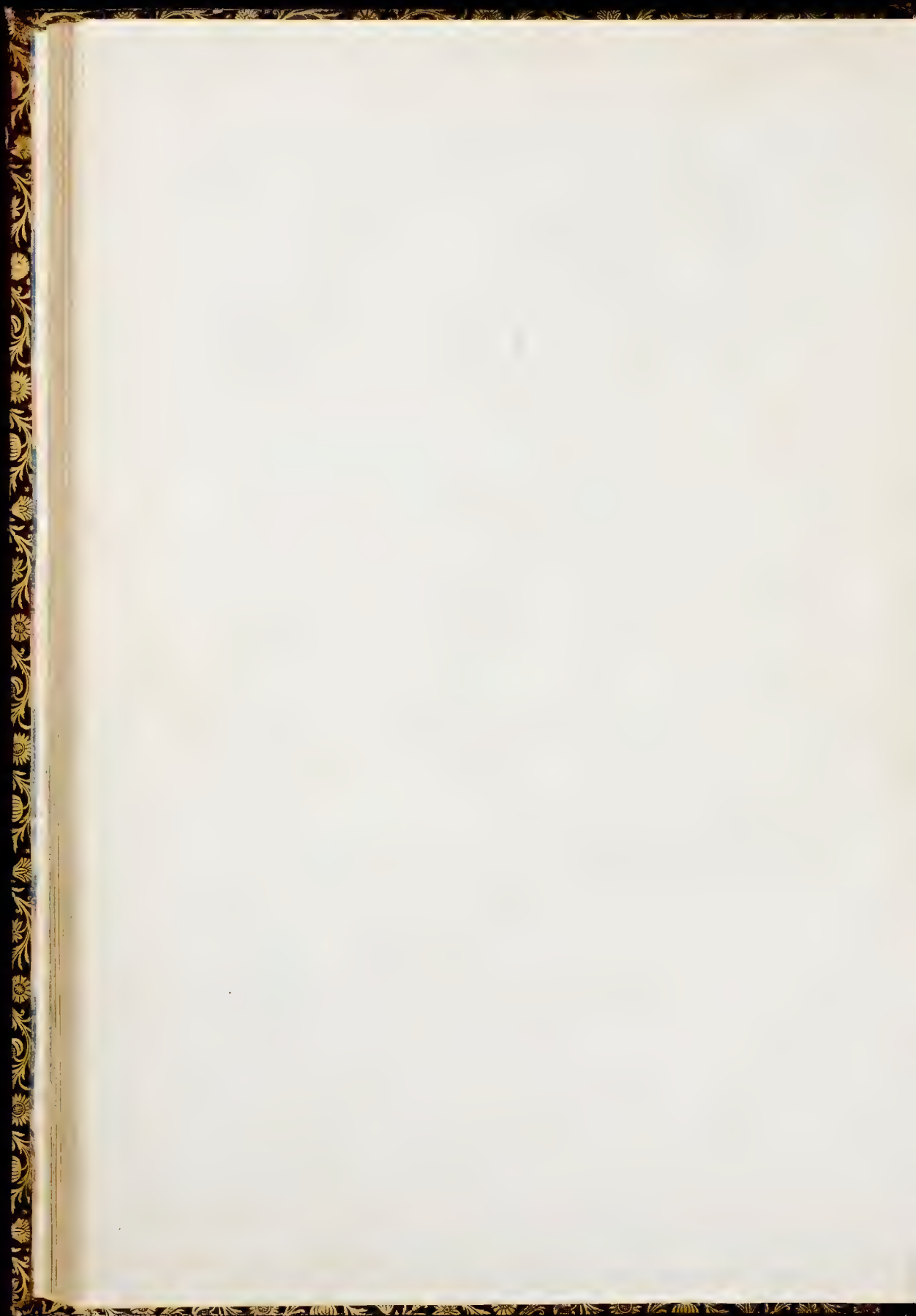
Combien de grands Seigneurs sont bustes en ce point?



(Fable LXXIV.)



LE RENARD ET LE BUSTE. Fable I. XXIV.



F A B L E X V .

L E L O U P ,

L A C H È V R E

E T

L E C H E V R E A U .

F A B L E X V.

LE LOUP, LA CHÈVRE ET LE CHEVREAU.

La Bique allant remplir sa traînante mamelle,
Et paître l'herbe nouvelle,
Ferma sa porte au loquet,
Non sans dire à son Biquet:
Gardez-vous, sur votre vie,
D'ouvrir que l'on ne vous die
Pour enseigne & mot du guet,
Foin du Loup & de sa race.
Comme elle disoit ces mots,
Le Loup de fortune passe:
Il les recueille à propos,
Et les garde en sa mémoire.
La Bique, comme on peut croire,
N'avoit pas vu le glouton.
Dès qu'il la voit partie, il contrefait son ton,
Et d'une voix papelarde
Il demande qu'on ouvre, en disant; foin du Loup;
Et croyant entrer tout d'un coup.
Le Biquet soupçonneux par la fente regarde.
Montrez-moi patte planche, ou je n'ouvrirai point,
S'écria-t-il d'abord. (Patte blanche est un point
Chez les Loups, comme on fait, rarement en usage.)
Celui-ci fort surpris d'entendre ce langage,
Comme il étoit venu s'en retourna chez foi.
Où feroit le Biquet s'il eût ajouté foi
Au mot du guet, que de fortune
Notre Loup avoit entendu?

Deux furetés valent mieux qu'une;
Et le trop en cela ne fut jamais perdu.

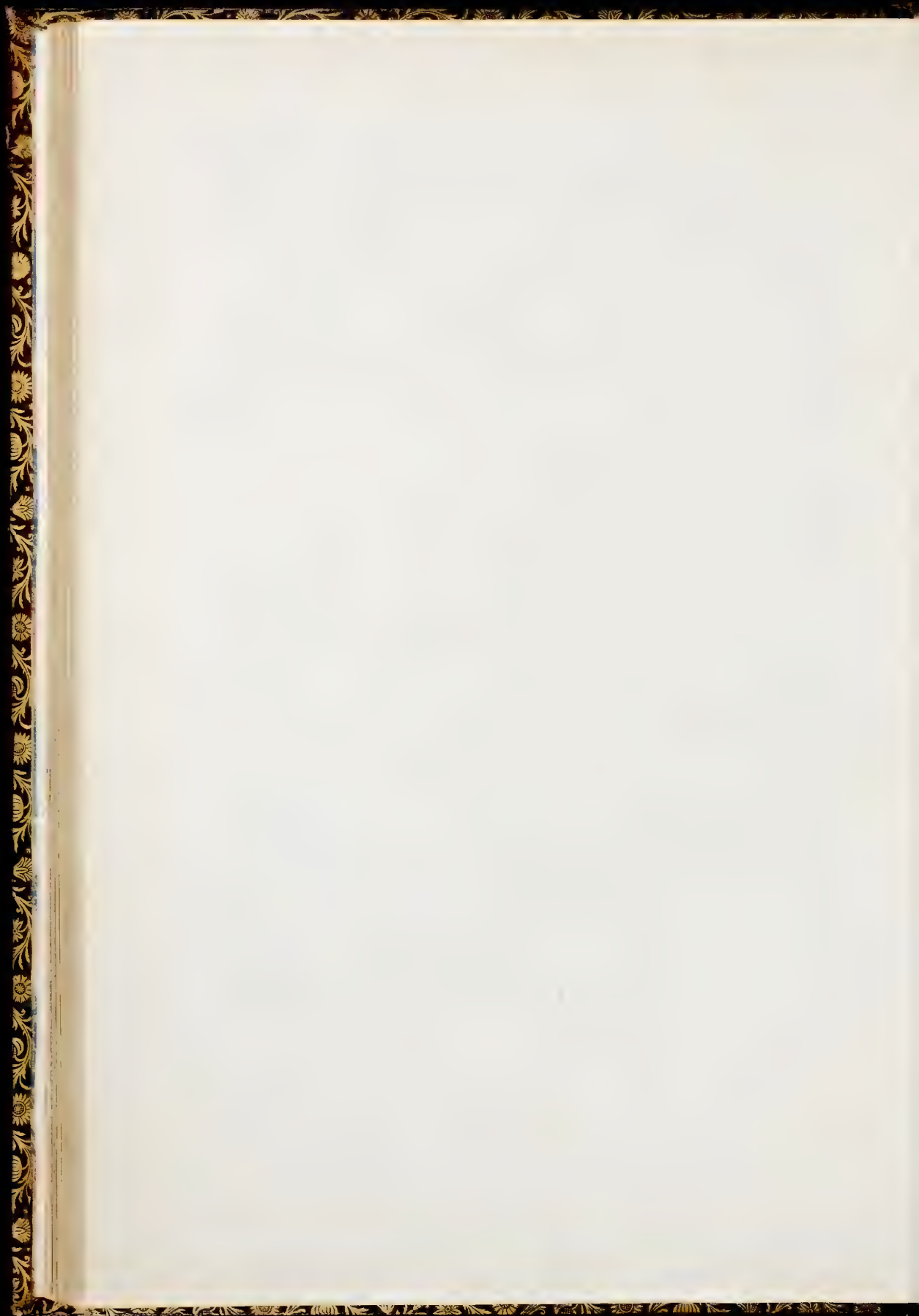
(Fable LXXV.)



LE LOUP, LA CHEVRE ET LE CHEVREAU. Fable LXXV.

J. P. Chéreau del.

P. F. Levesque sculp.



F A B L E X V I.

LE LOUP, LA MÈRE ET L'ENFANT.

Ce Loup me remet en mémoire
Un de ses compagnons qui fut encor mieux pris.
Il y périt : voici l'histoire.

Un villageois avoit à l'écart son logis :
Meffer Loup attendoit chape-chute à la porte.
Il avoit vû fortir gibier de toute forte,
 Veaux de lait, Agneaux & Brebis,
Régiment de Dindons, enfin bonne provende.
Le larron commençoit pourtant à s'ennuyer.
 Il entend un enfant crier.
 La mere aussi-tôt le gourmande ,
 Le menace, s'il ne se tait,
De le donner au Loup. L'animal se tient prêt,
Remerciant les Dieux d'une telle aventure ;
Quand la mere appaisant sa chere géniture,
Lui dit ; ne criez point : s'il vient , nous le tuons.
Qu'est-ceci ? s'écria le mangeur de Moutons.
Dire d'un , puis d'un autre ? Est-ce ainsi que l'on traite
Les gens faits comme moi ? Me prend-on pour un fot ?
 Que quelque jour ce beau marmot
 Vienne au bois cueillir la noisette.
Comme il disoit ces mots , on sort de la maison :
Un chien de cour l'arrête : épieux & fourches fières
 L'ajustent de toutes manières.
Que veniez-vous chercher en ce lieu ? lui dit-on.
 Aussi-tôt il conta l'affaire.
 Merci de moi , lui dit la mere ,
Tu mangeras mon fils ? l'ai-je fait à dessein
 Qu'il affouvissè un jour ta faim ?
Tome II.

On assomme la pauvre bête.
Un manant lui coupa le pied droit & la tête :
Le Seigneur du village à sa porte les mit,
Et ce dicton Picard à l'entour fut écrit :

*Biaux chires Leups n'écoutez mie
Mere tenchent chen fieux qui crie.*



(Fable LXXI.)



LE LOUP, LA MERE ET L'ENFANT. Fable LXXVI.



FABLE XVII.

P A R O L E

D E

S O C R A T E.

FABLE XVII.

PAROLE DE SOCRATE.

Socrate un jour faisant bâtir,
Chacun censuroit son ouvrage.
L'un trouvoit les dedans, pour ne lui point mentir,
Indignes d'un tel personnage.
L'autre blâmoit la face; & tous étoient d'avis
Que les appartemens en étoient trop petits.
Quelle maison pour lui! L'on y tournoit à peine.
Plût au ciel que de vrais amis;
Telle qu'elle est, dit-il, elle pût être pleine!

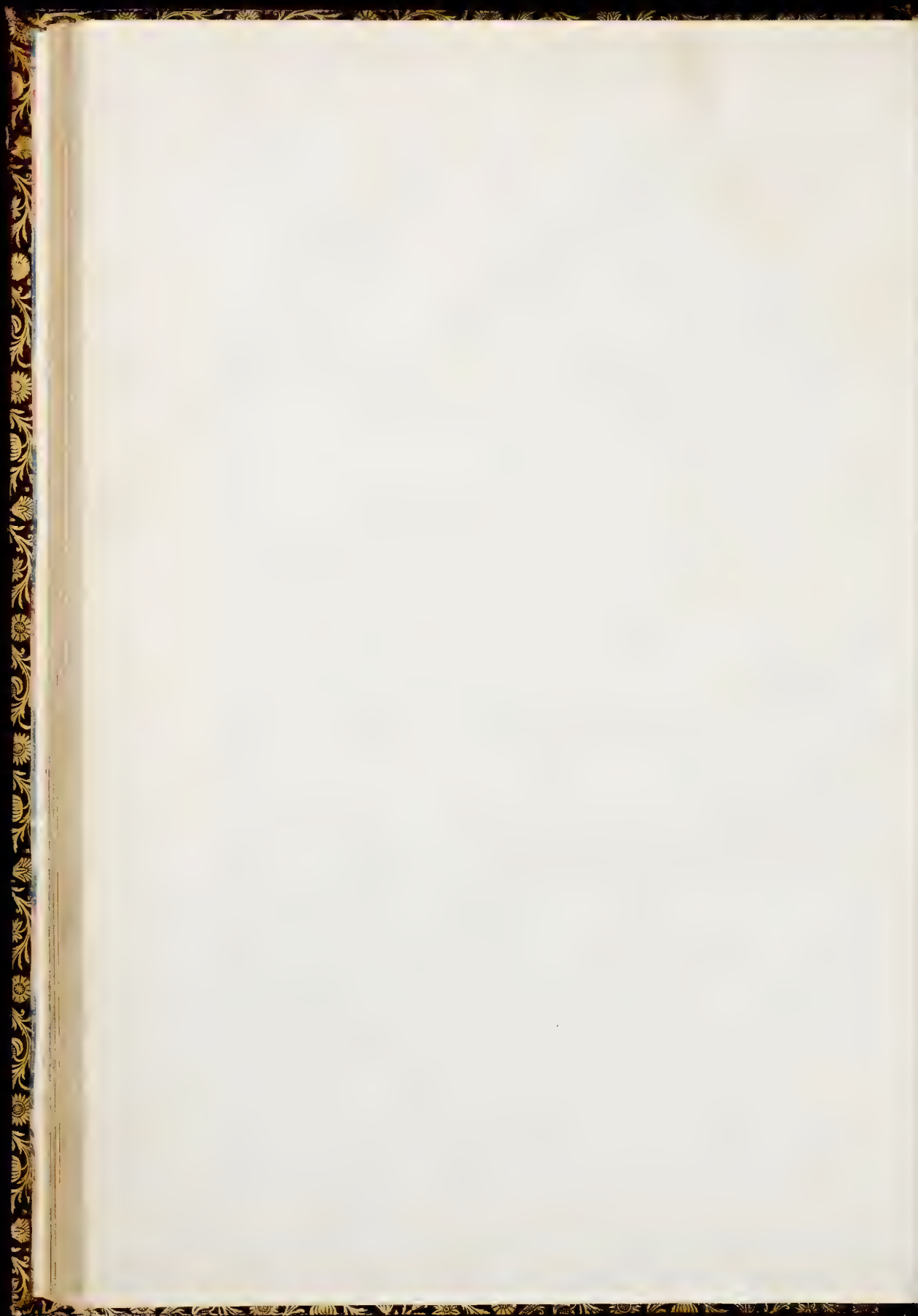
Le bon Socrate avoit raison
De trouver pour ceux-là trop grande sa maison.
Chacun se dit ami; mais fou qui s'y repose.
Rien n'est plus commun que ce nom,
Rien n'est plus rare que la chose.



(Fable LXXVII.)



PAROLE DE SOCRATE, Fable LXXVII.



FABLE XVIII.

LE VIEILLARD ET SES ENFANS.

Toute puissance est foible, à moins que d'être unie.
Écoutez là-dessus l'Esclave de Phrygie.
Si j'ajoute du mien à son invention,
C'est pour peindre nos mœurs, & non pas par envie;
Je suis trop au-dessous de cette ambition.
Phédre enchérit souvent par un motif de gloire :
Pour moi, de tels penfers me feroient mal-séans.
Mais venons à la Fable, ou plutôt à l'histoire
De celui qui tâcha d'unir tous ses enfans.

Un Vieillard prêt d'aller où la mort l'appelloit;
Mes chers enfans, dit-il (à ses fils il parloit,)
Voyez si vous romprez ces dards liés ensemble :
Je vous expliquerai le nœud qui les assemble.
L'aîné les ayant pris, & fait tous ses efforts,
Les rendit en disant : je le donne aux plus forts.
Un second lui succède, & se met en posture,
Mais en vain. Un cadet tente aussi l'aventure.
Tous perdirent leur temps, le faisceau résista :
De ces dards joints ensemble un seul ne s'éclata.
Foibles gens ! dit le pere, il faut que je vous montre
Ce que ma force peut en semblable rencontre.
On crut qu'il se moquoit, on sourit, mais à tort.
Il sépare les dards, & les rompt sans effort.
Vous voyez, reprit-il, l'effet de la concorde.
Soyez joints, mes enfans, que l'amour vous accorde.
Tant que dura son mal, il n'eut autre discours.
Enfin se sentant prêt de terminer ses jours ;
Mes chers enfans, dit-il, je vais où sont nos peres :
Adieu, promettez-moi de vivre comme freres ;

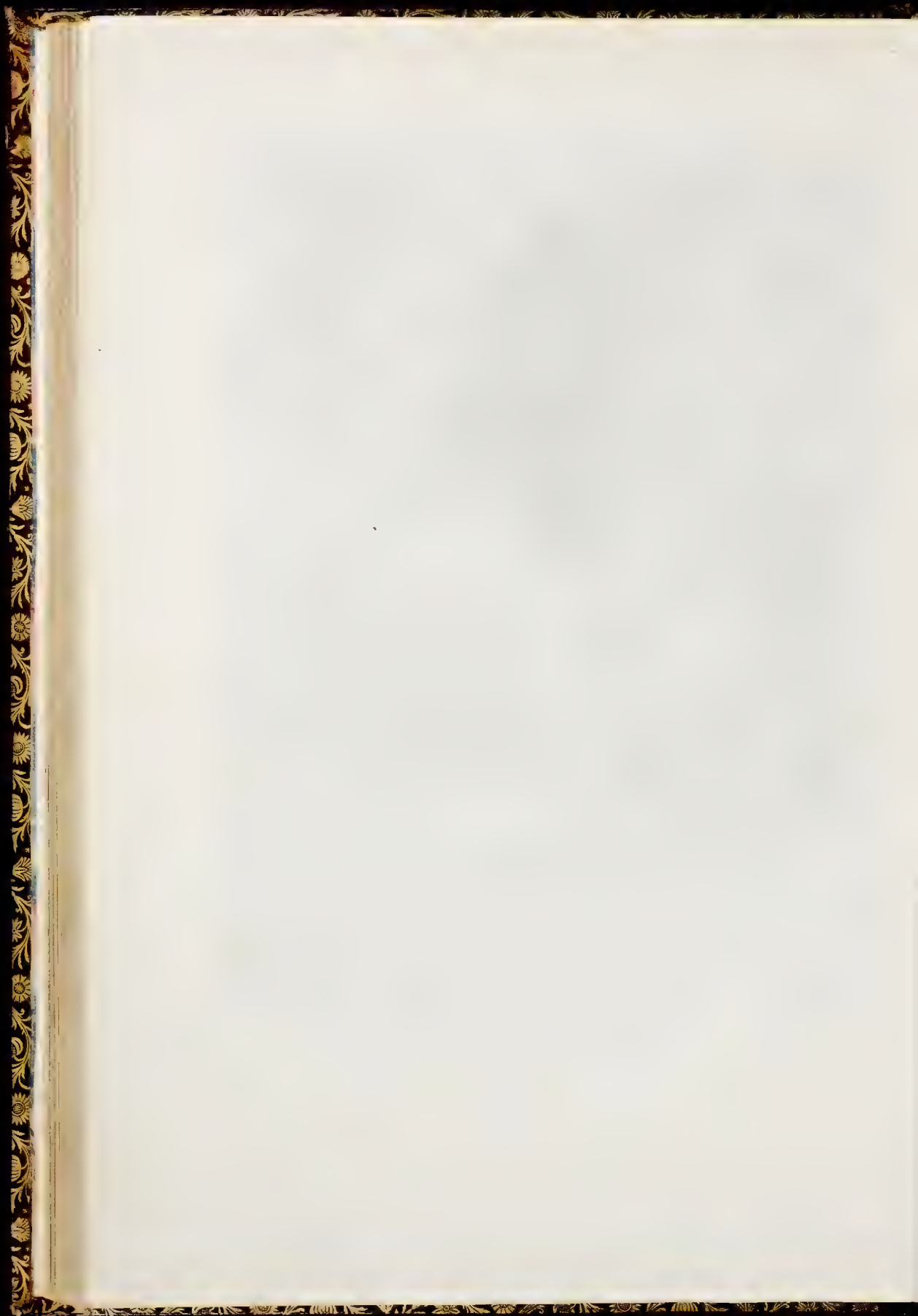
Tome II.

K

Que j'obtienne de vous cette grace en mourant.
Chacun de ses trois fils l'en assure en pleurant.
Il prend à tous les mains : il meurt ; & les trois freres
Trouvent un bien fort grand, mais fort mêlé d'affaires.
Un créancier faïsit, un voisin fait procès :
D'abord notre Trio s'en tire avec succès.
Leur amitié fut courte autant qu'elle étoit rare.
Le sang les avoit joint, l'intérêt les sépare.
L'ambition, l'envie, avec les consultants,
Dans la succession entrent en même tems.
On en vient au partage, on conteste, on chicane :
Le Juge sur cent points tour à tour les condamne.
Créanciers & voisins reviennent aussi-tôt,
Ceux-là sur une erreur, ceux-ci sur un défaut.
Les freres défunis font tous d'avis contraire :
L'un veut s'accommoder, l'autre n'en veut rien faire.
Tous perdirent leur bien ; & voulurent, trop tard,
Profiter de ces dards unis, & pris à part.

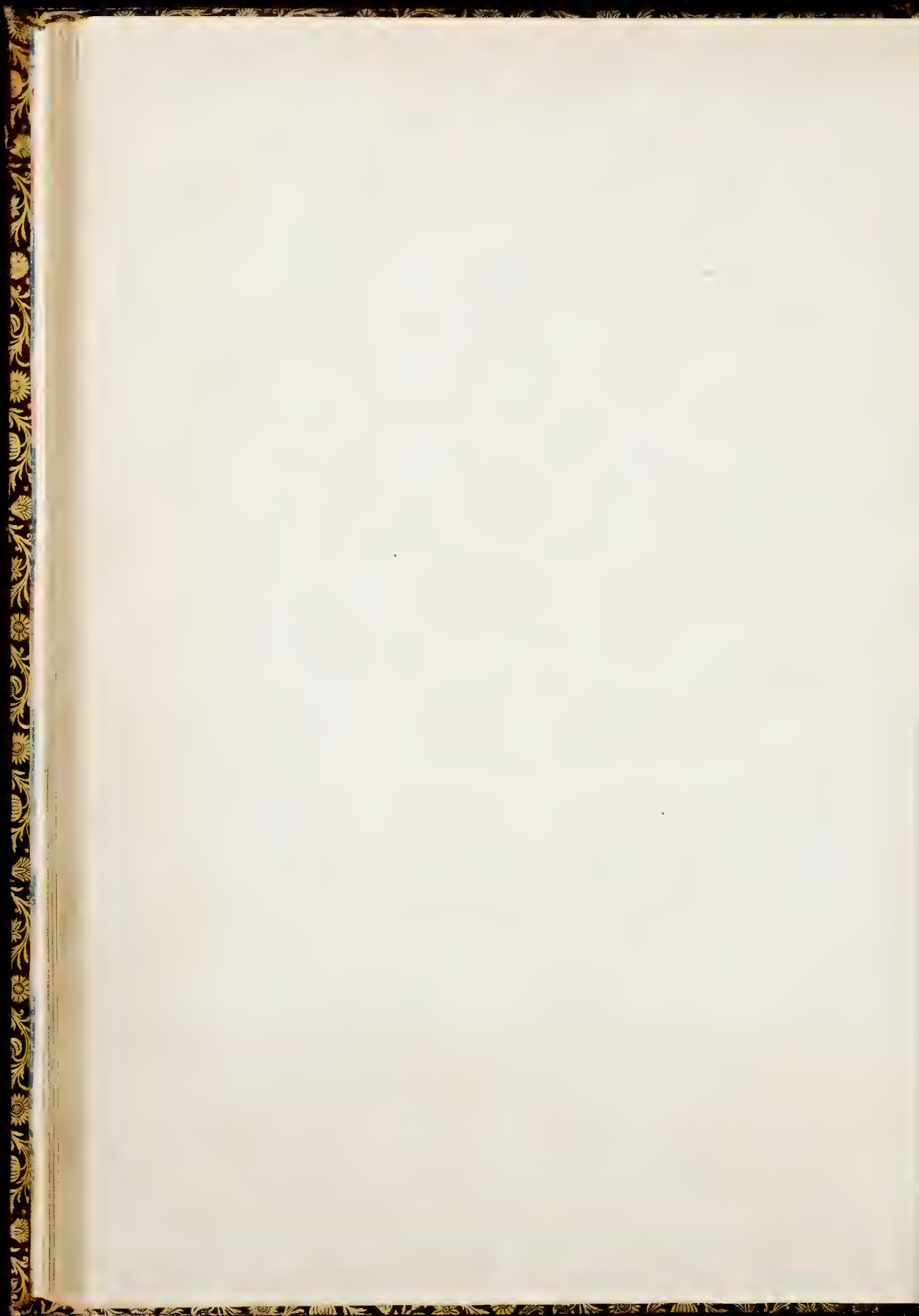








LE VIEILLARD ET SES ENFANS . Fable LXXVIII , 2^e planche .



F A B L E X I X .
L' O R A C L E
E T
L' I M P I E .

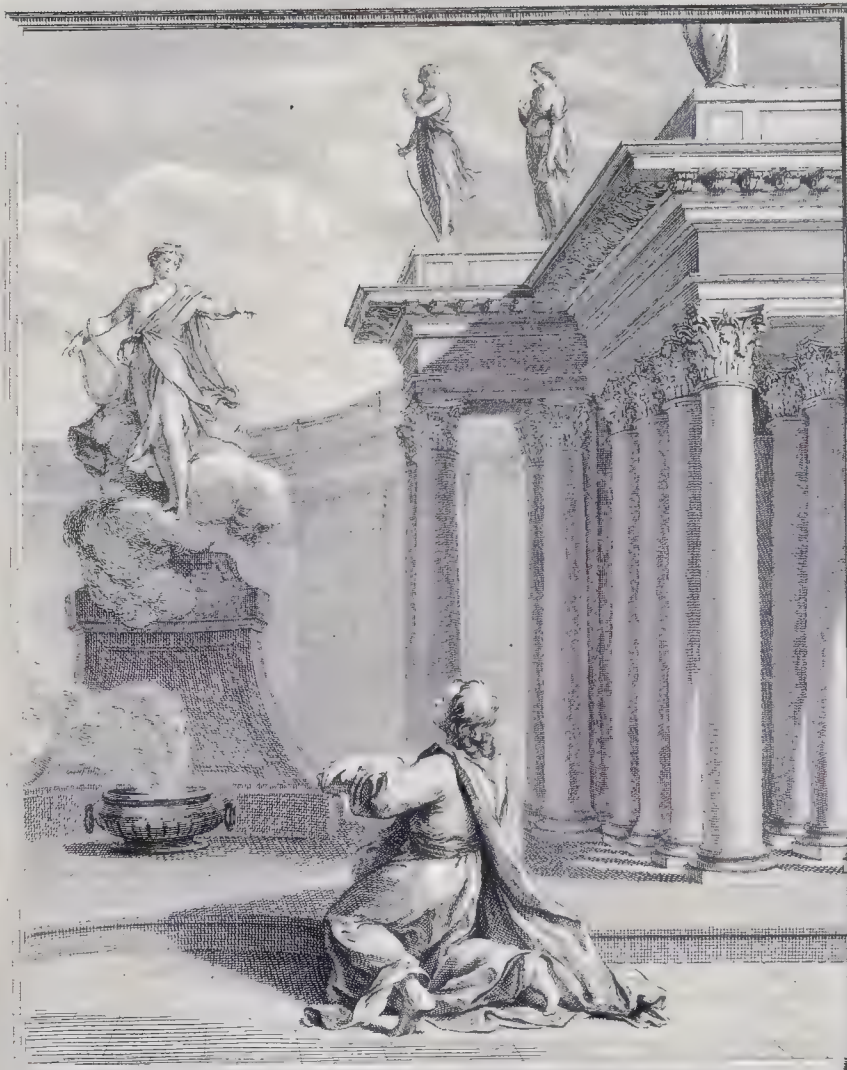
FABLE XIX.

L'ORACLE ET L'IMPIE.

Vouloir tromper le Ciel, c'est folie à la Terre.
Le Dédale des cœurs en ses détours n'enferme
Rien qui ne soit d'abord éclairé par les Dieux.
Tout ce que l'homme fait, il le fait à leurs yeux,
Même les actions que dans l'ombre il croit faire.

Un Payen qui sentoît quelque peu le fagot,
Et qui croyoit en Dieu, pour user de ce mot,
Par bénéfice d'inventaire,
Alla consulter Apollon.
Dès qu'il fut en son sanctuaire,
Ce que je tiens, dit-il, est-il en vie ou non?
Il tenoit un moineau, dit-on,
Prêt d'étouffer la pauvre bête,
Ou de la lâcher aussi-tôt,
Pour mettre Apollon en défaut.
Apollon reconnut ce qu'il avoit en tête.
Mort ou vif, lui dit-il, montre-nous ton moineau,
Et ne me tens plus de panneau,
Tu te trouverois mal d'un pareil stratagème.
Je vois de loin, j'atteins de même.





L'ORACLE ET L'IMPIE. Fable LXXIX.



FABLE XX.

L'AVARE QUI A PERDU SON TRÉSOR.

L'usage seulement fait la possession.
Je demande à ces gens, de qui la passion
Est d'entasser toujours, mettre somme sur somme,
Quel avantage ils ont que n'ait pas un autre homme.
Diogene là-bas est aussi riche qu'eux ;
Et l'Avare ici haut, comme lui vit en gueux.
L'Homme au trésor caché qu'Ésope nous propose,
Servira d'exemple à la chose.

Ce malheureux attendoit,
Pour jouir de son bien, une seconde vie,
Ne possédoit pas l'or, mais l'or le possédoit.
Il avoit dans la terre une somme enfouie,
Son cœur avec, n'ayant autre déduit,
Que d'y ruminer jour & nuit,
Et rendre sa chevance à lui-même sacrée.
Qu'il allât ou qu'il vînt, qu'il bût ou qu'il mangeât,
On l'eût pris de bien court à moins qu'il ne songeât
A l'endroit où gisoit cette somme enterrée.
Il y fit tant de tours qu'un Fossoyeur le vit,
Se douta du dépôt, l'enleva sans rien dire.
Notre Avare un beau jour ne trouva que le nid.
Voilà mon homme aux pleurs : il gémit, il soupire,
Il se tourmente, il se déchire.
Un passant lui demande à quel sujet ses cris.
C'est mon trésor que l'on m'a pris.
Votre trésor ? où pris ? tout joignant cette pierre.
Eh ! sommes-nous en temps de guerre
Pour l'apporter si loin ? n'eussiez-vous pas mieux fait
De le laisser chez vous en votre cabinet,

Tome II.

L

Que de le changer de demeure ?

Vous auriez pû sans peine y puiser à toute heure.
A toute heure, bons Dieux ! ne tient-il qu'à cela ?

L'argent vient-il comme il s'en va ?

Je n'y touchois jamais. Dites-moi donc, de grace,
Reprit l'autre, pourquoi vous vous affligez tant :

Puisque vous ne touchiez jamais à cet argent,

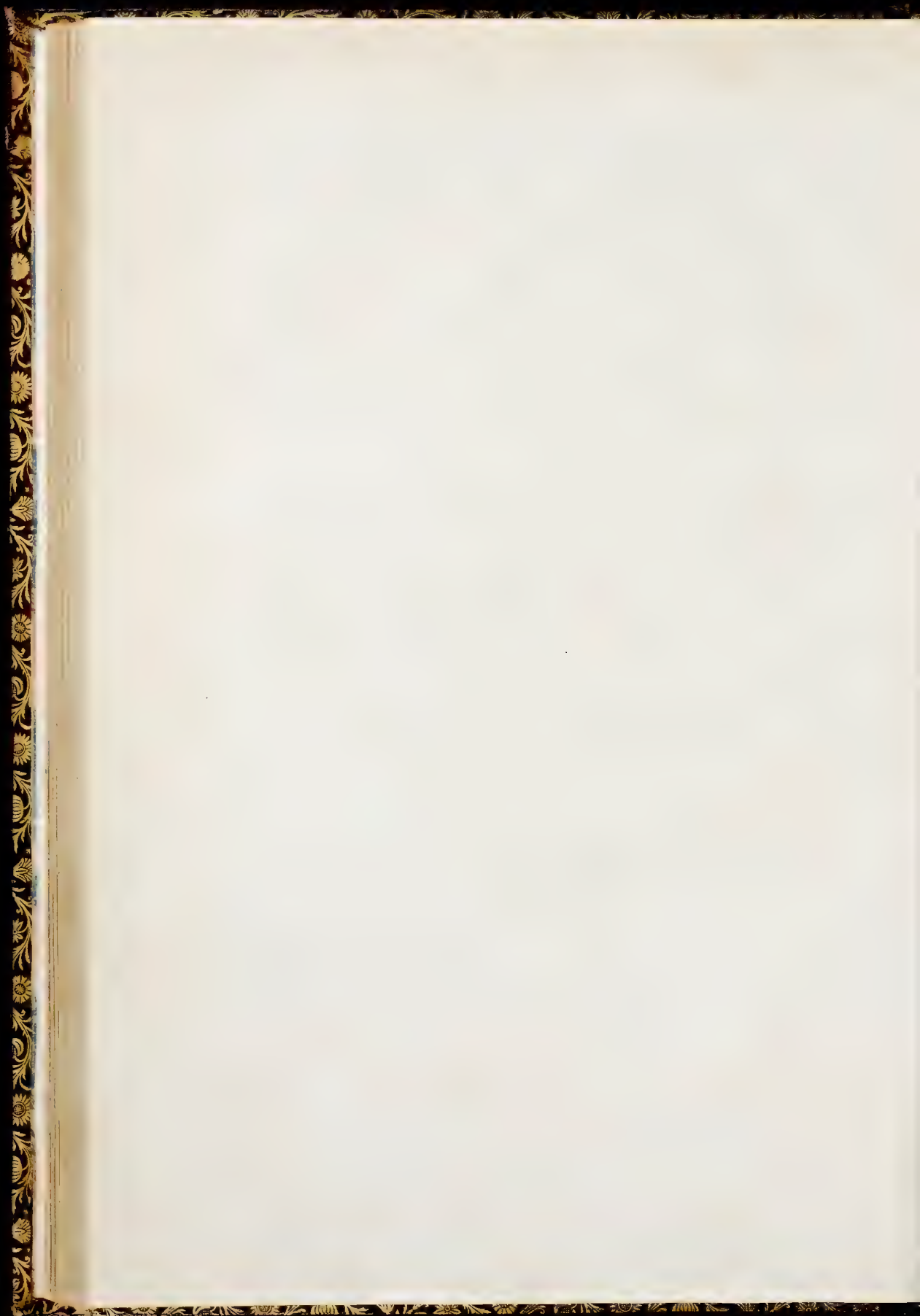
Mettez une pierre à la place,

Elle vous vaudra tout autant.





L'AVARE QUI A PERDU SON TRESOR, Fable LXXX.



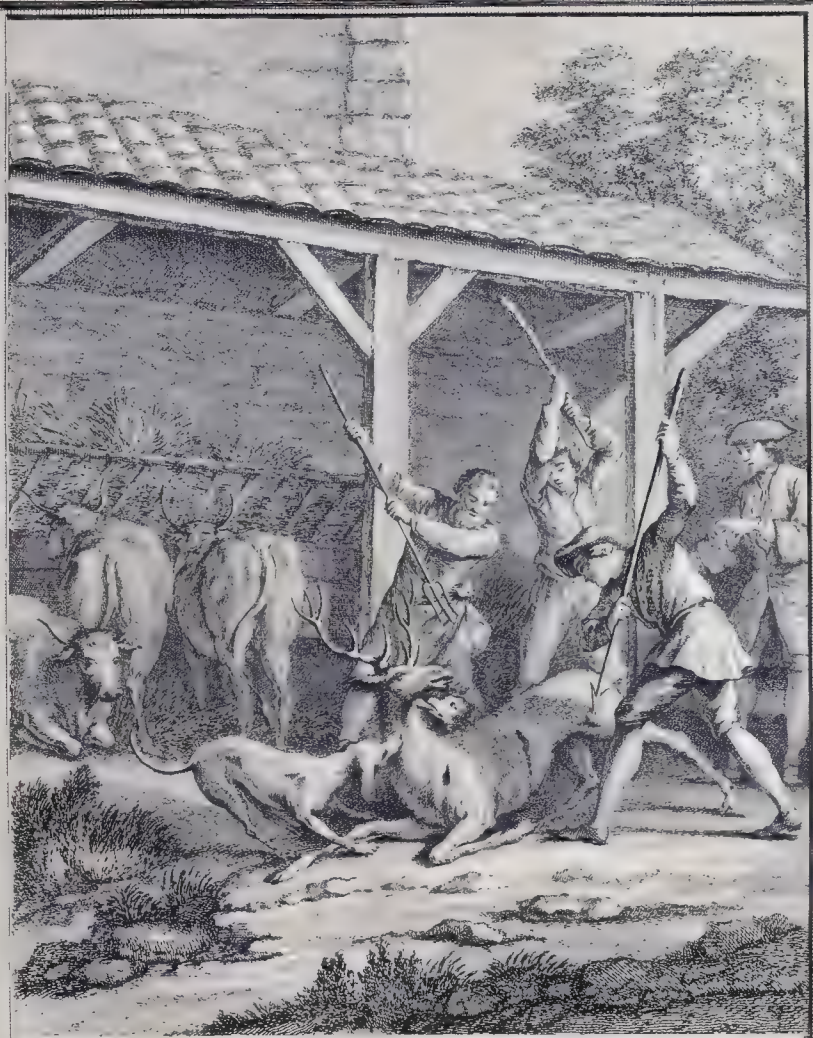
FABLE XXI.

L'ŒIL DU MAÎTRE.

Un Cerf s'étant sauvé dans une étable à Bœufs,
Fut d'abord averti par eux,
Qu'il cherchât un meilleur asyle.
Mes freres, leur dit-il, ne me décelez pas :
Je vous enseignerai les pâtis les plus gras :
Ce service vous peut quelque jour être utile ;
Et vous n'en aurez pas regret.
Les Bœufs, à toute fin, promirent le secret.
Il se cache en un coin, respire & prend courage.
Sur le soir on apporte herbe fraîche & fourage,
Comme l'on faisoit tous les jours.
L'on va, l'on vient, les valets font cent tours,
L'intendant même ; & pas un d'aventure
N'aperçut ni cor, ni ramure,
Ni Cerf enfin. L'habitant des forêts
Rend déjà grace aux Bœufs, attend dans cette étable
Que chacun retournant au travail de Cérès,
Il trouve pour fortir un moment favorable.
L'un des Bœufs ruminant, lui dit : cela va bien ;
Mais quoi ? l'homme aux cent yeux n'a pas fait sa revûe :
Je crains fort pour toi sa venue.
Jusque-là, pauvre Cerf, ne te vante de rien.
Là-dessus le Maître entre, & vient faire sa ronde.
Qu'est-ceci ? dit-il à son monde,
Je trouve bien peu d'herbe en tous ces râteliers.
Cette litiere est vieille ; allez vite aux greniers.
Je veux voir désormais vos bêtes mieux soignées.
Que coûte-t-il d'ôter toutes ces araignées ?
Ne sçauroit-on ranger ces jougs & ces colliers ?
En regardant à tout, il voit une autre tête

Que celles qu'il voyoit d'ordinaire en ce lieu.
Le Cerf est reconnu : chacun prend un épieu :
Chacun donne un coup à la bête.
Ses larmes ne sçauroient la sauver du trépas.
On l'emporte, on la sale, on en fait maint repas,
Dont maint voisin s'égout d'être.
Phédre sur ce sujet dit fort élégamment :
Il n'est pour voir que l'œil du Maître.
Quant à moi, j'y mettrois encor l'œil de l'Amant.





L'ŒIL DU MAÎTRE . Fable LXXXI .



FABLE XXII.
L'ALOUETTE
ET SES PETITS,
AVEC LE MAÎTRE
D'UN CHAMP.

FABLE XXII.

L'ALOUETTE ET SES PETITS, AVEC LE MAÎTRE
D'UN CHAMP.

Ne t'attens qu'à toi seul, c'est un commun proverbe.
Voici comme Ésope le mit
En crédit.

Les Alouettes font leur nid
Dans les bleds quand ils font en herbe,
C'est-à-dire environ le temps
Que tout aime, & que tout pullule dans le monde;
Monstres marins au fond de l'onde,
Tigres dans les forêts, Alouettes aux champs.
Une pourtant de ses dernières
Avoit laissé passer la moitié du Printemps,
Sans goûter les plaisirs des amours printannières.
A toute force enfin elle se résolut
D'imiter la nature, & d'être mere encore.
Elle bâtit un nid, pond, couve, & fait éclore,
A la hâte : le tout alla du mieux qu'il put.
Les bleds d'alentour mûrs, avant que la nitée
Se trouvât assez forte encor
Pour voler & prendre l'essor,
De mille foins divers l'Alouette agitée,
S'en va chercher pâture, avertit ses enfans
D'être toujours au guet & faire sentinelle.
Si le possesseur de ces champs
Vient avecque son fils, comme il viendra, dit-elle,
Écoutez bien : selon ce qu'il dira,
Chacun de nous décampera.
Si-tôt que l'Alouette eut quitté sa famille,

Le possesseur du champ vient avecque son fils.
Ces bleds sont mûrs, dit-il; allez chez nos amis,
Les prier que chacun apportant sa faucille,
Nous vienne aider demain dès la pointe du jour.

Notre Alouette de retour

Trouve en alarme sa couvée.

L'un commence : il a dit que l'Aurore levée,
L'on fît venir demain ses amis pour l'aider.
S'il n'a dit que cela, repartit l'Alouette,
Rien ne nous presse encor de changer de retraite :
Mais c'est demain qu'il faut tout de bon écouter.
Cependant foyez gais : voilà dequoi manger.
Eux repûs, tout s'endort, les petits & la mere.
L'aube du jour arrive; & d'amis point du tout.
L'Alouette a l'effor. Le Maître s'en vient faire

Sa ronde ainsi qu'à l'ordinaire.

Ces bleds ne devoient pas, dit-il, être debout.
Nos amis ont grand tort, & tort qui se repose
Sur de tels paresseux à servir ainsi lents.

Mon fils, allez chez nos parens

Les prier de la même chose.

L'épouvante est au nid plus forte que jamais.

Il a dit ses parens, mere, c'est à cette heure . . .

Non, mes enfans, dormez en paix :

Ne bougeons de notre demeure.

L'Alouette eut raison, car personne ne vint.

Pour la troisième fois le Maître se souvint

De visiter ses bleds. Notre erreur est extrême,

Dit-il, de nous attendre à d'autres gens que nous.

Il n'est meilleur ami ni parent que soi-même.

Retenez bien cela, mon fils; & sçavez-vous

Ce qu'il faut faire ? il faut qu'avec notre famille,

Nous prenions dès demain chacun une faucille;

C'est là notre plus court; & nous acheverons

Notre moisson quand nous pourrons.

Dès-lors que le dessein fut sçu de l'Alouette,
C'est à ce coup qu'il faut décamper, mes enfans :
Et les petits en même temps
Voletans, se culebutans,
Délogerent tous sans trompette.

Fin du quatrième Livre.



(Fable LXXXII.)



L'ALOUETTE ET SES PETITS, AVEC LE MAÎTRE D'UN CHAMP. Fable LXXXII.



F A B L E S

CHOISIES.

LIVRE CINQUIÈME.

FABLES CHOISIES.

LIVRE CINQUIÈME.

F A B L E I.

LE BUCHERON ET MERCURE.

A M. LE C. D. B.

Votre goût a servi de règle à mon ouvrage :
 J'ai tenté les moyens d'acquérir son suffrage.
 Vous voulez qu'on évite un soin trop curieux,
 Et des vains ornemens l'effort ambitieux :
 Je le veux comme vous : cet effort ne peut plaire.
 Un Auteur gâte tout quand il veut trop bien faire.
 Non qu'il faille bannir certains traits délicats :
 Vous les aimez, ces traits ; & je ne les hais pas.
 Quant au principal but qu'Ésope se propose,
 J'y tombe au moins mal que je puis.
 Enfin, si dans mes vers je ne plais & n'instruis,
 Il ne tient pas à moi, c'est toujours quelque chose.
 Comme la force est un point
 Dont je ne me pique point,
 Je tâche d'y tourner le vice en ridicule,
 Ne pouvant l'attaquer avec des bras d'Hercule.
 C'est là tout mon talent : je ne sçai s'il suffit.
 Tantôt je peins en un récit
 La sotte vanité jointe avecque l'envie,
 Deux pivots sur qui roule aujourd'hui notre vie.
 Tel est ce chétif animal
 Qui voulut en grosseur au bœuf se rendre égal.
 J'oppose quelquefois par une double image,

LIVRE CINQUIÉME.

51

Le vice à la vertu, la sottise au bon sens,
 Les agneaux aux loups ravissans,
 La mouche à la fourmi; faisant de cet ouvrage
 Une ample comédie à cent actes divers,
 Et dont la scene est l'Univers.
 Hommes, dieux, animaux, tout y fait quelque rôle,
 Jupiter comme un autre. Introduisons celui
 Qui porte de sa part aux belles la parole:
 Ce n'est pas de cela qu'il s'agit aujourd'hui.

Un Bûcheron perdit son gagne-pain,
 C'est sa cognée; & la cherchant en vain,
 Ce fut pitié là-dessus de l'entendre.
 Il n'avoit pas des outils à revendre.
 Sur celui-ci rouloit tout son avoir.
 Ne sçachant donc où mettre son espoir,
 Sa face étoit de pleurs toute baignée.
 O ma cognée! O ma pauvre cognée!
 S'écrioit-il, Jupiter, rends-la-moi,
 Je tiendrai l'être encore un coup de toi.
 Sa plainte fut de l'Olympe entendue.
 Mercure vient. Elle n'est pas perdue,
 Lui dit ce dieu; la connoîtras-tu bien?
 Je crois l'avoir près d'ici rencontrée.
 Lors, une d'or à l'homme étant montrée,
 Il répondit: je n'y demande rien.
 Une d'argent succede à la première;
 Il la refuse. Enfin une de bois.
 Voilà, dit-il, la mienne cette fois:
 Je suis content si j'ai cette dernière.
 Tu les auras, dit le dieu, toutes trois;
 Ta bonne foi sera récompensée:
 En ce cas-là je les prendrai, dit-il.
 L'histoire en est aussi-tôt dispersée;
 Et Boquillons de perdre leur outil,

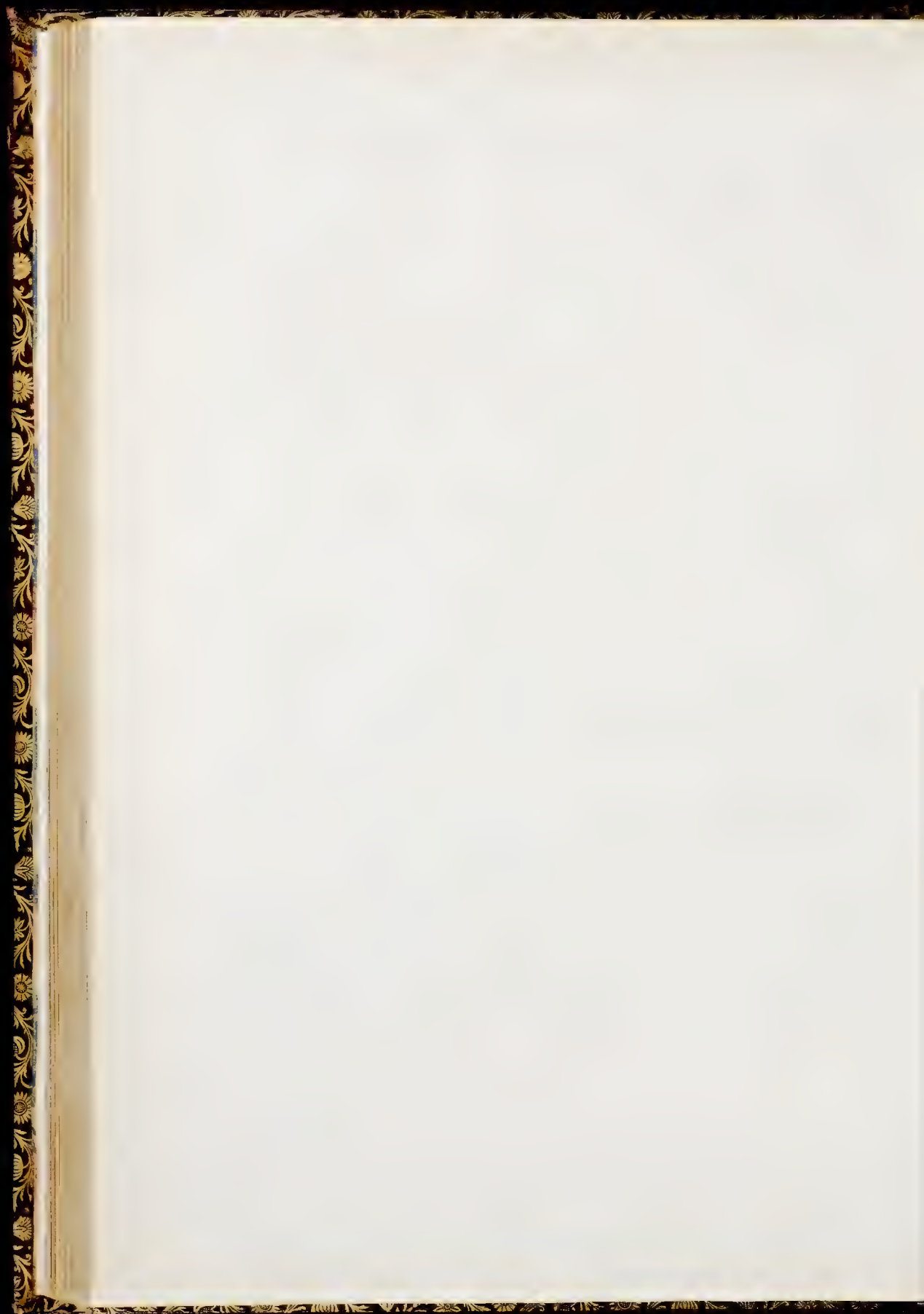
Et de crier pour se le faire rendre.
Le roi des dieux ne sçait auquel entendre.
Son fils Mercure aux criards vient encor,
A chacun d'eux il en montre une d'or.
Chacun eût cru passer pour une bête
De ne pas dire aussi-tôt : la voilà.
Mercure, au lieu de donner celle-là,
Leur en décharge un grand coup sur la tête.

Ne point mentir, être content du sien ;
C'est le plus sûr : cependant on s'occupe
A dire faux pour attraper du bien.
Que fert cela ? Jupiter n'est pas dupe.





LE BUCHERON ET MERCURE, A M. LE C. D. B. Fable LXXXIII.



F A B L E II.

LE POT DE TERRE ET LE POT DE FER.

Le Pot de fer proposa
Au Pot de terre un voyage.
Celui-ci s'en excusa,
Disant qu'il feroit que sage
De garder le coin du feu;
Car il lui falloit si peu,
Si peu, que la moindre chose
De son débris feroit cause:
Il n'en reviendrait morceau.
Pour vous, dit-il, dont la peau
Est plus dure que la mienne,
Je ne vois rien qui vous tienne.
Nous vous mettrons à couvert,
Repartit le Pot de fer:
Si quelque matière dure
Vous menace d'aventure,
Entre deux je passerai,
Et du coup vous sauverai.
Cette offre le persuade.
Pot de fer son camarade
Se met droit à ses côtés.
Mes gens s'en vont à trois pieds,
Clopin clopant, comme ils peuvent,
L'un contre l'autre jettés,
Au moindre hoquet qu'ils treuvent.

Le Pot de terre en souffre : il n'eut pas fait cent pas,
Que par son compagnon il fut mis en éclats,
Sans qu'il eût lieu de se plaindre.

Ne nous associons qu'avecque nos égaux,
Ou bien, il nous faudra craindre
Le destin d'un de ces pots.



(Fable LXXXIV.)



LE POT DE TERRE ET LE POT DE FER . Fable LXXXIV .



F A B L E I I I .

LE PETIT POISSON

E T

LE PÊCHEUR.

F A B L E I I I .

LE PETIT POISSON ET LE PÊCHEUR.

Petit Poisson deviendra grand,
 Pourvû que Dieu lui prête vie.
 Mais le lâcher en attendant,
 Je tiens pour moi que c'est folie :
 Car de le rattraper, il n'est pas trop certain.

Un Carpeau qui n'étoit encore que fretin,
 Fut pris par un Pêcheur au bord d'une rivière.
 Tout fait nombre, dit l'homme en voyant son butin,
 Voilà commencement de chere & de festin :

Mettons-le en notre gibecière.

Le pauvre Carpillon lui dit en sa manière,
 Que ferez-vous de moi ? je ne sçaurois fournir

Au plus qu'une demi-bouchée :

Laissez-moi Carpe devenir ;

Je ferai par vous repêchée.

Quelque gros partisan m'acheterra bien cher :

Au lieu qu'il vous en faut chercher

Peut-être encor cent de ma taille

Pour faire un plat. Quel plat ? Croyez-moi, rien qui vaille.

Rien qui vaille ? & bien soit, repartit le Pêcheur,

Poisson, mon bel ami, qui faites le pêcheur,

Vous irez dans la poêle ; & vous avez beau dire,

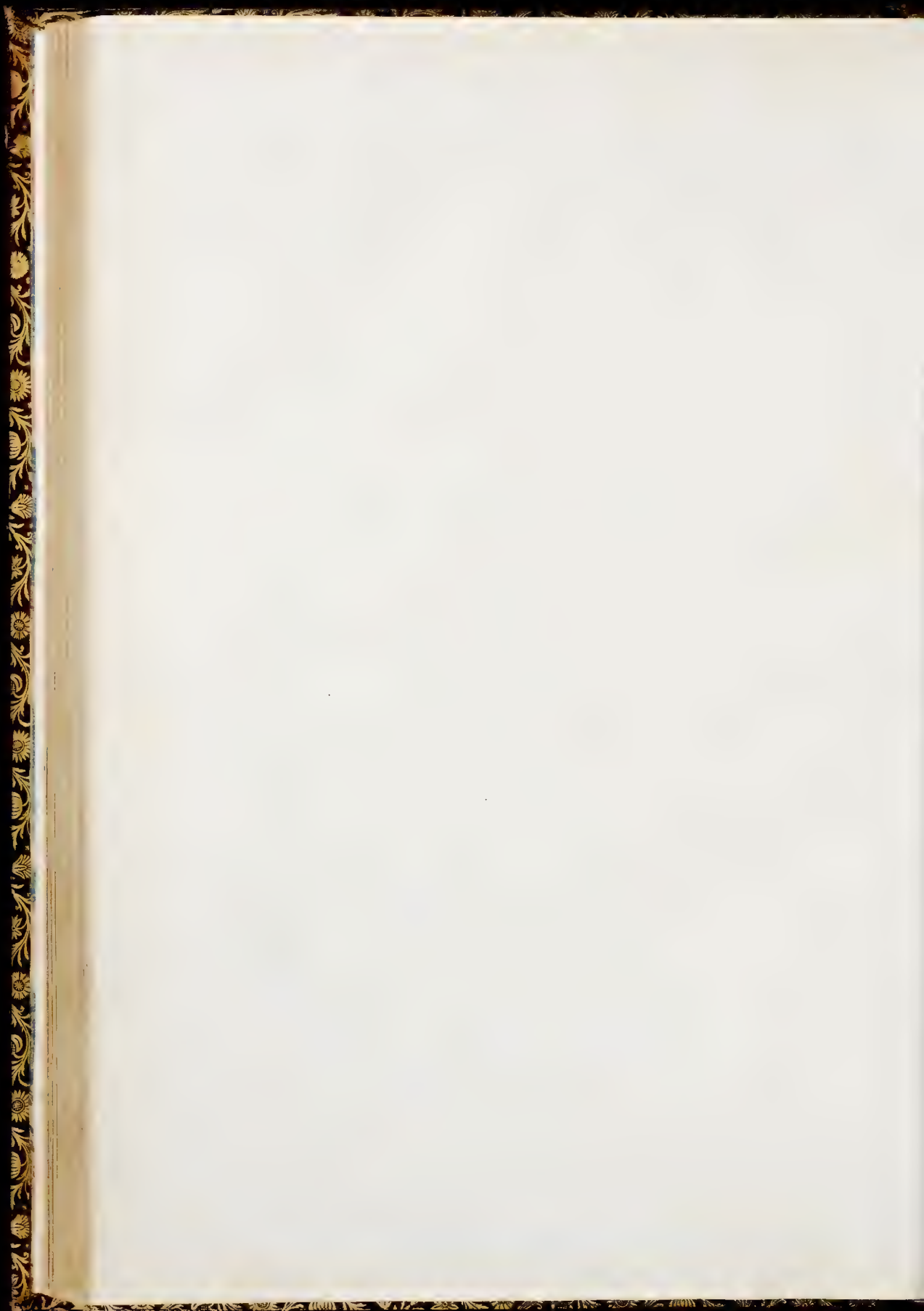
Dès ce soir on vous fera frire.

Un *tien* vaut, ce dit-on, mieux que deux *tu l'a*uras.

L'un est sûr, l'autre ne l'est pas.



LE PETIT POISSON ET LE PÊCHEUR .Fable LXXXV.



F A B L E IV.
LES OREILLES
D U
L I É V R E.

FABLE IV.

LES OREILLES DU LIÈVRE.

Un animal cornu blessà de quelques coups
Le Lion, qui plein de courroux,
Pour ne plus tomber en la peine,
Bannit des lieux de son domaine
Toute bête portant des cornes à son front.
Chèvres, Béliers, Taureaux aussi-tôt délogerent,
Daims & Cerfs de climat changerent:
Chacun à s'en aller fut prompt.
Un Lièvre appercevant l'ombre de ses oreilles,
Craignit que quelque Inquisiteur
N'allât interpréter à cornes leur longueur,
Ne les fourrât en tout à des cornes pareilles.
Adieu, voisin Grillon, dit-il, je pars d'ici;
Mes oreilles enfin feroient cornes aussi:
Et quand je les aurois plus courtes qu'une Autruche,
Je craindrois même encor. Le Grillon repartit:
Cornes cela! vous me prenez pour cruche:
Ce sont oreilles que Dieu fit.
On les fera passer pour cornes,
Dit l'animal craintif, & cornes de Licornes.
J'aurai beau protester: mon dire & mes raisons
Iront aux petites maisons.





LES OREILLES DU LIEVRE Fable LXXXVI.



FABLE V.

LE RENARD

QUI A LA QUEUE COUPÉE.

FABLE V.

LE RENARD QUI A LA QUEUE COUPÉE.

Un vieux Renard, mais des plus fins,
Grand croqueur de Poulets, grand preneur de Lapins,
Sentant son Renard d'une lieue,
Fut enfin au piège attrapé.

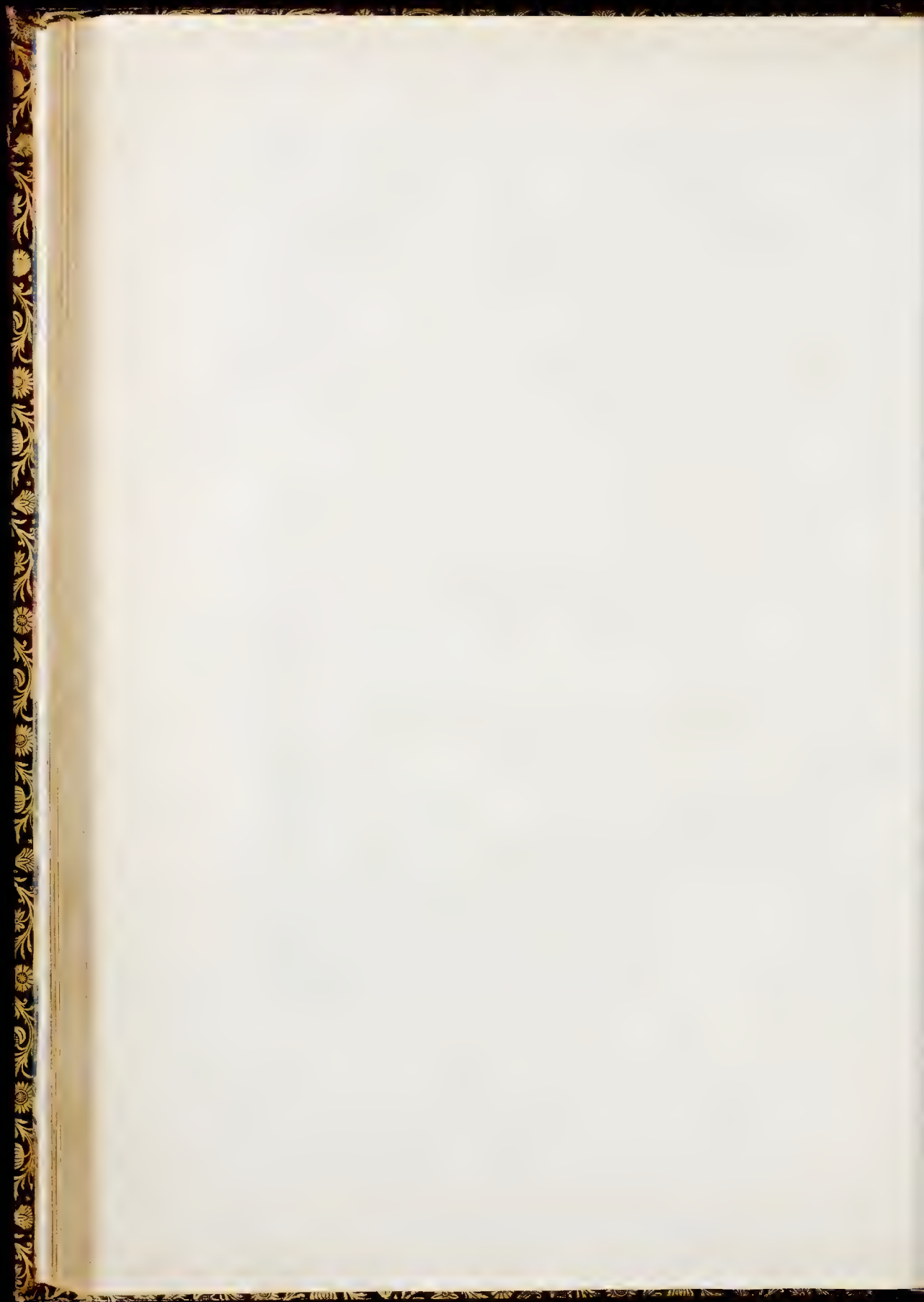
Par grand hazard en étant échappé,
Non pas franc, car pour gage il y laissa sa queue,
S'étant, dis-je, sauvé, sans queue & tout honteux;
Pour avoir des pareils, (comme il étoit habile)
Un jour que les Renards tenoient conseil entre eux,
Que faisons-nous, dit-il, de ce poids inutile,
Et qui va balayant tous les sentiers fangeux?
Que nous sert cette queue? il faut qu'on se la coupe;
Si l'on me croit, chacun s'y résoudra.
Votre avis est fort bon, dit quelqu'un de la troupe,
Mais tournez-vous, de grace, & l'on vous répondra.
A ces mots il se fit une telle huée,
Que le pauvre écourté ne put être entendu.
Prétendre ôter la queue eût été temps perdu:
La mode en fût continuée.



(Fable LXXXVII.)



LE RENARD QUI A LA QUEUE COUPÉE. Fable LXXXVII.



FABLE VI.

LA VIEILLE ET LES DEUX SERVANTES.

IL étoit une Vieille ayant deux Chambrières.
Elles filoient si bien, que les sœurs filandières
Ne faisoient que brouiller au prix de celles-ci.
La Vieille n'avoit point de plus pressant souci
Que de distribuer aux Servantes leur tâche :
Dès que Thétis chassoit Phœbus aux crins dorés,
Tourets entroient en jeu, fuseaux étoient tirés,

Deçà, delà, vous en aurez :

Point de cesse, point de relâche.

Dès que l'Aurore, dis-je, en son char remontoit,
Un misérable Coq à point nommé chantoit :
Aussi-tôt notre Vieille, encor plus misérable,
S'affubloit d'un jupon crasseux & détestable,
Allumoit une lampe, & couroit droit au lit,
Où, de tout leur pouvoir, de tout leur appétit,

Dormoient les deux pauvres Servantes.

L'une entr'ouvroit un œil, l'autre étendoit un bras ;

Et toutes deux, très-mal contentes,

Difoient entre leurs dents : maudit Coq, tu mourras.

Comme elles l'avoient dit, la bête fut gripée.

Le réveille-matin eut la gorge coupée.

Ce meurtre n'amanda nullement leur marché.

Notre couple, au contraire, à peine étoit couché,

Que la Vieille craignant de laisser passer l'heure,

Couroit comme un lutin par toute sa demeure.

C'est ainsi que le plus souvent

Quand on pense sortir d'une mauvaise affaire,

Tome II.

Q

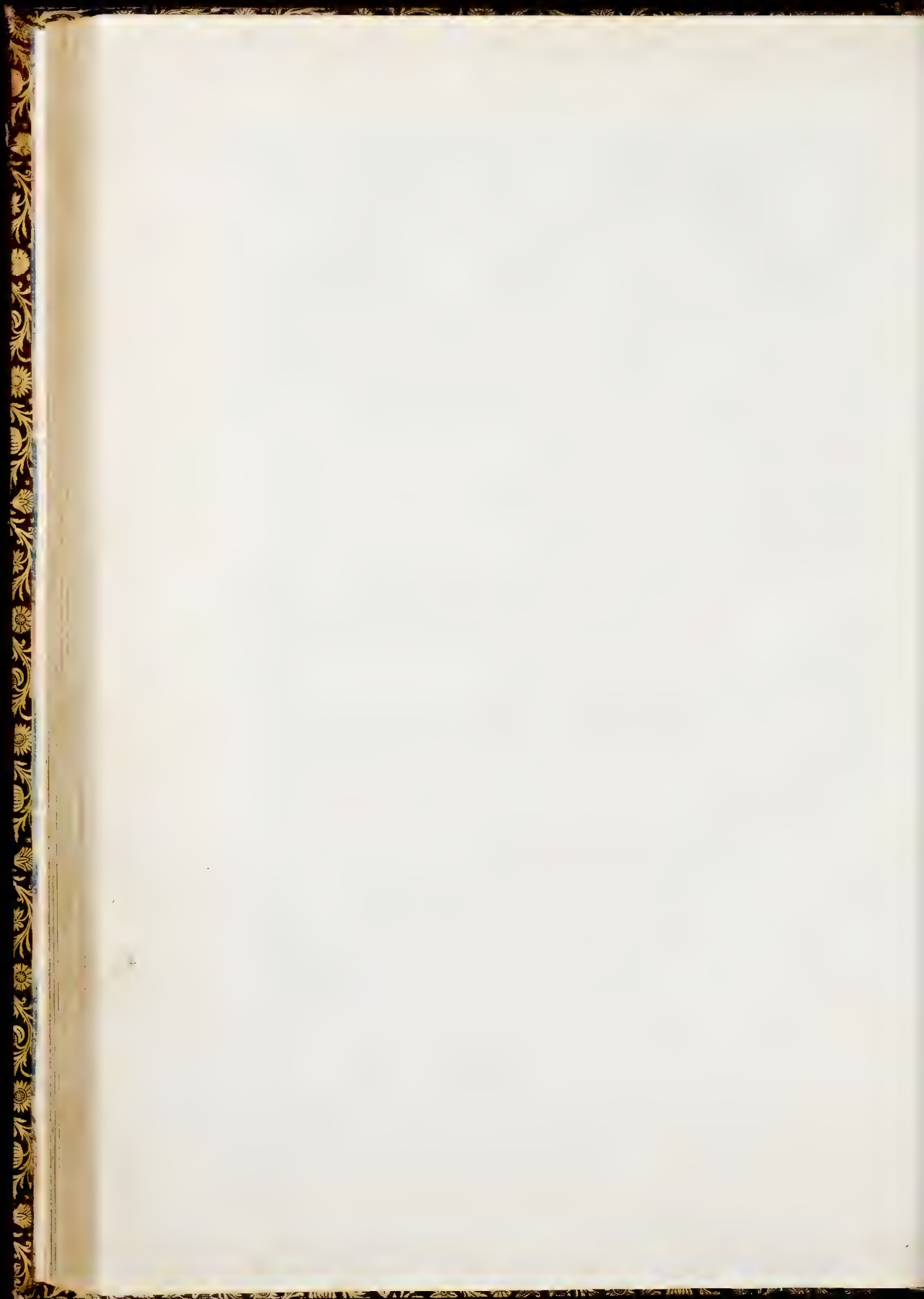
On s'enfonce encor plus avant :
Témoin ce couple & son falaire.
La Vieille, au lieu du Coq, les fit tomber par là
De Caribde en Sylla.



(Fable LXXXVIII.)



LA VIEILLE ET LES DEUX SERVANTES. Fable LXXXVIII.



FABLE VII.

LE SATYRE ET LE PASSANT.

Au fond d'un antre sauvage,
Un Satyre & ses enfans,
Alloient manger leur potage
Et prendre l'écuelle aux dents.

On les eût vûs sur la mouffe
Lui, sa femme, & maint petit :
Ils n'avoient tapis ni houffe,
Mais tous fort bon appétit.

Pour se fauver de la pluie
Entre un passant morfondu.
Au brouet on le convie,
Il n'étoit pas attendu.

Son hôte n'eut pas la peine
De le femondre deux fois.
D'abord avec son haleine
Il se réchauffe les doigts.

Puis, sur le mets qu'on lui donne,
Délicat, il souffle aussi.
Le Satyre s'en étonne ;
Notre hôte, à quoi bon ceci ?

L'un refroidit mon potage,
L'autre réchauffe ma main.
Vous pouvez, dit le Sauvage,
Reprendre votre chemin.

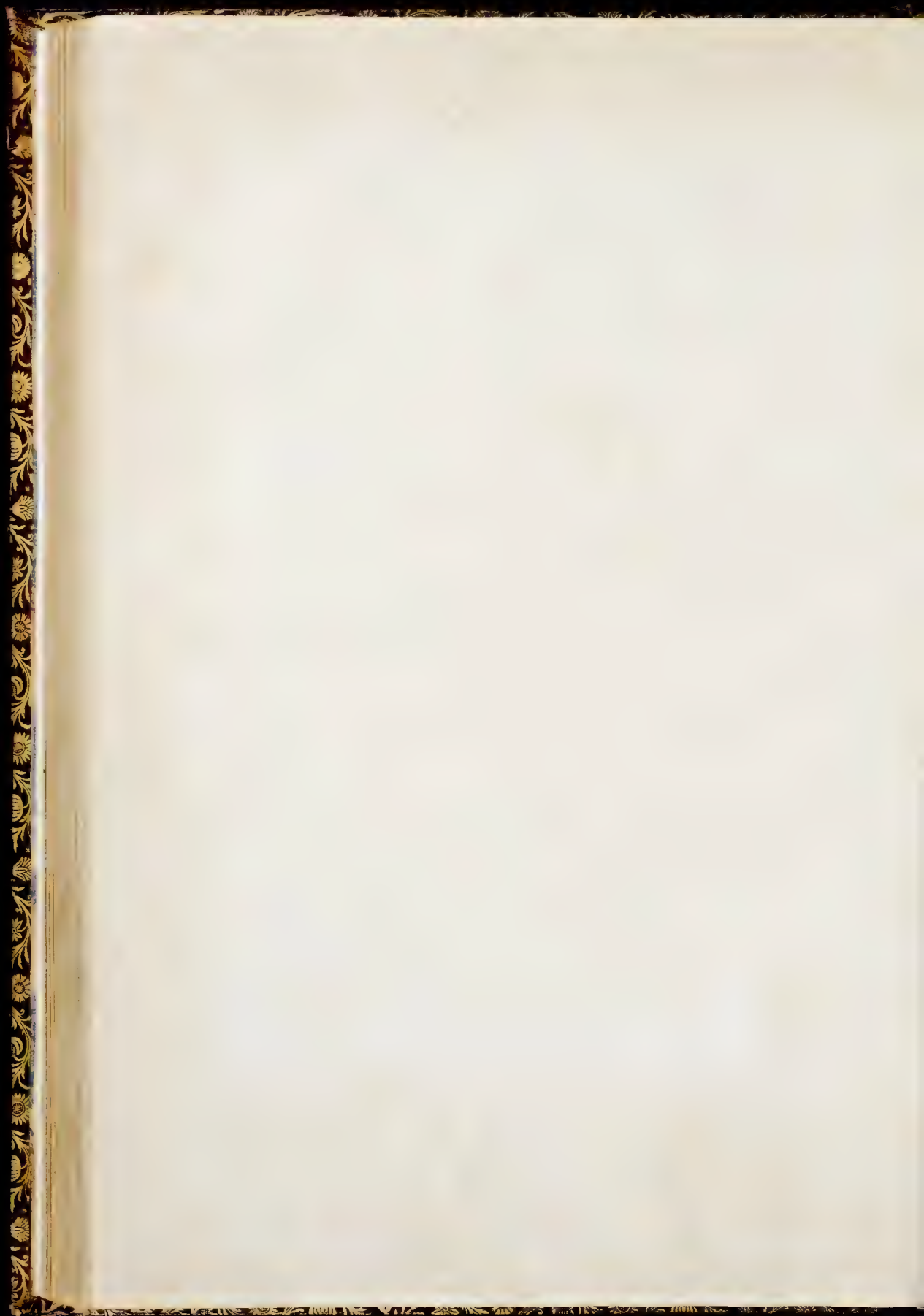
Ne plaife aux Dieux que je couche
Avec vous fous même toit.
Arriere ceux dont la bouche
Souffle le chaud & le froid.



(Fable LXXXIX.)



LE SATYRE ET LE PASSANT . Fable LXXXIX .



FABLE VIII.

LE CHEVAL ET LE LOUP.

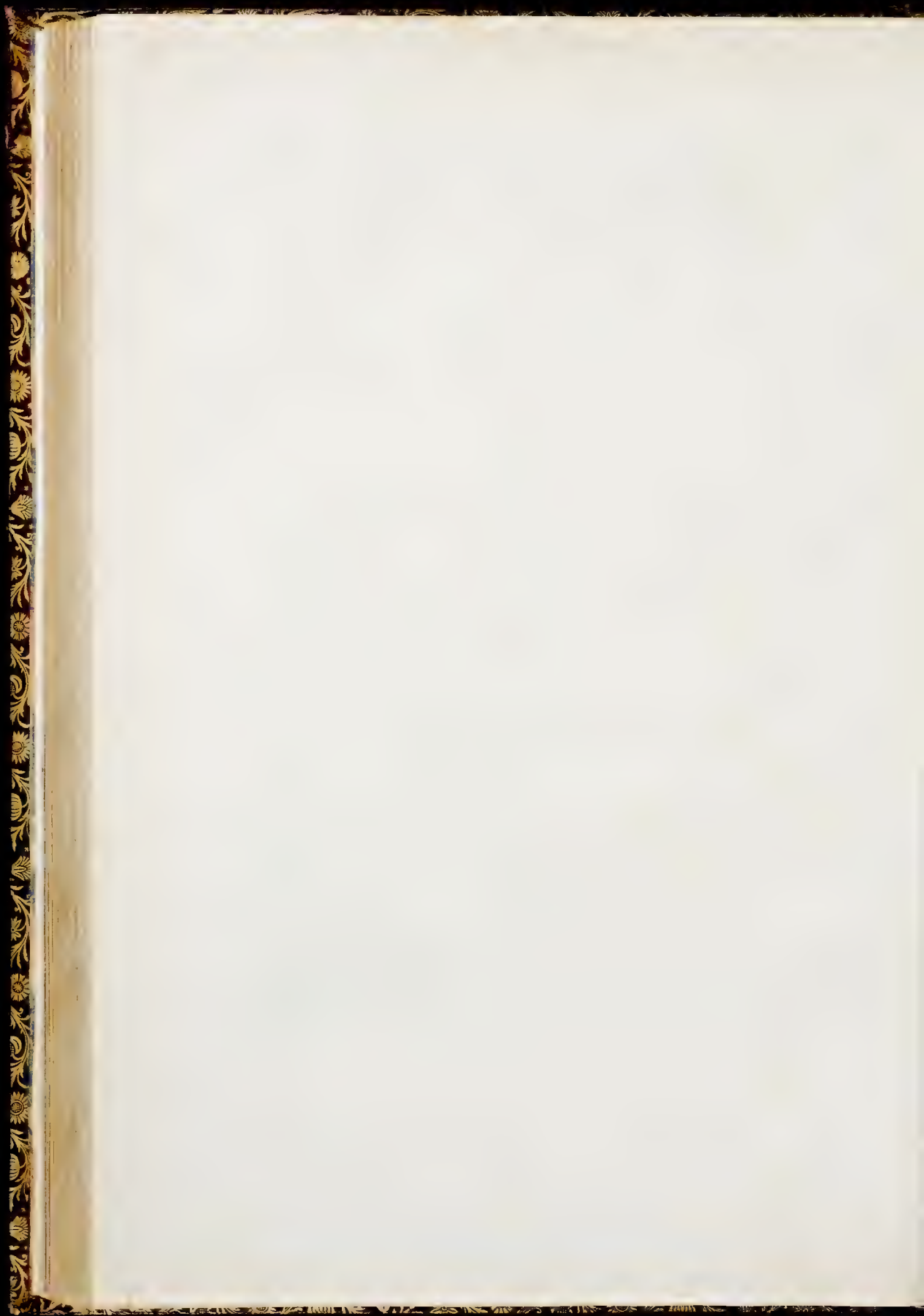
Un certain Loup, dans la saison
Que les tièdes Zéphirs ont l'herbe rajeunie,
Et que les animaux quittent tous la maison,
Pour s'en aller chercher leur vie;
Un Loup, dis-je, au sortir des rigueurs de l'hiver,
Aperçut un Cheval qu'on avoit mis au vert.
Je l'aïssé à penser quelle joie.
Bonne chasse, dit-il, qui l'auroit à son croc.
Eh que n'es-tu Mouton ! car tu me ferois hoc :
Au lieu qu'il faut ruser pour avoir cette proie :
Rufons donc. Ainsi dit, il vient à pas comptés,
Se dit Écolier d'Hippocrate :
Qu'il connoît les vertus & les propriétés
De tous les simples de ces prés :
Qu'il sçait guérir, sans qu'il se flatte,
Toutes sortes de maux. Si Dom Courfier vouloit
Ne point celer sa maladie,
Lui Loup gratis le guériroit.
Car le voir dans cette prairie
Paître ainsi sans être lié,
Témoignoit quelque mal, selon la Médecine.
J'ai, dit la Bête chevaline,
Une apostume sous le pied.
Mon fils, dit le Docteur, il n'est point de partie
Susceptible de tant de maux.
J'ai l'honneur de servir Nosseigneurs les Chevaux ;
Et fais aussi la Chirurgie.
Mon galant ne songeoit qu'à bien prendre son temps,
Afin de haper son malade.
L'autre, qui s'en doutoit, lui lâche une ruade,

Qui vous lui met en marmelade
Les mendibules & les dents.
C'est bien fait, dit le Loup en soi-même fort triste,
Chacun à son métier doit toujours s'attacher.
Tu veux faire ici l'Herboriste,
Et ne fus jamais que Boucher.



(Fable xc.)





F A B L E I X.

LE LABOUREUR

E T

S E S E N F A N S.

FABLE IX.

LE LABOUREUR ET SES ENFANS.

Travaillez, prenez de la peine :
C'est le fonds qui manque le moins.

Un riche Laboureur sentant sa mort prochaine,
Fit venir ses Enfans, leur parla sans témoins.
Gardez-vous, leur dit-il, de vendre l'héritage
Que nous ont laissé nos parens :
Un trésor est caché dedans.

Je ne sçais pas l'endroit ; mais un peu de courage
Vous le fera trouver, vous en viendrez à bout.
Remuez votre champ dès qu'on aura fait l'oût.
Creusez, fouillez, bêchez, ne laissez nulle place
Où la main ne passe & repasse.

Le pere mort, les fils vous retournent le champ,
De-çà, de-là, par tout ; si bien qu'au bout de l'an
Il en rapporta davantage.

D'argent, point de caché. Mais le pere fut sage
De leur montrer avant sa mort,
Que le travail est un trésor.

*(Fable xcr.)*



LE LABOUREUR ET SES ENFANS . Fable XCI.



F A B L E X.
LA MONTAGNE
QUI
ACCOUCHE.

FABLE X.

LA MONTAGNE QUI ACCOUCHE

Une montagne en mal d'enfant,
Jettoit une clameur si haute,
Que chacun au bruit accourant,
Crut qu'elle accoucherait, sans faute,
D'une Cité plus grosse que Paris :
Elle accoucha d'une Souris.

Quand je songe à cette Fable,
Dont le récit est menteur,
Et le sens est véritable,
Je me figure un Auteur,
Qui dit : je chanterai la guerre
Que firent les Titans au Maître du tonnerre.
C'est promettre beaucoup : mais qu'en sort-il souvent ?
Du vent.





LA MONTAGNE QUI ACCOUCHE . Fable XCII.



FABLE XI.

LA FORTUNE

ET

LE JEUNE ENFANT.

FABLE XI.

LA FORTUNE ET LE JEUNE ENFANT.

Sur le bord d'un puits très-profond,
Dormoit, étendu de son long,
Un Enfant alors dans ses classes.
Tout est aux Écoliers couchette & matelas.
Un honnête homme, en pareil cas,
Auroit fait un faut de vingt brasses.
Près de là tout heureusement
La Fortune passa, l'éveilla doucement,
Lui disant: mon mignon, je vous sauve la vie.
Soyez une autre fois plus sage, je vous prie.
Si vous fussiez tombé, l'on s'en fût pris à moi,
Cependant c'étoit votre faute.
Je vous demande, en bonne foi,
Si cette imprudence si haute
Provient de mon caprice? Elle part à ces mots.

Pour moi, j'approuve son propos.
Il n'arrive rien dans le monde
Qu'il ne faille qu'elle en réponde:
Nous la faisons de tous écots:
Elle est prise à garant de toutes aventures.
Est-on sot, étourdi, prend-on mal ses mesures,
On pense en être quitte en accusant son fort:
Bref, la Fortune a toujours tort.



(Fable xciii.)



LA FORTUNE ET LE JEUNE ENFANT. Fable XCIII.



F A B L E XII.
L E S
M É D E C I N S.

FABLE XII.

LES MÉDECINS.

Le Médecin *Tant-pis* alloit voir un malade,
Que visitoit aussi son confrere *Tant-mieux*.
Ce dernier espéroit, quoique son camarade
Soutint que le gifant iroit voir ses ayeux.
Tous deux s'étant trouvés différens pour la cure,
Leur malade paya le tribut à Nature;
Après qu'en ses conseils *Tant-pis* eut été crû.
Ils triomphoient encor sur cette maladie.
L'un disoit, il est mort, je l'avois bien prévu:
S'il m'eût crû, disoit l'autre, il feroit plein de vie.



(Fable xciv.)



LES MEDECINS Fable XCIV.



FABLE XIII.
LA POULE
AUX
ŒUFS D'OR.

FABLE XIII.

LA POULE AUX ŒUFS D'OR.

L'avarice perd tout en voulant tout gagner.
Je ne veux pour le témoigner
Que celui dont la Poule, à ce que dit la Fable,
Pondoit tous les jours un œuf d'or.
Il crut que dans son corps elle avoit un trésor.
Il la tua, l'ouvrit, & la trouva semblable
A celles dont les œufs ne lui rapportoient rien,
S'étant lui-même ôté le plus beau de son bien.

Belle leçon pour les gens chiches!
Pendant ces derniers temps combien en a-t-on vûs,
Qui du soir au matin font pauvres devenus,
Pour vouloir trop tôt être riches?



(Fable xcv.)



LA POULE AUX ŒUFS D'OR. Fable xcv.



FABLE XIV.

L'ÂNE

PORTANT

DES RELIQUES.

FABLE XIV.

L'ÂNE PORTANT DES RELIQUES.

Un Baudet chargé de Reliques,
S'imagina qu'on l'adoroit.
Dans ce penser il se carroit,
Recevant comme sien l'encens & les Cantiques.
Quelqu'un vit l'erreur, & lui dit:
Maître Baudet, ôtez-vous de l'esprit
Une vanité si folle.
Ce n'est pas vous, c'est l'idole,
A qui cet honneur se rend,
Et que la gloire en est dûe.
D'un Magistrat ignorant,
C'est la robe qu'on salue.



(Fable xcvi.)



L'ÂNE PORTANT DES RELIQUES. Fable XCVI.



F A B L E X V .

LE CERF

E T

LA VIGNE.

FABLE XV.

LE CERF ET LA VIGNE.

Un Cerf, à la faveur d'une vigne fort haute,
Et telle qu'on en voit en de certains climats,
S'étant mis à couvert, & fauvé du trépas,
Les Veneurs pour ce coup croyoient leurs chiens en faute.
Ils les rappellent donc. Le Cerf, hors de danger,
Broute sa Bienfaitrice, ingratitude extrême!
On l'entend, on retourne, on le fait déloger:
Il vient mourir en ce lieu même.
J'ai mérité, dit-il, ce juste châtiment,
Profitez-en, ingrats. Il tombe en ce moment.
La meute en fait curée. Il lui fut inutile
De pleurer aux Veneurs à sa mort arrivés.

Vraie image de ceux qui profanent l'asyle
Qui les a conservés.



(Fable xcvi.)



LE CERF ET LA VIGNE . Fable XCVII.



FABLE XVI.
LE SERPENT
ET
LA LIME.

FABLE XVI.

LE SERPENT ET LA LIME.

On conte qu'un Serpent, voisin d'un Horloger,
(C'étoit pour l'Horloger un mauvais voisinage)
Entra dans sa boutique, & cherchant à manger,

N'y rencontra pour tout potage
Qu'une Lime d'acier qu'il se mit à ronger.
Cette Lime lui dit, sans se mettre en colere,
Pauvre ignorant ! Et que prétens-tu faire ?

Tu te prens à plus dur que toi,
Petit Serpent à tête folle ;
Plustôt que d'emporter de moi
Seulement le quart d'une obole,
Tu te romprois toutes les dents :
Je ne crains que celles du temps.

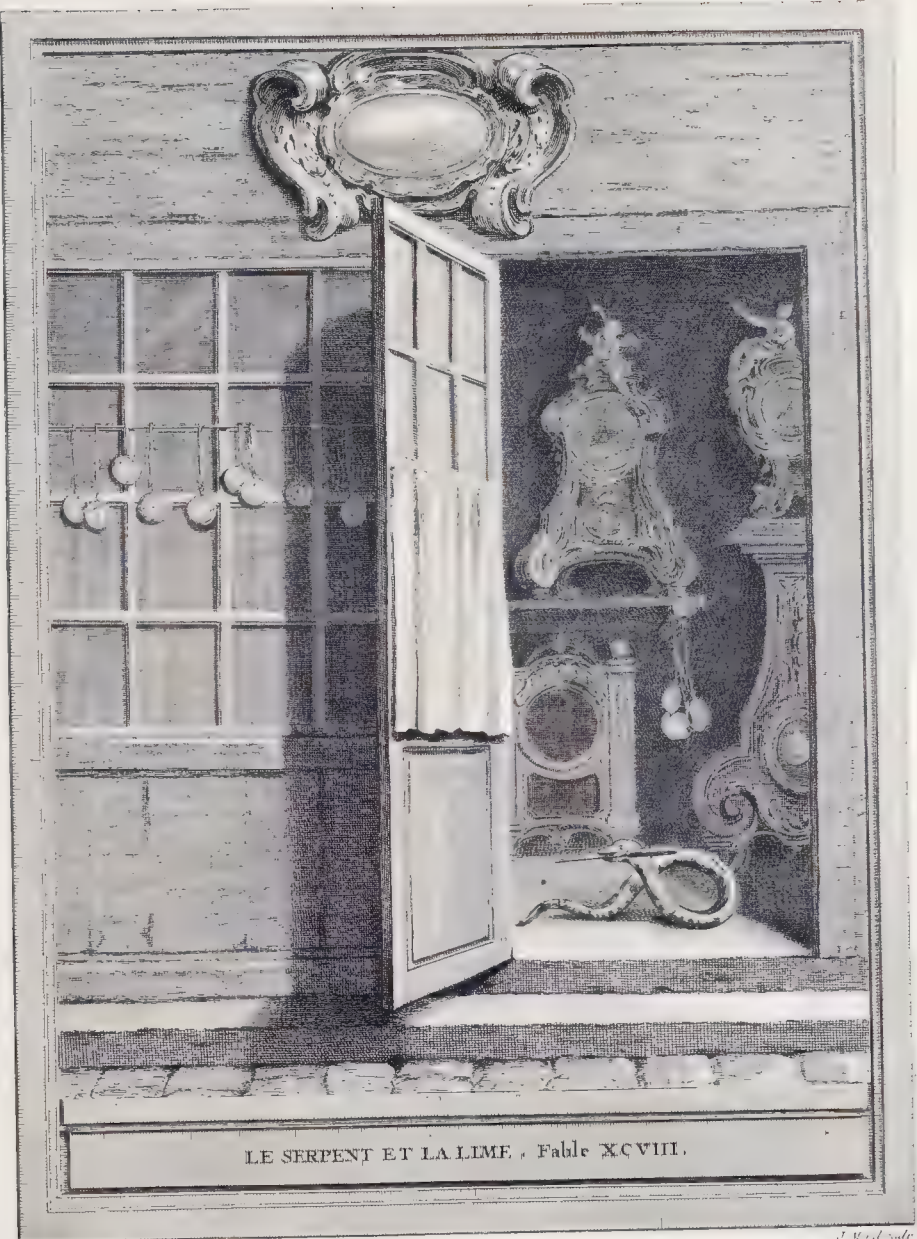
Ceci s'adresse à vous, Esprits du dernier ordre,
Qui n'étant bons à rien, cherchez sur tout à mordre :
Vous vous tourmentez vainement.

Croyez-vous que vos dents impriment leurs outrages
Sur tant de beaux ouvrages ?

Ils font pour vous d'airain, d'acier, de diamant.



(Fable xcviij.)



LE SERPENT ET LA LIME, Fable XCVIII.

J. B. Chéreau del.

J. Mouton sculp.



FABLE XVII.

LE LIÈVRE

ET

LA PERDRIX.

FABLE XVII.

LE LIÈVRE ET LA PERDRIX.

IL ne se faut jamais moquer des misérables :
Car qui peut s'affurer d'être toujours heureux ?
Le Sage Ésope, dans ses Fables,
Nous en donne un exemple ou deux.
Celui qu'en ces vers je propose,
Et les siens, ce font même chose.

Le Lièvre & la Perdrix, concitoyens d'un champ,
Vivoient dans un état, ce semble, assez tranquille :
Quand une meute s'approchant,
Oblige le premier à chercher un asyle.
Il s'enfuit dans son fort, met les chiens en défaut,
Sans même en excepter Brifaut.
Enfin il se trahit lui-même
Par les esprits fortans de son corps échauffé.
Miraut, sur leur odeur ayant philosophé,
Conclut que c'est son Lièvre ; &, d'une ardeur extrême,
Il le pousse ; & Rustaut, qui n'a jamais menti,
Dit que le Lièvre est reparti.
Le pauvre malheureux vient mourir à son gîte.
La Perdrix le raille, & lui dit :
Tu te vantois d'être si vite ;
Qu'as-tu fait de tes pieds ? au moment qu'elle rit,
Son tour vient, on la trouve. Elle croit que ses aîles
La fçauront garantir à toute extrémité :
Mais la pauvrete avoit compté
Sans l'Autour aux ferres cruelles.

(Fable xcix.)



LE LIEVRE ET LA PERDRIX . Fable XCIX .



FABLE XVIII.

L'AIGLE ET LE HIBOU.

L'Aigle & le Chat-huant leurs querelles cessèrent ;

Et firent tant qu'ils s'embrassèrent.

L'un jura foi de Roi, l'autre foi de Hibou,

Qu'ils ne se goberaient leurs petits peu ni prou.

Connoissez-vous les miens ? dit l'Oiseau de Minerve.

Non, dit l'Aigle. Tant pis, reprit le triste Oiseau ;

Je crains en ce cas pour leur peau :

C'est hazard, si je les conserve.

Comme vous êtes Roi, vous ne confiderez

Qui ni quoi : Rois & Dieux mettent, quoi qu'on leur die,

Tout en même catégorie.

Adieu mes nourrissons si vous les rencontrez.

Peignez-les moi, dit l'Aigle, ou bien me les montrez,

Je n'y toucherai de ma vie.

Le Hibou repartit : mes petits font mignons,

Beaux, bien faits, & jolis sur tous leurs compagnons :

Vous les reconnoîtrez sans peine à cette marque.

N'allez pas l'oublier : retenez-la si bien,

Que chez moi la maudite Parque

N'entre point par votre moyen.

Il avint qu'au Hibou Dieu donna géniture :

De façon qu'un beau soir qu'il étoit en pâture,

Notre Aigle aperçut d'aventure,

Dans les coins d'une roche dure,

Ou dans les trous d'une mazure,

(Je ne sçai pas lequel des deux)

De petits monstres fort hideux,

Rechignés, un air triste, une voix de Mégère.

Ces enfans ne font pas, dit l'Aigle, à notre ami :

Croquons-les. Le galant n'en fit pas à demi :

Tome II.

Y

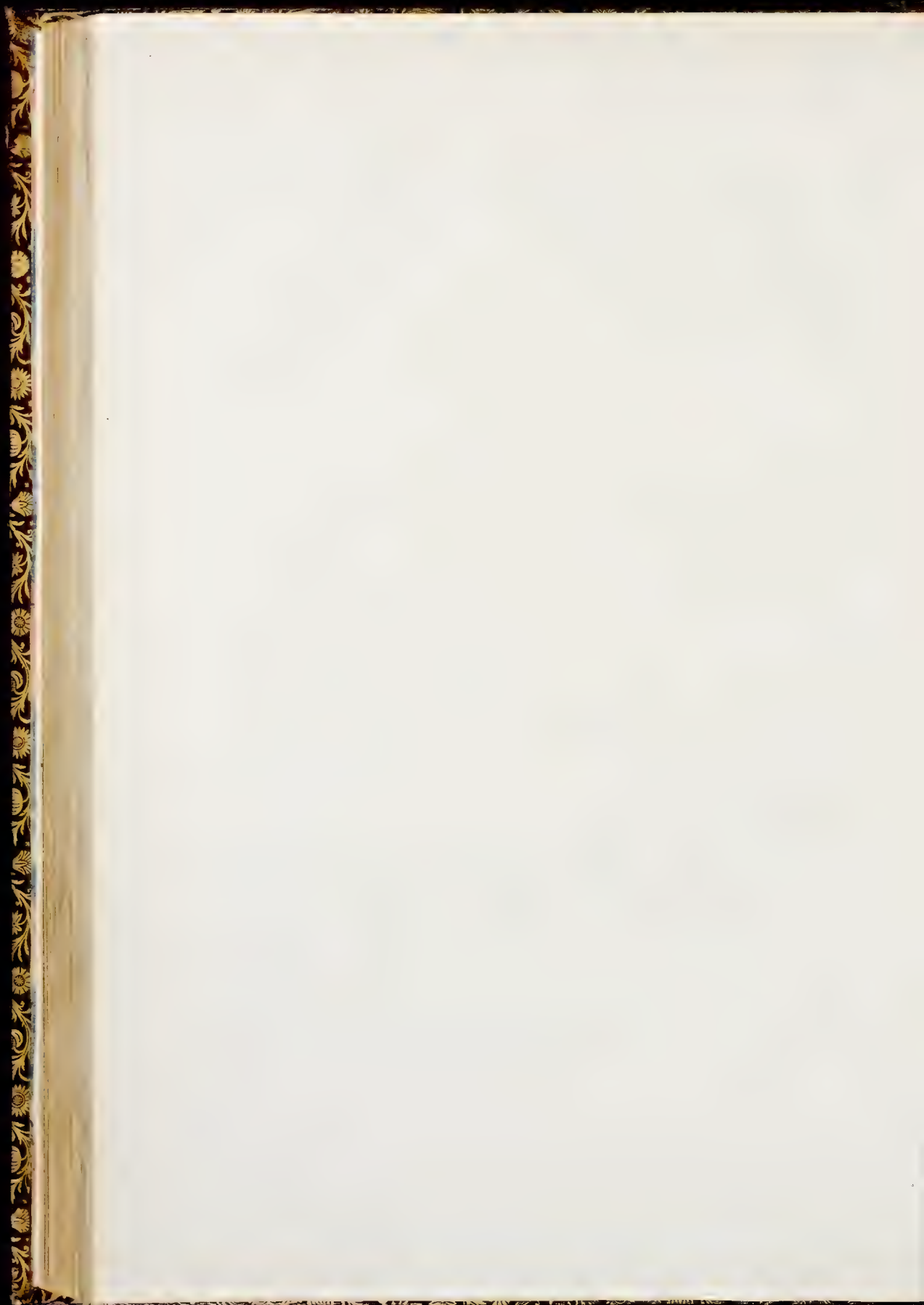
Ses repas, ne font point repas à la légère.
Le Hibou, de retour, ne trouve que les pieds
De ses chers nourrissons, hélas! pour toute chose.
Il se plaint; & les Dieux font par lui suppliés
De punir le brigand qui de son deuil est cause.
Quelqu'un lui dit alors: n'en accuse que toi,
Ou plutôt la commune loi,
Qui veut qu'on trouve son semblable
Beau, bien fait, & sur tous aimable.
Tu fis de tes enfans à l'Aigle ce portrait:
En avoient-ils le moindre trait?



(Fable c.)



L'AIGLE ET LE HIBOU. Fable C.



FABLE XIX.

LE LION

S'EN ALLANT

EN GUERRE.

FABLE XIX.

LE LION S'EN ALLANT EN GUERRE.

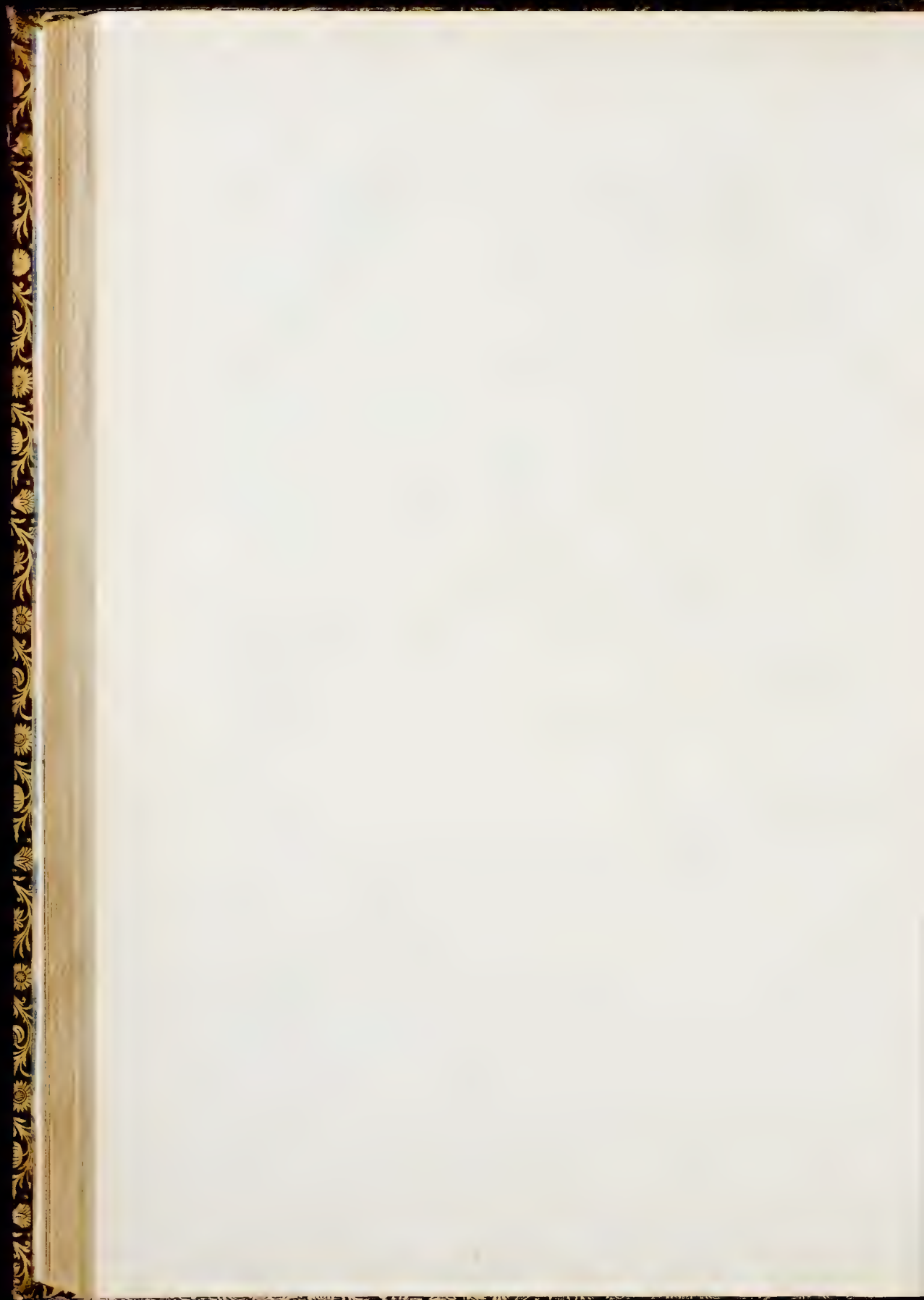
Le Lion dans sa tête avoit une entreprise.
Il tint conseil de guerre, envoya ses Prévôts,
Fit avertir les Animaux:
Tous furent du dessein, chacun selon sa guise.
L'Eléphant devoit sur son dos
Porter l'attirail nécessaire,
Et combattre à son ordinaire:
L'Ours s'apprêter pour les affauts:
Le Renard ménager de certaines pratiques;
Et le Singe amuser l'ennemi par ses tours.
Renvoyez, dit quelqu'un, les Anes qui sont lourds;
Et les Lièvres fujets à des terreurs paniques.
Point du tout, dit le Roi, je les veux employer:
Notre troupe, sans eux, ne seroit pas complete.
L'Ane effraiera les gens, nous servant de trompette;
Et le Lièvre pourra nous servir de courier.

Le Monarque prudent & sage,
De ses moindres fujets sçait tirer quelque usage,
Et connoît les divers talens.
Il n'est rien d'inutile aux personnes de sens.





LE LION S'EN ALLANT EN GUERRE. Fable CI.



FABLE XX.

L'OURS ET LES DEUX COMPAGNONS.

Deux Compagnons pressés d'argent,
A leur voisin Fourreur vendirent
La peau d'un Ours encor vivant;
Mais qu'ils tueroient bientôt, du moins à ce qu'ils dirent.
C'étoit le Roi des Ours, au compte de ces gens:
Le Marchand, à sa peau, devoit faire fortune:
Elle garantiroit des froids les plus cuifans;
On en pourroit fourrer plutôt deux robes qu'une.
Dindenaut prisoit moins ses Moutons qu'eux leur Ours,
Leur, à leur compte, & non à celui de la bête.
S'offrant de la livrer au plus tard dans deux jours,
Ils conviennent de prix, & se mettent en quête,
Trouvent l'Ours qui s'avance, & vient vers eux au trot.
Voilà mes gens frappés comme d'un coup de foudre.
Le marché ne tint pas, il fallut le résoudre:
D'intérêts contre l'Ours, on n'en dit pas un mot.
L'un des deux Compagnons grimpe au faite d'un arbre;
L'autre, plus froid que n'est un marbre,
Se couche sur le nez, fait le mort, tient son vent,
Ayant quelque part ouï dire,
Que l'Ours s'acharne peu souvent
Sur un corps qui ne vit, ne meut, ni ne respire.
Seigneur Ours, comme un sot, donna dans ce panneau.
Il voit ce corps gifant, le croit privé de vie;
Et de peur de supercherie,
Le tourne, le retourne, approche son museau,
Flaire aux passages de l'haleine.
C'est dit-il, un cadavre: ôtons-nous, car il sent.
A ces mots, l'Ours s'en va dans la forêt prochaine.
L'un de nos deux Marchands de son arbre descend:

Tome II.

Z

Court à son Compagnon, lui dit que c'est merveille,
Qu'il n'ait eu seulement que la peur pour tout mal.
Et bien, ajouta-t-il, la peau de l'animal ?
Mais que t'a-t-il dit à l'oreille ?
Car il t'approchoit de bien près,
Te retournant avec sa ferre.
Il m'a dit qu'il ne faut jamais
Vendre la peau de l'Ours qu'on ne l'ait mis par terre.





LOURS ET LES DEUX COMPAGNONS . Fable CII.



F A B L E X X I .

L' Â N E

V Ê T U

DE LA PEAU DU LION.

FABLE XXI.

L'ÂNE VÊTU DE LA PEAU DU LION.

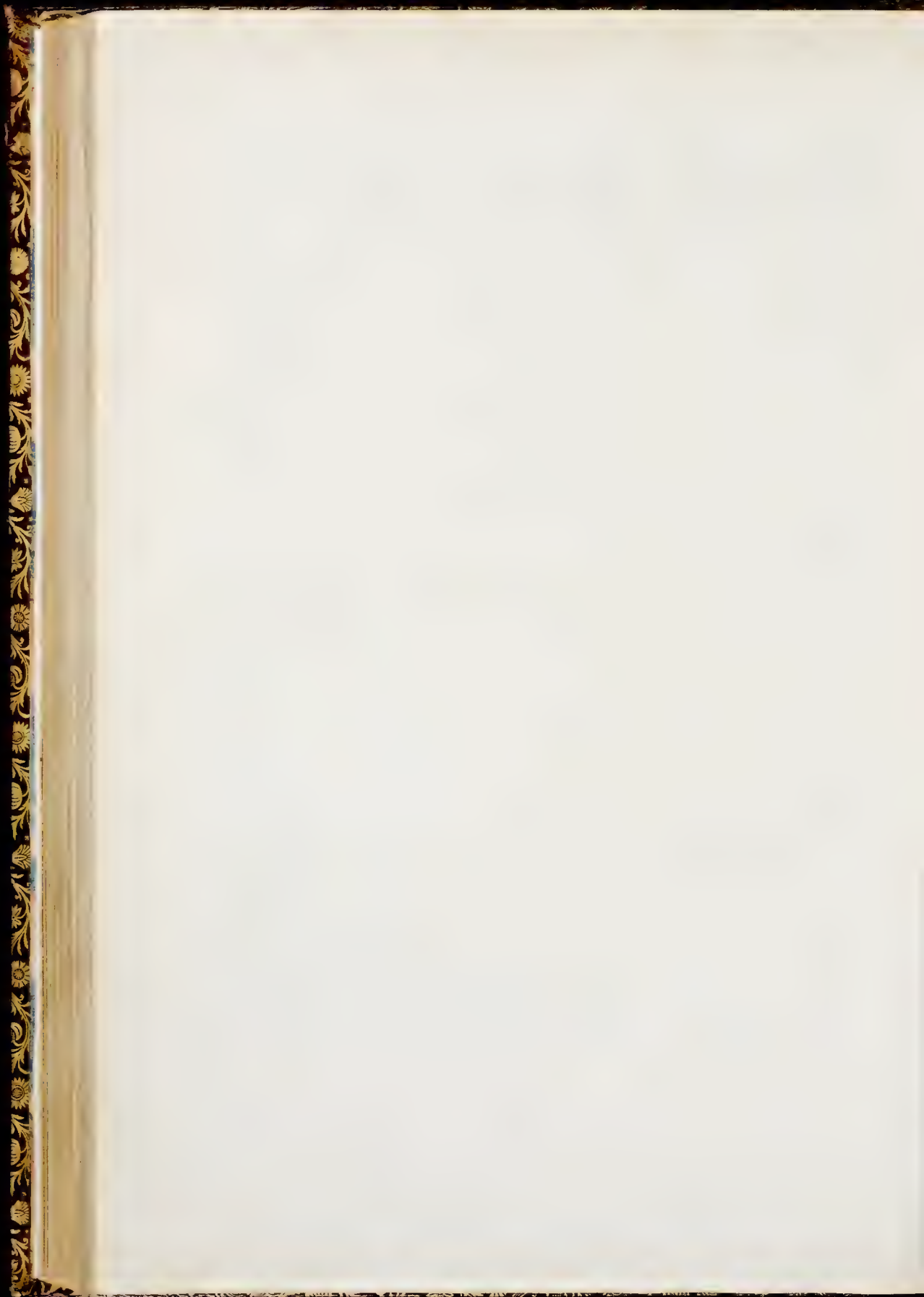
De la peau du Lion l'Ane s'étant vêtu
Etoit craint par tout à la ronde :
Et bien qu'animal sans vertu,
Il faisoit trembler tout le monde.
Un petit bout d'oreille échappé par malheur,
Découvrit la fourbe & l'erreur.
Martin fit alors son office.
Ceux qui ne sçavoient pas la ruse & la malice,
S'étonnoient de voir que Martin
Chassât les Lions au Moulin.

Force gens font du bruit en France,
Par qui cet Apologue est rendu familier.
Un équipage cavalier
Fait les trois quarts de leur vaillance.

Fin du cinquième Livre.*(Fable CIII.)*



L'ÂNE VÊTU DE LA PEAU DU LION, Fable CIII.



FABLES CHOISIES.⁹³

LIVRE SIXIÈME.

FABLE I.

LE PÂTRE ET LE LION.

Les Fables ne sont pas ce qu'elles semblent être :
Le plus simple animal nous y tient lieu de maître.
Une morale nue apporte de l'ennui :
Le conte fait passer le précepte avec lui.
En ces sortes de feintes il faut instruire & plaire ;
Et conter pour conter me semble peu d'affaire.
C'est par cette raison, qu'égayant leur esprit,
Nombre de gens fameux en ce genre ont écrit.
Tous ont fui l'ornement & le trop d'étendue.
On ne voit point chez eux de parole perdue.
Phédre étoit si succinct qu'aucuns l'en ont blâmé.
Ésope en moins de mots s'est encore exprimé.
Mais sur tous, certain Grec renchérit & se pique

D'une élégance Laconique.

Il renferme toujours son conte en quatre vers :
Bien ou mal, je le laisse à juger aux Experts.
Voyons-le avec Ésope en un sujet semblable.
L'un amène un Chasseur, l'autre un Pâtre en sa Fable.
J'ai suivi leur projet quant à l'événement,
Y coulant en chemin quelque trait seulement.
Voici comme, à peu près, Ésope le raconte.

Un Pâtre à ses brebis trouvant quelque mécompte,
Voulut à toute force attraper le larron.
Il s'en va près d'un antre, & tend à l'environ

Tome II.

A a

Des lacs à prendre loups, soupçonnant cette engeance.

Avant que partir de ces lieux,

Si tu fais, disoit-il, ô Monarque des Dieux,

Que le drôle à ces lacs se prenne en ma présence,

Et que je goûte ce plaisir,

Parmi vingt veaux je veux choisir

Le plus gras, & t'en faire offrande.

A ces mots sort de l'ancre un Lion grand & fort.

Le Pâtre se tapit, & dit à demi mort :

Que l'homme ne sçait guère, hélas ! ce qu'il demande !

Pour trouver le larron qui détruit mon troupeau,

Et le voir dans ces lacs pris avant que je parte,

O Monarque des Dieux, je t'ai promis un veau ;

Je te promets un bœuf, si tu fais qu'il s'écarte.

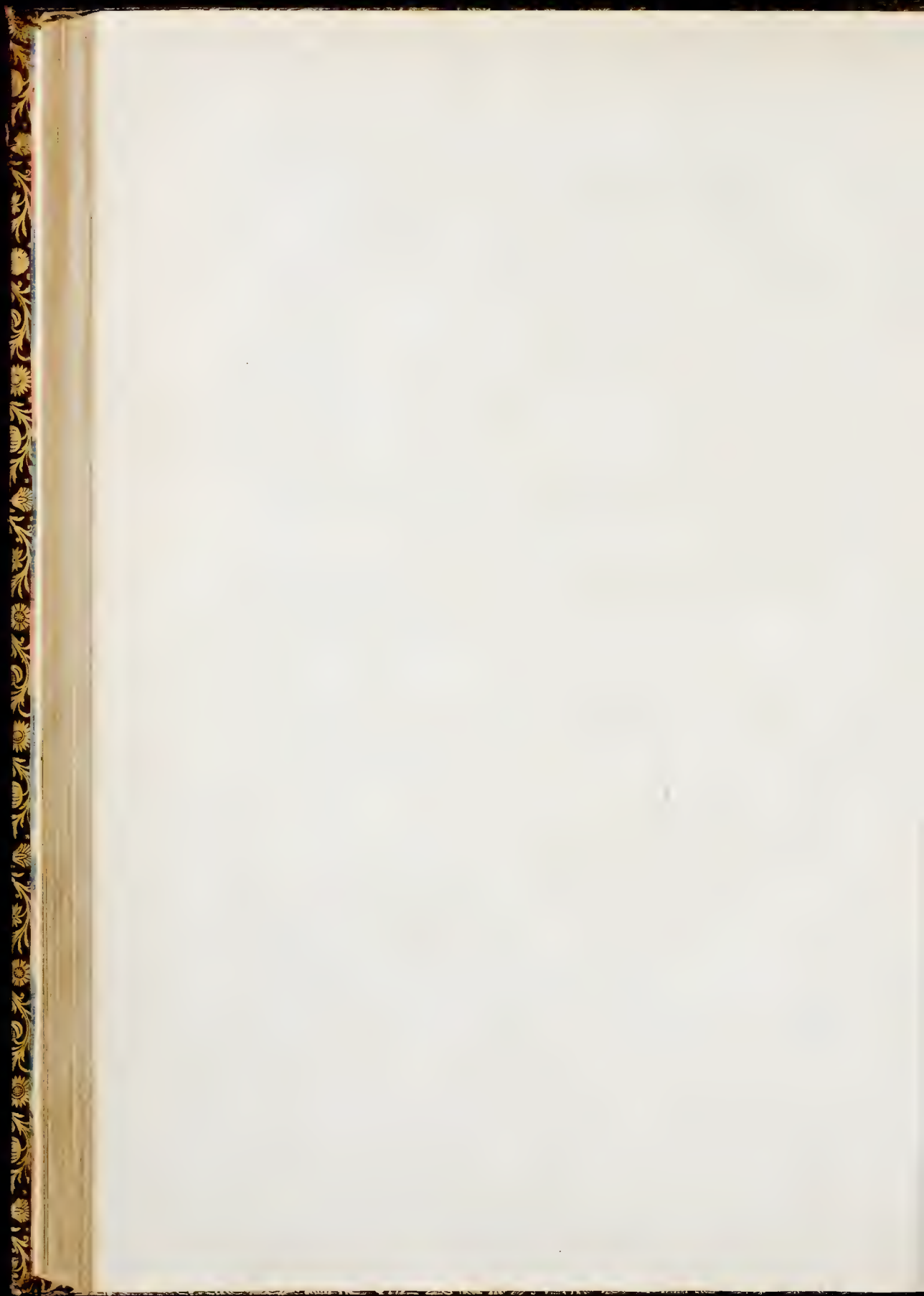
C'est ainsi que l'a dit le principal Auteur :

Passons à son imitateur.





LE PASTRE ET LE LION . Fable CIV.



FABLE II.

LE LION

ET

LE CHASSEUR.

FABLE II.

LE LION ET LE CHASSEUR.

Un Fanfaron, amateur de la chasse,
 Venant de perdre un chien de bonne race;
 Qu'il soupçonnoit dans le corps d'un Lion,
 Vit un Berger. Enseigne-moi, de grace,
 De mon voleur, lui dit-il, la maison,
 Que de ce pas je me fasse raison.
 Le Berger dit: c'est vers cette montagne.
 En lui payant de tribut un mouton
 Par chaque mois, j'erre dans la campagne
 Comme il me plaît; & je suis en repos.
 Dans le moment qu'ils tenoient ces propos,
 Le Lion sort, & vient d'un pas agile.
 Le fanfaron aussitôt d'esquiver.
 O Jupiter, montre-moi quelque asyle,
 S'écria-t-il, qui me puisse sauver.

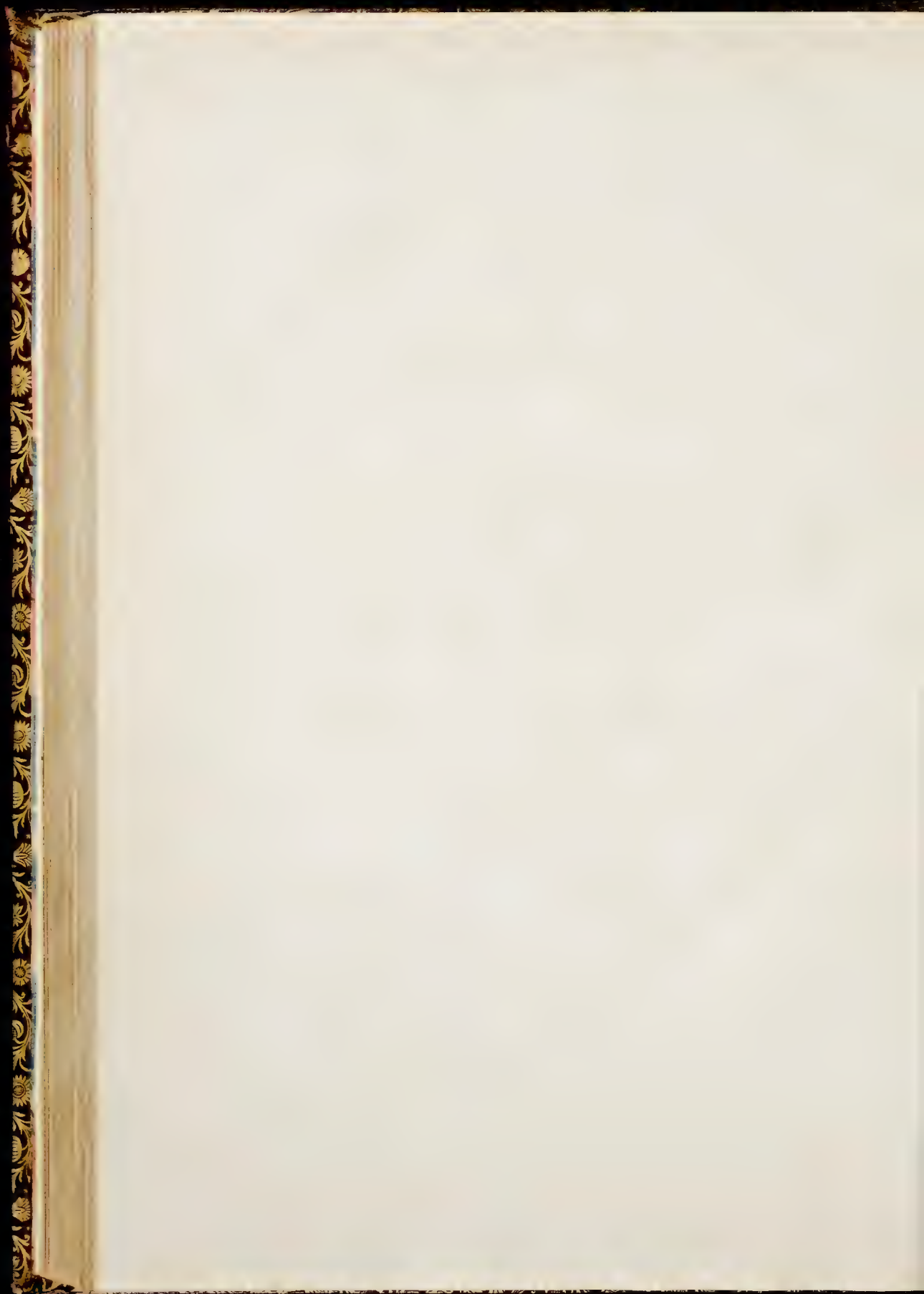
La vraie épreuve de courage
 N'est que dans le danger que l'on touche du doigt:
 Tel le cherchoit, dit-il, qui, changeant de langage,
 S'enfuit aussi-tôt qu'il le voit.



(Fable CV.)



LE LION ET LE CHASSEUR . Fable CV.



FABLE III.

PHŒBUS ET BORÉE.

Borée & le Soleil virent un Voyageur,
Qui s'étoit muni par bonheur
Contre le mauvais temps. On entroit dans l'automne,
Quand la précaution aux Voyageurs est bonne :
Il pleut ; le Soleil luit ; & l'écharpe d'Iris
Rend ceux qui sortent avertis
Qu'en ces mois le manteau leur est fort nécessaire.
Les Latins les nommoient douteux pour cette affaire.
Notre homme s'étoit donc à la pluie attendu.
Bon manteau bien doublé, bonne étoffe bien forte.
Celui-ci, dit le Vent, prétend avoir pourvû
A tous les accidens ; mais il n'a pas prévu
Que je sçaurai souffler de forte,
Qu'il n'est bouton qui tienne : il faudra, si je veux,
Que le manteau s'en aille au diable.
L'ébattement pourroit nous en être agréable :
Vous plaît-il de l'avoir ? Et bien gageons nous deux
(Dit Phœbus) sans tant de paroles,
A qui plutôt aura dégarni les épaules
Du Cavalier que nous voyons.
Commencez : je vous laisse obscurcir mes rayons.
Il n'en falut pas plus. Notre souffleur à gage
Se gorge de vapeurs, s'enfle comme un balon,
Fait un vacarme de démon,
Siffle, souffle, tempête, & brise en son passage
Maint toît qui n'en peut mais, fait périr maint bateau :
Le tout au sujet d'un manteau.
Le Cavalier eut soin d'empêcher que l'orage
Ne se pût engouffrer dedans.
Cela le préserva : le Vent perdit son temps :

Tome II.

Bb

Plus il se tourmentoit, plus l'autre tenoit ferme :

Il eut beau faire agir le colet & les plis.

Si-tôt qu'il fut au bout du terme

Qu'à la gageure on avoit mis,

Le Soleil dissipe la nue,

Récrée, & puis pénètre enfin le Cavalier,

Sous son balandras fait qu'il fue,

Le contraint de s'en dépouiller.

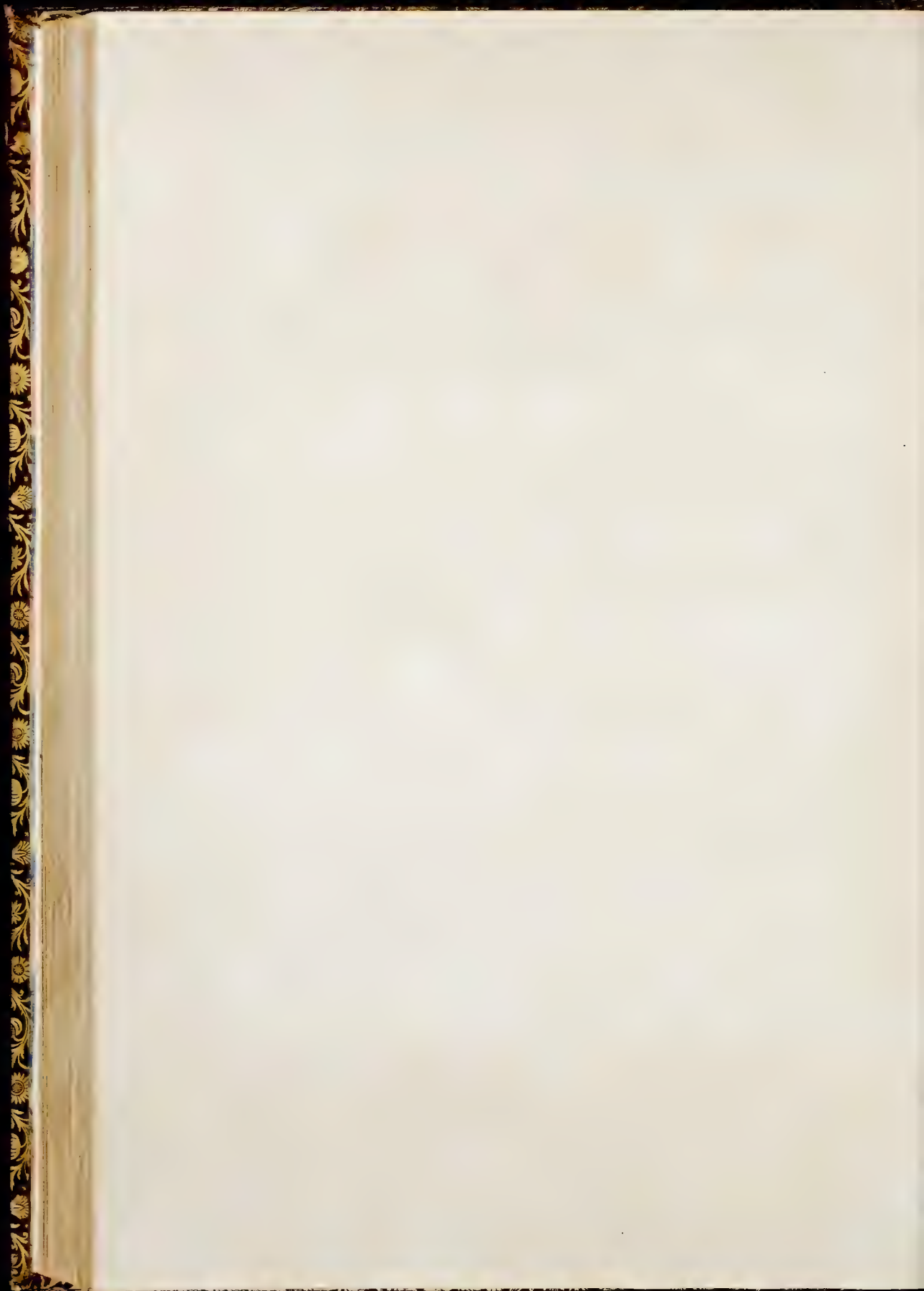
Encor n'usa-t-il pas de toute sa puissance.

Plus fait douceur que violence.





PHŒBUS ET BOREE . Fable CVI.



F A B L E I V.

JUPITER ET LE MÉTAYER.

Jupiter eut jadis une ferme à donner.
Mercure en fit l'annonce ; & gens se présenterent,
Firent des offres, écouterent :
Ce ne fut pas sans bien tourner.
L'un alléguoit que l'héritage
Étoit frayant & rude ; & l'autre un autre si.
Pendant qu'ils marchandoient ainsi,
Un d'eux le plus hardi, mais non pas le plus sage,
Promit d'en rendre tant, pourvû que Jupiter
Le laissât disposer de l'air,
Lui donnât saison à sa guise,
Qu'il eût du chaud, du froid, du beau temps, de la bise,
Enfin du sec & du mouillé,
Aussi-tôt qu'il auroit baillé.
Jupiter y consent. Contrat passé : notre homme
Tranche du Roï des airs, pleut, vente ; & fait en somme
Un climat pour lui seul : ses plus proches voisins
Ne s'en sentoient non plus que les Américains.
Ce fut leur avantage : ils eurent bonne année,
Pleine moisson, pleine vinée.
Monsieur le Receveur fut très-mal partagé.
L'an suivant, voilà tout changé.
Il ajuste d'une autre forte
La température des Cieux.
Son champ ne s'en trouve pas mieux.
Celui de ses voisins fructifie & rapporte.
Que fait-il ? Il recourt au Monarque des Dieux ;
Il confesse son imprudence.

Jupiter en usa comme un Maître fort doux.

Concluons que la Providence
Sçait ce qu'il nous faut mieux que nous.



(Fable CVII.)



JUPITER ET LE METAYER . Fable CVII.



FABLE V.

LE COCHET, LE CHAT ET LE SOURICEAU.

Un Souriceau tout jeune, & qui n'avoit rien vû,
Fut presque pris au dépourvû.
Voici comme il conta l'aventure à sa mere.

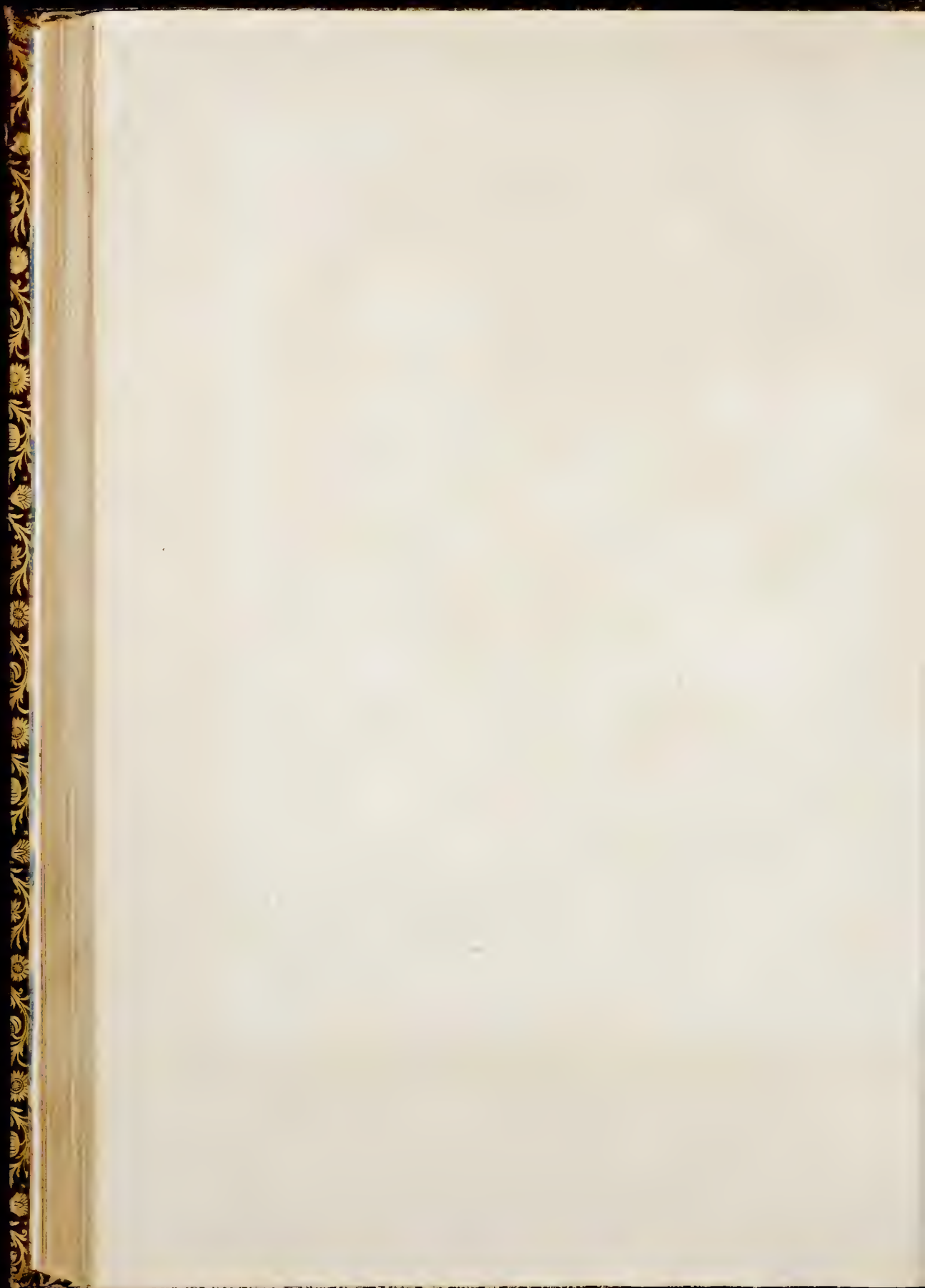
J'avois franchi les Monts qui bornent cet État,
Et trottois comme un jeune Rat
Qui cherche à se donner carrière;
Lorsque deux animaux m'ont arrêté les yeux,
L'un doux, benin & gracieux;
Et l'autre turbulent & plein d'inquiétude.
Il a la voix perçante & rude;
Sur la tête un morceau de chair;
Une forte de bras dont il s'élève en l'air,
Comme pour prendre sa volée;
La queue en panache étalée.
Or c'étoit un Cochet dont notre Souriceau
Fit à sa mere le tableau,
Comme d'un Animal venu de l'Amérique.
Il se battoit, dit-il, les flancs avec ses bras,
Faisant tel bruit & tel fracas,
Que moi, qui grace aux Dieux, de courage me pique,
En ai pris la fuite de peur,
Le maudissant de très-bon cœur.
Sans lui j'aurois fait connoissance
Avec cet animal qui m'a semblé si doux.
Il est velouté comme nous,
Marqueté, longue queue, une humble contenance,
Un modeste regard, & pourtant l'œil luisant.
Je le crois fort sympathisant
Avec Messieurs les Rats: car il a des oreilles

En figure aux nôtres pareilles.
Je l'allois aborder, quand, d'un son plein d'éclat,
L'autre m'a fait prendre la fuite.
Mon fils, dit la Souris, ce doucet est un Chat,
Qui, sous son minois hypocrite,
Contre toute ta parenté
D'un malin vouloir est porté.
L'autre animal, tout au contraire,
Bien éloigné de nous mal faire,
Servira quelque jour peut-être à nos repas.
Quant au Chat, c'est sur nous qu'il fonde sa cuisine.
Garde-toi, tant que tu vivras,
De juger des gens sur la mine.





LE COCHET, LE CHAT, ET LE SOURICEAU. Fable CVIII.



F A B L E VI.
LE RENARD,
LE SINGE
ET
LES ANIMAUX.

FABLE VI.

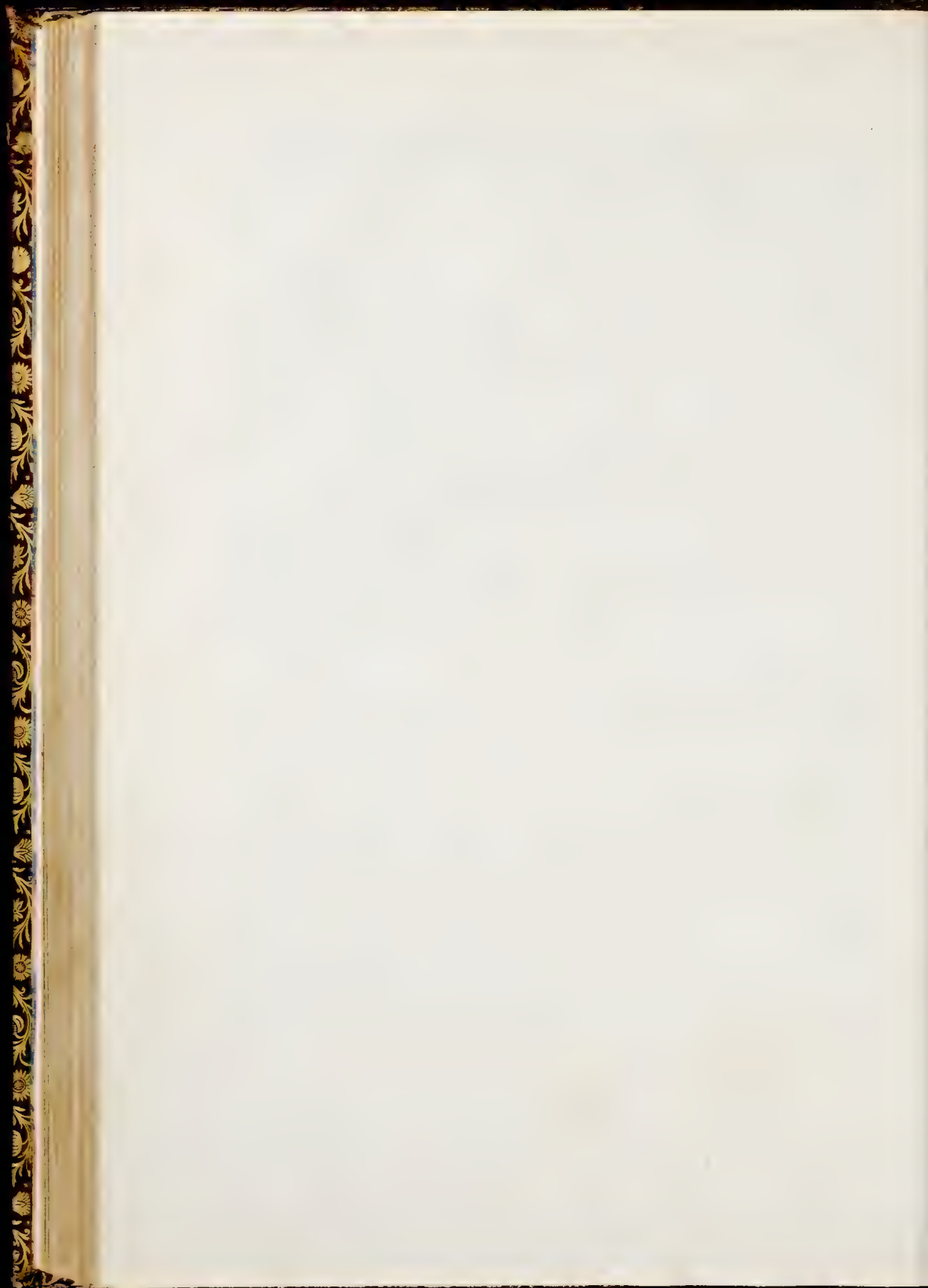
LE RENARD, LE SINGE ET LES ANIMAUX.

Les Animaux, au décès d'un Lion,
En son vivant, Prince de la contrée,
Pour faire un Roi s'assemblerent, dit-on.
De son étui la couronne est tirée.
Dans une chartre un Dragon la gardoit.
Il se trouva que sur tous essayée,
A pas un d'eux elle ne convenoit.
Plusieurs avoient la tête trop menue,
Aucuns trop grosse, aucuns même cornue.
Le Singe aussi fit l'épreuve en riant;
Et, par plaisir, la thiare essayant,
Il fit autour force grimaceries,
Tours de souplesse, & mille singeries,
Passa dedans ainsi qu'en un cerceau.
Aux Animaux cela sembla si beau,
Qu'il fut élu: chacun lui fit hommage.
Le Renard seul regretta son suffrage,
Sans toutefois montrer son sentiment.
Quand il eut fait son petit compliment,
Il dit au Roi: je sçai, Sire, une cache;
Et ne crois pas qu'autre que moi la sçache.
Or tout trésor, par droit de royauté,
Appartient, Sire, à votre majesté.
Le nouveau Roi bâille après la finance:
Lui-même y court pour n'être pas trompé.
C'étoit un piège: il y fut attrapé.
Le Renard dit, au nom de l'assistance,
Prétendrais-tu nous gouverner encor,
Ne sçachant pas te conduire toi-même?
Il fut démis; & l'on tomba d'accord
Qu'à peu de gens convient le diadème.

(Fable *cxix.*)



LE RENARD, LE SINGE ET LES ANIMAUX. Fable CIX.



FABLE VII.
LE MULET
SE VANTANT
DE SA GÉNÉALOGIE.

FABLE VII.

LE MULET SE VANTANT DE SA GÉNÉALOGIE.

Le Mulet d'un Prélat se piquoit de noblesse,
Et ne parloit incessamment
Que de sa mere la Jument,
Dont il contoît mainte prouesse.
Elle avoit fait ceci, puis avoit été là.
Son fils prétendoit pour cela,
Qu'on le dût mettre dans l'histoire.
Il eût crû s'abaisser servant un Médecin.
Étant devenu vieux, on le mit au moulin.
Son pere l'Ane alors lui revint en mémoire.

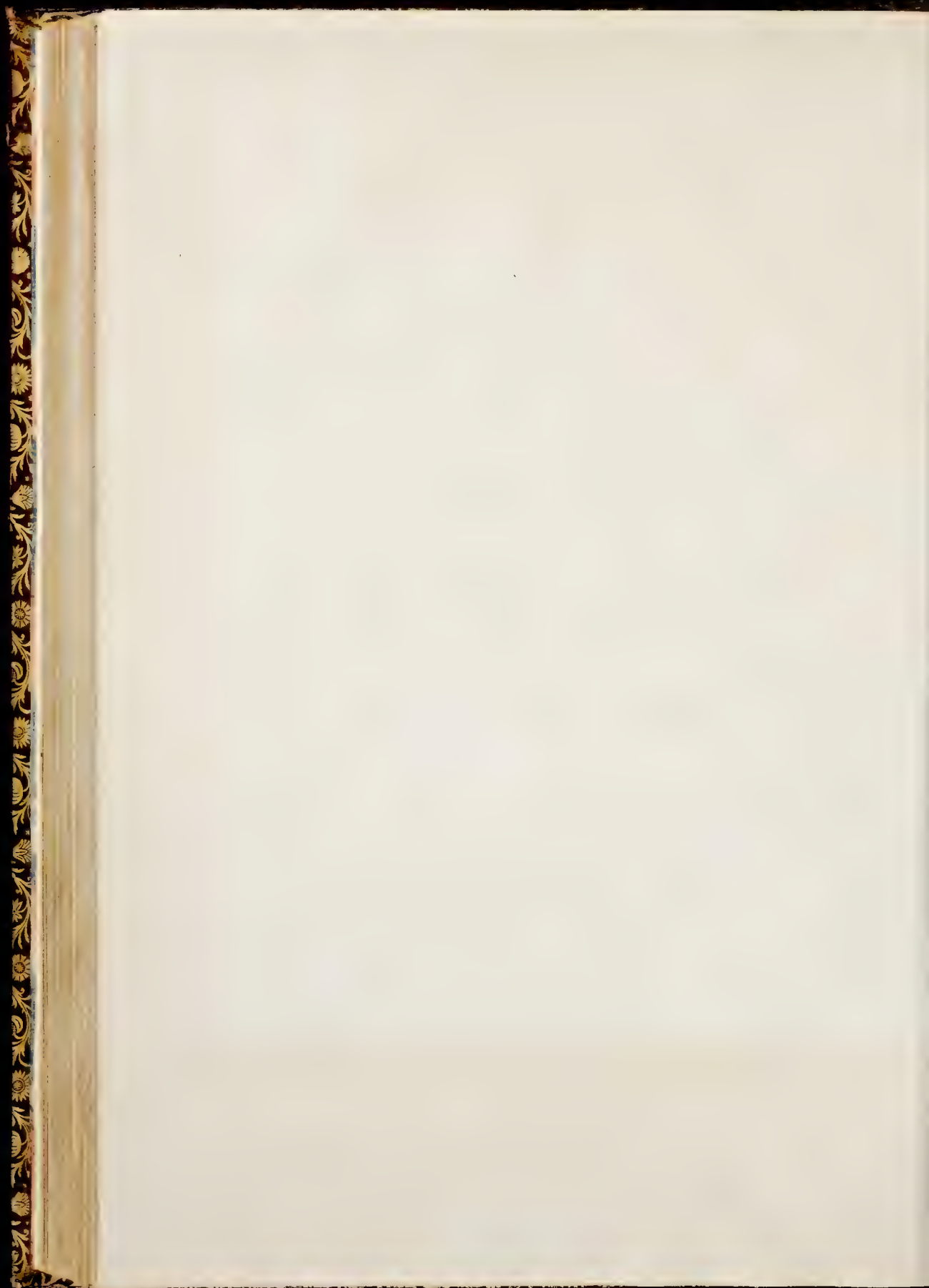
Quand le malheur ne feroit bon
Qu'à mettre un sot à la raison,
Toujours feroit-ce à juste cause,
Qu'on le dit bon à quelque chose.



(Fable cx.)



LE MULET SE VANTANT DE SA GENEALOGIE . Fable CX.



FABLE VIII.

LE VIEILLARD

ET

L'ÂNE.

FABLE VIII.

LE VIEILLARD ET L'ÂNE.

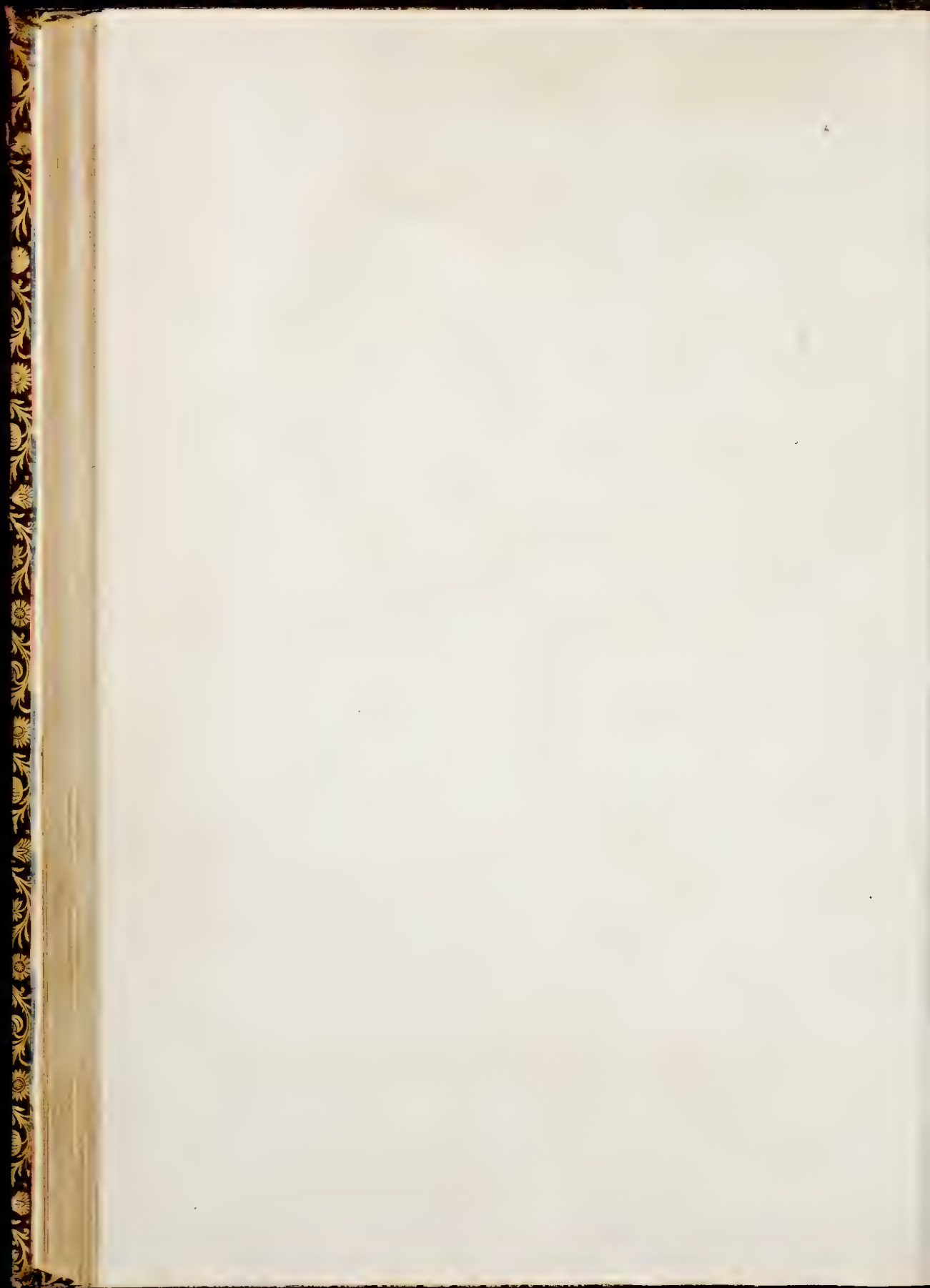
Un Vieillard sur son Âne aperçut en passant
Un pré plein d'herbe & fleurissant.
Il y lâche sa bête ; & le Grifon se rue
Au travers de l'herbe menue,
Se veautrant, grattant & frottant,
Gambadant, chantant & broutant,
Et faisant mainte place nette.
L'ennemi vient sur l'entrefaite.
Fuyons, dit alors le Vieillard.
Pourquoi ? répondit le paillard ;
Me fera-t-on porter double bât, double charge ?
Non pas, dit le Vieillard, qui prit d'abord le large.
Et que m'importe donc, dit l'Âne, à qui je fois ?
Sauvez-vous, & me laissez paître.
Notre ennemi, c'est notre maître :
Je vous le dis en bon François.



(Fable CXI.)



LE VIEILLARD ET L'ÂNE. Fable CXI.



F A B L E I X.
LE CERF
SE VOYANT
DANS L'EAU.

FABLE IX.

LE CERF SE VOYANT DANS L'EAU.

Dans le cristal d'une fontaine,
Un Cerf se mirant autrefois,
Louoit la beauté de son bois;
Et ne pouvoit qu'avecque peine
Souffrir ses jambes de fûceaux,
Dont il voyoit l'objet se perdre dans les eaux.
Quelle proportion de mes pieds à ma tête!
Disoit-il, en voyant leur ombre avec douleur:
Des taillis les plus hauts, mon front atteint le faite:
Mes pieds ne me font point d'honneur.
Tout en parlant de la sorte,
Un Limier le fait partir:
Il tâche à se garantir,
Dans les Forêts il s'emporte.
Son bois, dommageable ornement,
L'arrêtant à chaque moment,
Nuit à l'office que lui rendent
Ses pieds, de qui ses jours dépendent.
Il se dédit alors, & maudit les présens,
Que le Ciel lui fait tous les ans.

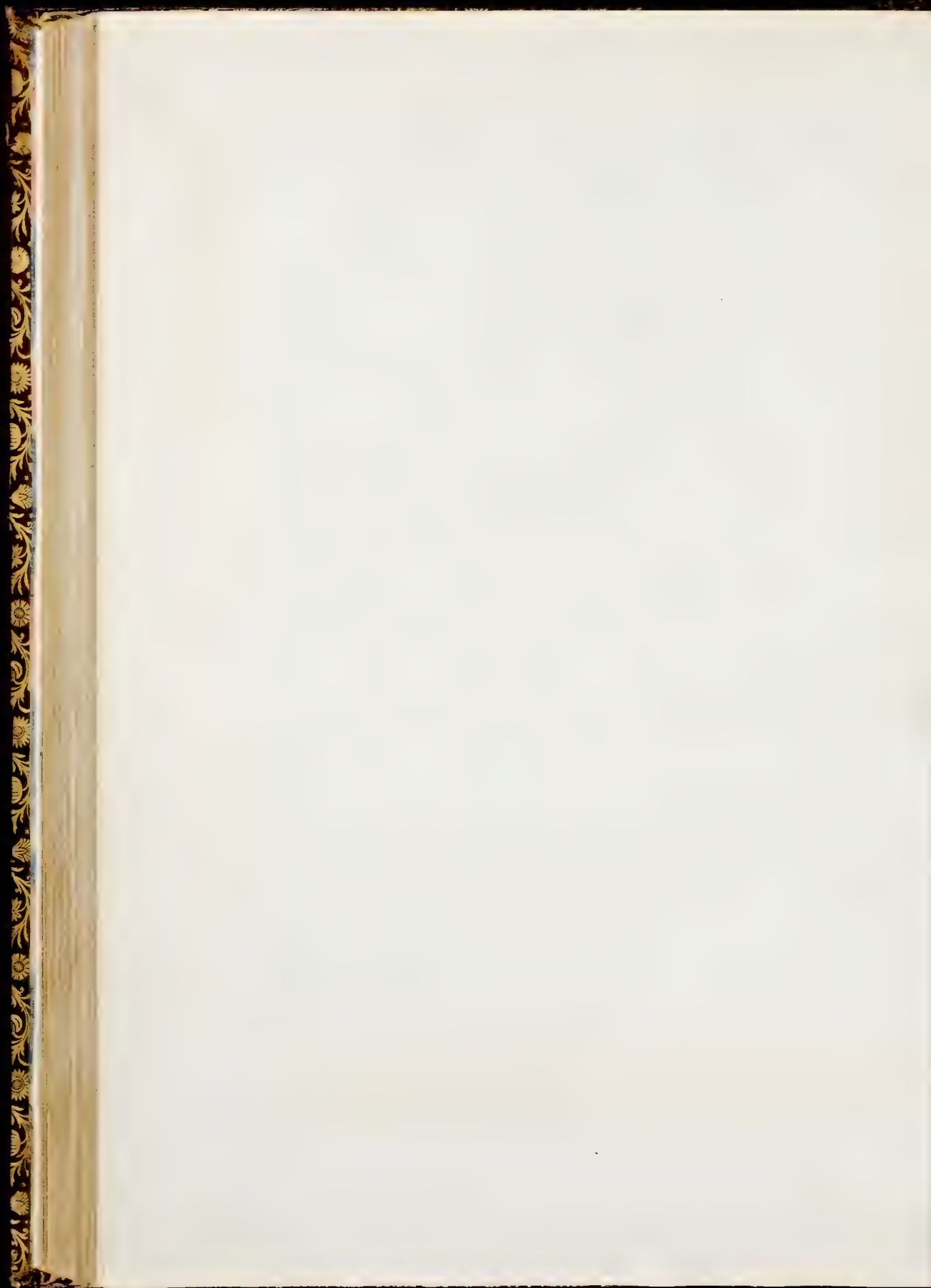
Nous faisons cas du beau, nous méprisons l'utile;
Et le beau souvent nous détruit.
Ce Cerf blâme ses pieds qui le rendent agile:
Il estime un bois qui lui nuit.



(Fable CXII.)



LE CERF SE VOYANT DANS L'EAU. Fable CXII.



FABLE X.

LE LIÈVRE ET LA TORTUE.

Rien ne sert de courir: il faut partir à point.
Le Lièvre & la Tortue en font un témoignage.

Gageons, dit celle-ci, que vous n'atteindrez point
Si-tôt que moi ce but. Si-tôt? êtes-vous sage?

Repartit l'animal léger.

Ma commere, il vous faut purger

Avec quatre grains d'ellébore.

Sage ou non, je parie encore.

Ainsi fut fait, & de tous deux

On mit près du but les enjeux.

Sçavoir quoi, ce n'est pas l'affaire;

Ni de quel Juge l'on convint.

Notre Lièvre n'avoit que quatre pas à faire,
J'entens de ceux qu'il fait, lorsque prêt d'être atteint,
Il s'éloigne des Chiens, les renvoie aux Calendes,

Et leur fait arpenter les Landes.

Ayant, dis-je, du temps de reste pour brouter,

Pour dormir, & pour écouter

D'où vient le vent, il laisse la Tortue

Aller son train de Sénateur.

Elle part, elle s'évertue,

Elle se hâte avec lenteur.

Lui cependant méprise une telle victoire,

Tient la gageure à peu de gloire,

Croit qu'il y va de son honneur

De partir tard. Il broute, il se repose,

Il s'amuse à toute autre chose

Qu'à la gageure. A la fin, quand il vit

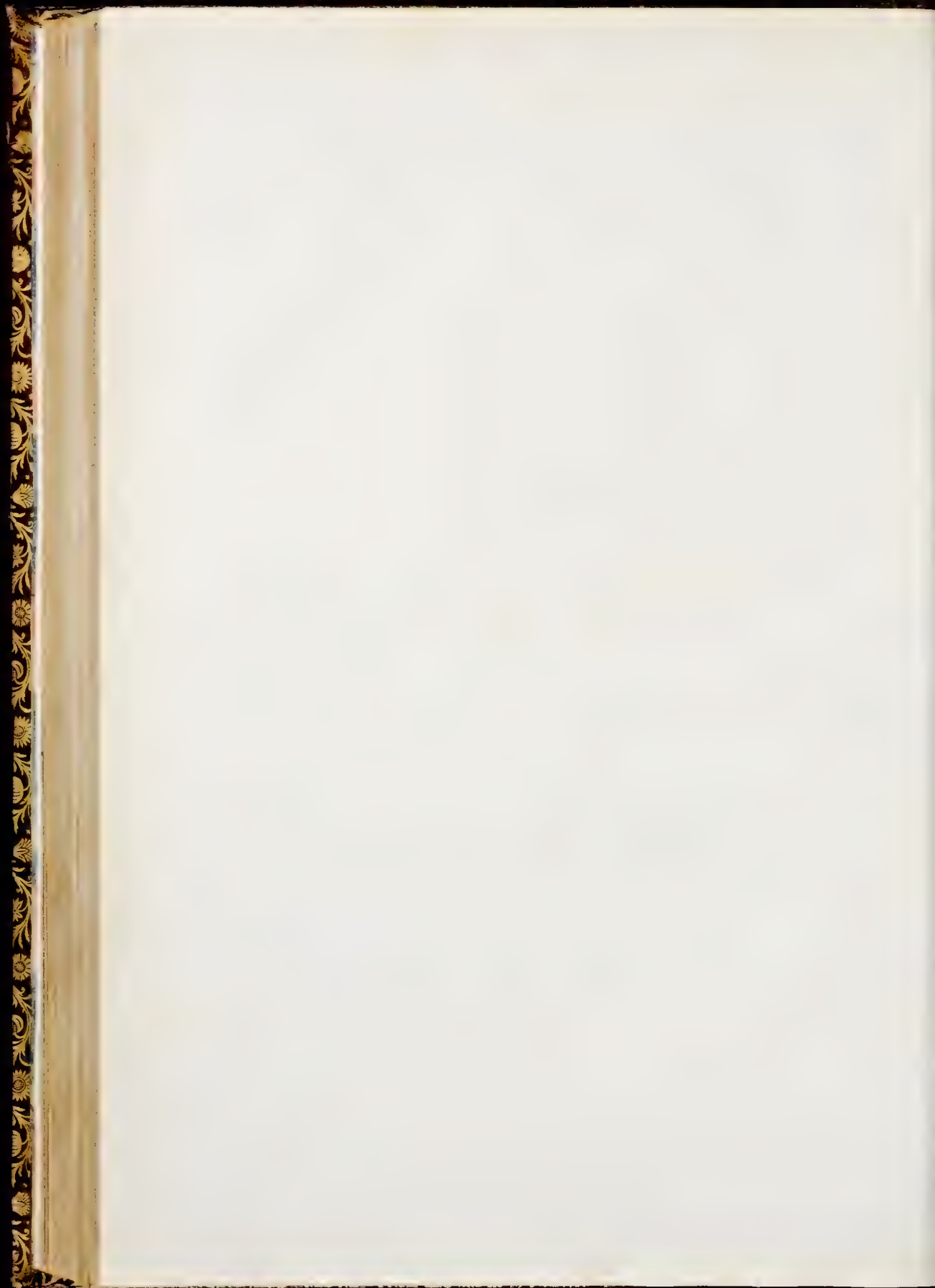
Que l'autre touchoit presque au bout de la carrière,

Il partit comme un trait ; mais les élans qu'il fit
Furent vains : la Tortue arriva la première.
Hé bien , lui cria-t-elle , avois-je pas raison ?
De quoi vous sert votre vitesse ?
Moi l'emporter ! Et que feroit-ce
Si vous portiez une maison ?





LE LIEVRE ET LA TORTUE . Fable CXIII .



FABLE XI.

L'ANE ET SES MAÎTRES.

L'Ane d'un Jardinier se plaignoit au Destin
De ce qu'on le faisoit lever devant l'Aurore.
Les Coqs, lui disoit-il, ont beau chanter matin,
Je suis plus matineux encore.
Et pourquoi? pour porter des herbes au marché.
Belle nécessité d'interrompre mon somme!
Le sort, de sa plainte touché,
Lui donne un autre Maître; & l'animal de somme
Passe du Jardinier aux mains d'un Corroyeur.
La pesanteur des peaux, & leur mauvaise odeur
Eurent bientôt choqué l'impertinente bête.
J'ai regret, disoit-il, à mon premier Seigneur:
Encor, quand il tournoit la tête,
J'attrapois, s'il m'en souvient bien,
Quelque morceau de chou qui ne me coûtoit rien:
Mais ici point d'aubaine, ou si j'en ai quelque-une,
C'est de coups. Il obtint changement de fortune;
Et sur l'état d'un Charbonnier
Il fut couché tout le dernier.
Autre plainte. Quoi donc, dit le Sort en colere,
Ce Baudet-ci m'occupe autant
Que cent Monarques pourroient faire.
Croit-il être le seul qui ne soit pas content?
N'ai-je en l'esprit que son affaire?

Le Sort avoit raison: tous gens sont ainsi faits:
Notre condition jamais ne nous contente;

La pire est toujours la présente.

Tome II.

Ff

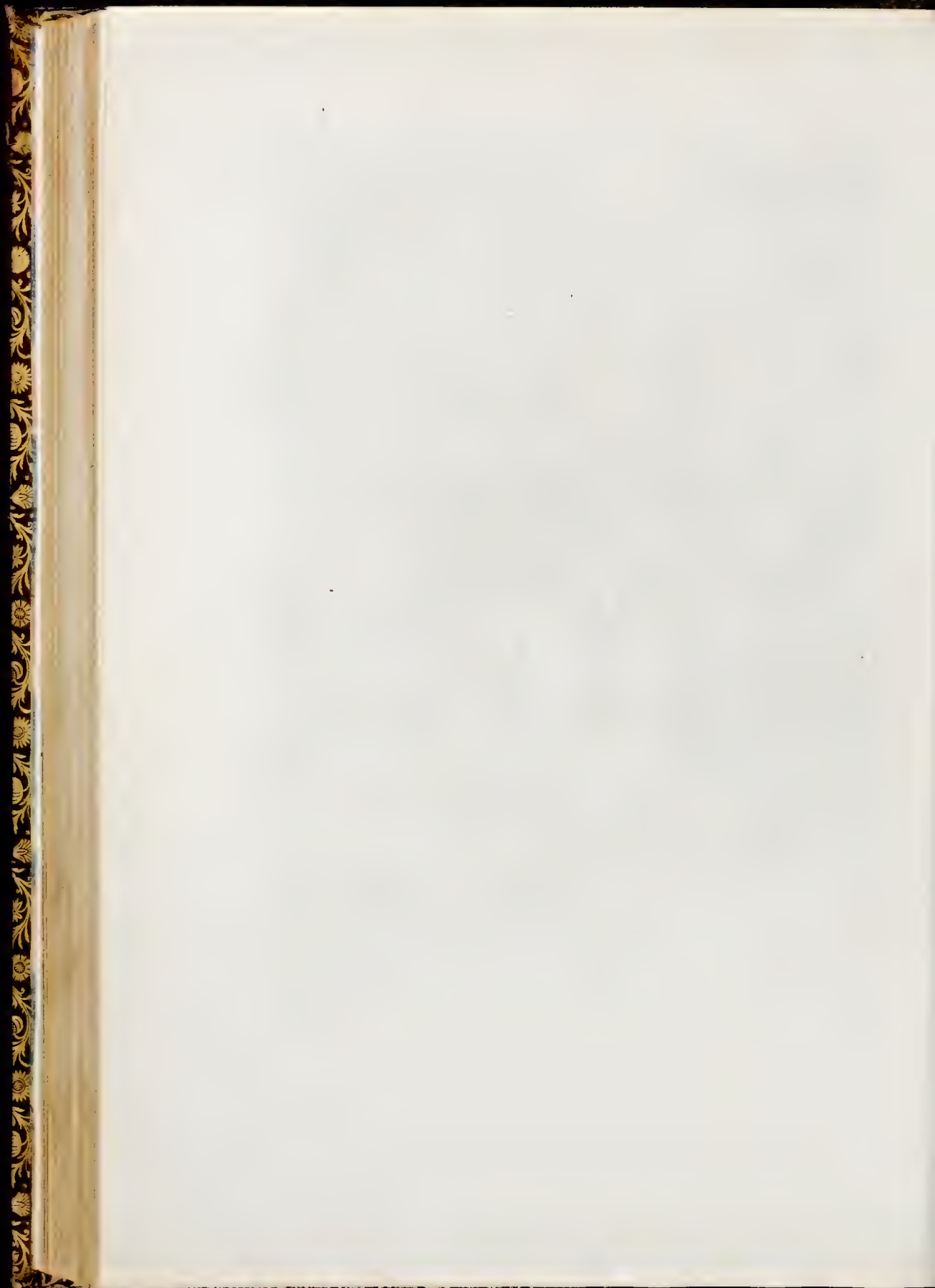
Nous fatiguons le Ciel à force de placets.
Qu'à chacun Jupiter accorde sa requête,
Nous lui rompons encor la tête.



(Fable CXIV.)



L'ÂNE ET SES MAÎTRES. Fable CXIV.





L'ÂNE ET SES MAÎTRES. Fable CXIV. 2^e planche.



FABLE XII.
LE SOLEIL
ET
LES GRENOUILLES.

FABLE XII.

LE SOLEIL ET LES GRENOUILLES.

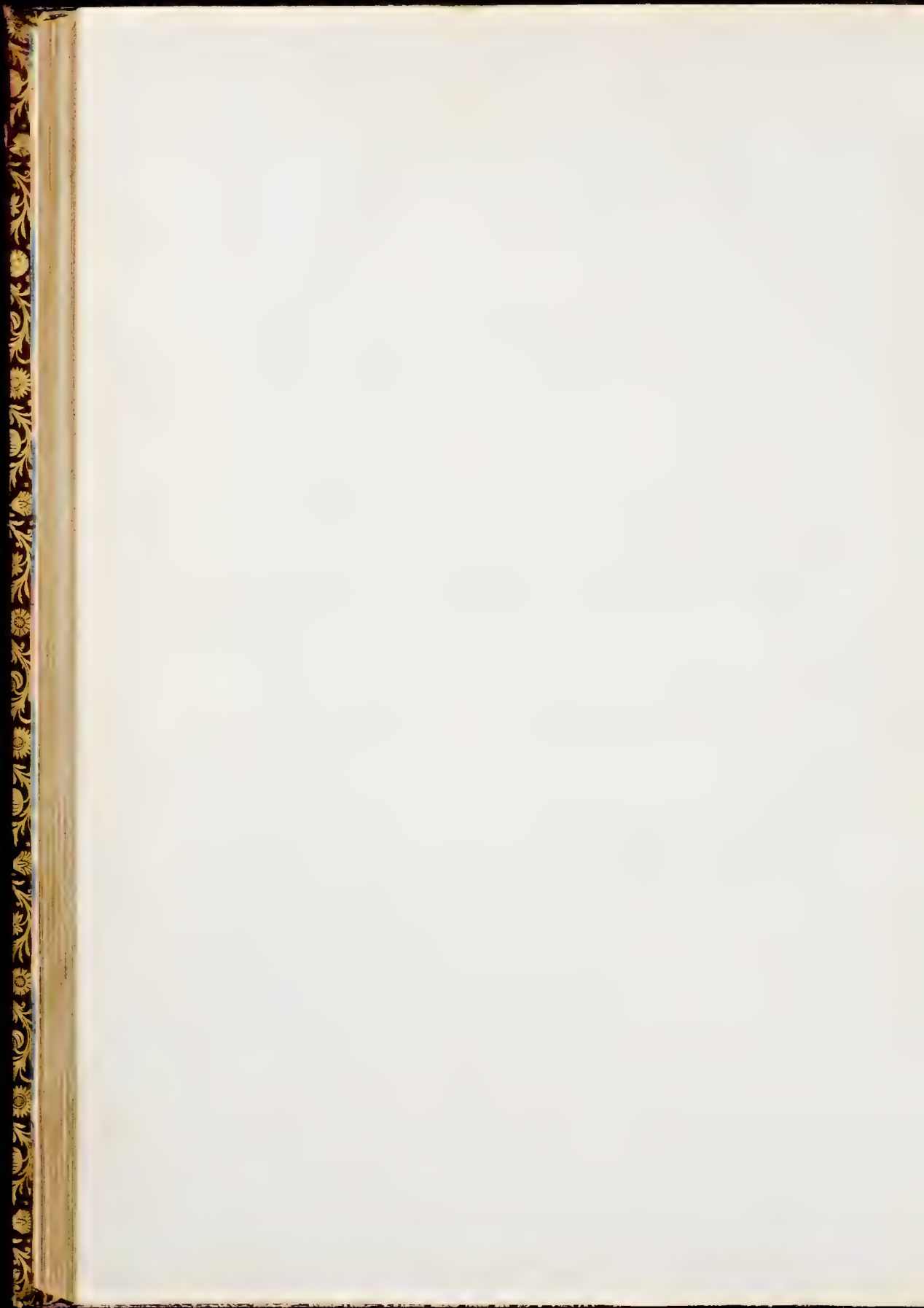
Aux nêces d'un Tyran tout le peuple en lieffe
Noyoit son fouci dans les pots.
Ésope feul trouvoit que les gens étoient fots
De témoigner tant d'allegresse.
Le Soleil, difoit-il, eut deffein autrefois
De fonger à l'Hyménée.
Auffi-tôt on ouït, d'une commune voix,
Se plaindre de leur destinée
Les Citoyennes des étangs.
Que ferons-nous s'il lui vient des enfans?
Dirent-elles au Sort, un feul Soleil à peine
Se peut fouffrir: une demi-douzaine
Mettra la mer à fec & tous fès habitans.
Adieu jons & marais: notre race eft détruite:
Bientôt on la verra réduite
A l'eau du Styx. Pour un pauvre animal,
Grenouilles, à mon fens, ne raifonnoient pas mal.



(Fable cxv.)



LE SOLEIL ET LES GRENOUILLES. Fable CXV.



F A B L E X I I I .
LE VILLAGEOIS
E T
LE SERPENT.

FABLE XIII.

LE VILLAGEOIS ET LE SERPENT.

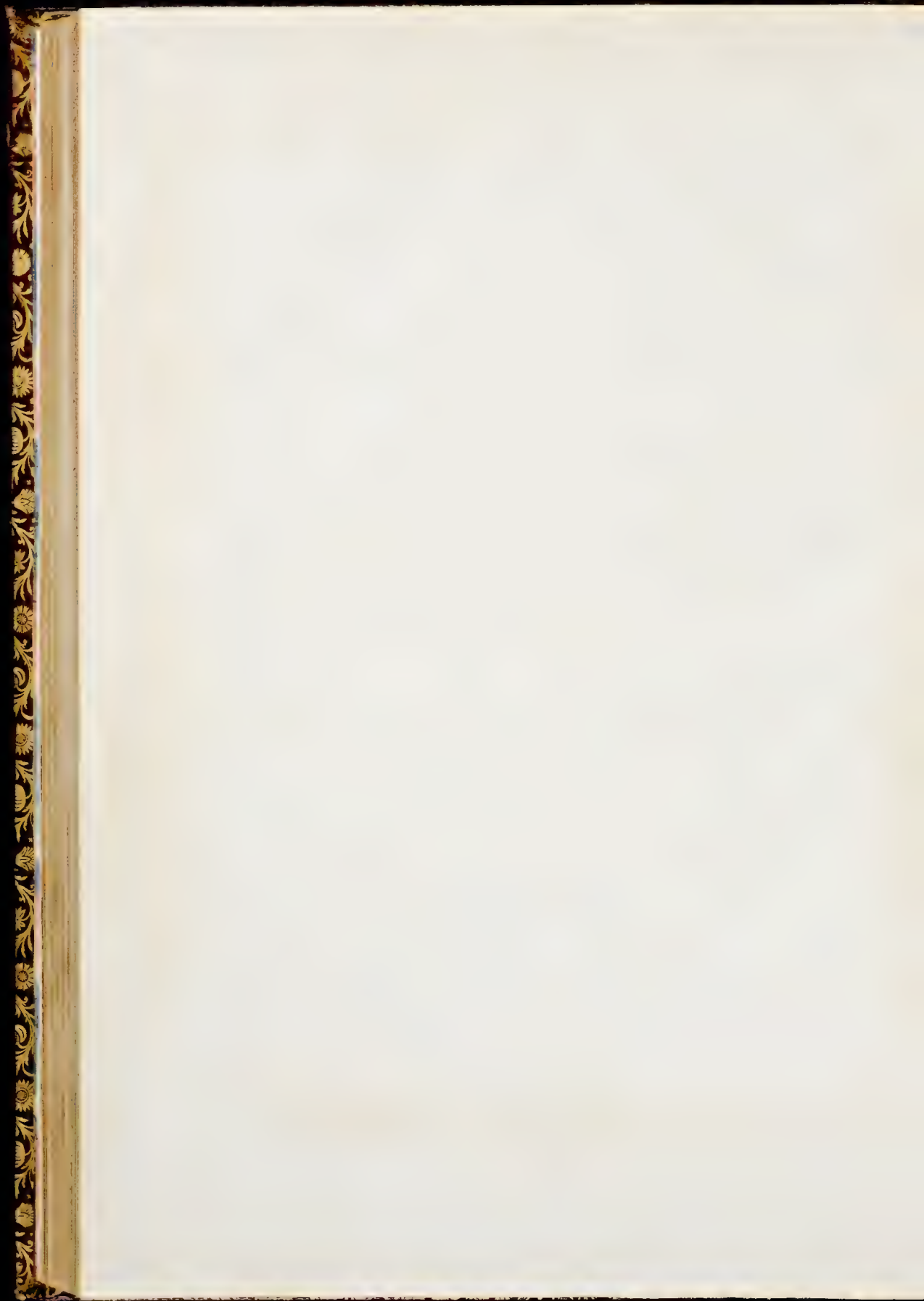
Ésope conte qu'un Manant
Charitable autant que peu fage,
Un jour d'hyver se promenant
A l'entour de son héritage,
Aperçut un Serpent sur la neige étendu,
Tranfi, gelé, perclus, immobile rendu,
N'ayant pas à vivre un quart d'heure.
Le Villageois le prend, l'emporte en sa demeure;
Et sans considérer quel sera le loyer
D'une action de ce mérite,
Il l'étend le long du foyer,
Le réchauffe, le ressuscite.
L'animal engourdi sent à peine le chaud,
Que l'ame lui revient avecque la colere.
Il lève un peu la tête, & puis siffle aussi-tôt,
Puis fait un long repli, puis tâche à faire un saut
Contre son bienfaiteur, son sauveur & son pere.
Ingrat, dit le Manant, voilà donc mon salaire?
Tu mourras. A ces mots, plein d'un juste courroux,
Il vous prend sa cognée, il vous tranche la bête,
Il fait trois Serpens de deux coups,
Un tronçon, la queue, & la tête.
L'Insecte, sautillant, cherche à se réunir,
Mais il ne put y parvenir.

Il est bon d'être charitable:
Mais envers qui, c'est là le point.
Quant aux ingrats, il n'en est point
Qui ne meure enfin misérable.

(Fable CXVI.)



LE VILLAGEOIS ET LE SERPENT. Fable CXVI.



FABLE XIV.
LE LION MALADE
ET
LE RENARD.

FABLE XIV.

LE LION MALADE, ET LE RENARD.

De par le Roi des animaux,
Qui dans son antre étoit malade,
Fut fait sçavoir à ses vassaux
Que chaque espece, en ambassade,
Envoyât gens le visiter,
Sous promesse de bien traiter
Les Députés, eux & leur fuite;
Foi de Lion très-bien écrite:
Bon passe-port contre la dent,
Contre la griffe tout autant.
L'édit du Prince s'exécute:
De chaque espece on lui députe.
Les Renards gardans la maison,
Un d'eux en dit cette raison.
Les pas empreints sur la poussière,
Par ceux qui s'en vont faire au malade leur cour,
Tous, sans exception, regardent sa tanière;
Pas un ne marque de retour.
Cela nous met en méfiance.
Que sa Majesté nous dispense.
Grand-merci de son passe-port.
Je le crois bon: mais dans cet antre
Je vois fort bien comme l'on entre,
Et ne vois pas comme on en sort.

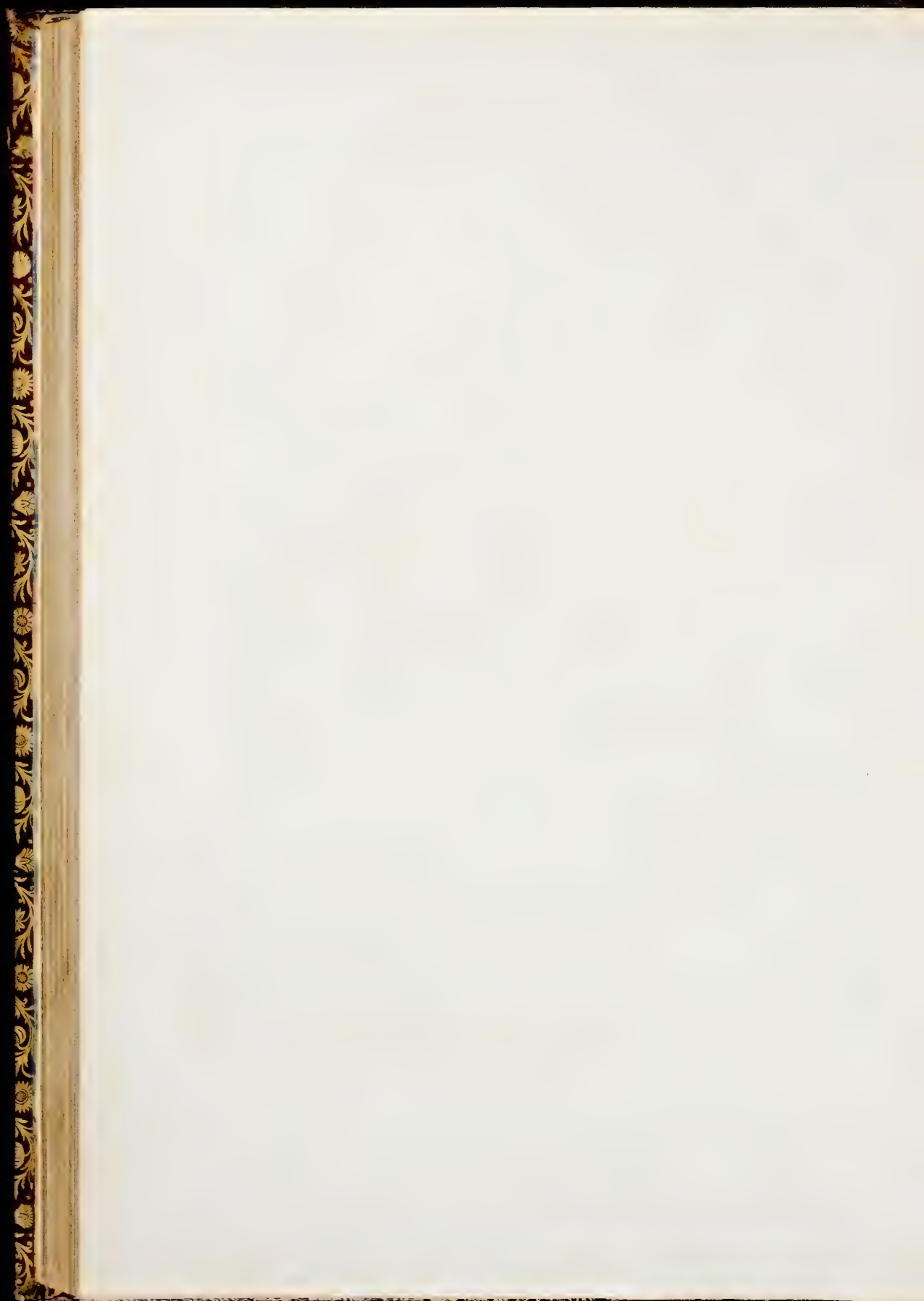


(Fable cxvii.)



LE LION MALADE ET LE RENARD. Fable CXVII.

P. J. Chodet del.



F A B L E X V.
L'OISELEUR,
L'AUTOUR
ET L'ALOUETTE.

FABLE XV.

L'OISELEUR, L'AUTOUR ET L'ALOUETTE.

Les injustices des pervers
Servent souvent d'excuse aux nôtres.
Telle est la loi de l'Univers:
Si tu veux qu'on t'épargne, épargne aussi les autres.

Un Manant au miroir prenoit des Oifillons:
Le fantôme brillant attire une Alouette.
Aussi-tôt un Autour planant sur les fillons,
Descend des airs, fond & se jette
Sur celle qui chantoit, quoique près du tombeau.
Elle avoit évité la perfide machine,
Lorsque se rencontrant sous la main de l'Oiseau,
Elle sent son ongle maligne.
Pendant qu'à la plumer l'Autour est occupé,
Lui-même sous les rêts demeure enveloppé.
Oiseleur, laisse-moi, dit-il en son langage:
Je ne t'ai jamais fait de mal.
L'Oiseleur repartit: ce petit animal
T'en avoit-il fait davantage?



(Fable cxviii.)



L'OISELEUR, L'AUTOUR ET L'ALOUËTTE . Fable CXVIII .



FABLE XVI.
LE CHEVAL
ET
L'ÂNE.

FABLE XVI.

LE CHEVAL ET L'ÂNE.

En ce monde il se faut l'un l'autre secourir.
Si ton voisin vient à mourir,
C'est sur toi que le fardeau tombe.

Un Âne accompagnoit un Cheval peu courtois,
Celui-ci ne portant que son simple harnois,
Et le pauvre Baudet si chargé qu'il succombe.
Il pria le Cheval de l'aider quelque peu :
Autrement il mourroit devant qu'être à la ville.
La prière, dit-il, n'en est pas incivile :
Moitié de ce fardeau ne vous fera que jeu.
Le Cheval refusa, fit une pétarade,
Tant qu'il vit sous le faix mourir son camarade,
Et reconnut qu'il avoit tort.
Du Baudet en cette aventure,
On lui fit porter la voiture,
Et la peau par dessus encor.



(Fable CXIX.)



LE CHEVAL ET L'ÂNE. Fable CXIX.



FABLE XVII.
LE CHIEN
QUI LÂCHE SA PROIE
POUR L'OMBRE.

FABLE XVII.

LE CHIEN QUI LACHE SA PROIE POUR L'OMBRE.

Chacun se trompe ici bas :
On voit courir après l'ombre
Tant de fous, qu'on n'en sçait pas,
La plûpart du temps, le nombre.
Au Chien dont parle Ésope, il faut les renvoyer.
Ce Chien voyant sa proie en l'eau représentée,
La quitta pour l'image, & pensa se noyer :
La riviere devint tout d'un coup agitée,
A toute peine il regagna les bords ;
Et n'eut ni l'ombre, ni le corps.



(Fable cxx.)



LE CHIEN QUI LÂCHE SA PROYE POUR L'OMBRE. Fable CXX.



FABLE XVIII.

LE CHARTIER EMBOURBÉ.

Le Phaëton d'une voiture à foin
Vit son char embourbé. Le pauvre homme étoit loin
De tout humain secours. C'étoit à la campagne,
Près d'un certain canton de la basse Bretagne,
Appelé Quimper-corentin.
On sçait assez que le destin
Adresse là les gens, quand il veut qu'on enrage :
Dieu nous préserve du voyage.

Pour venir au Chartier embourbé dans ces lieux,
Le voilà qui déteste & jure de son mieux,
Pestant en sa fureur extrême,
Tantôt contre les trous, puis contre ses chevaux,
Contre son char, contre lui-même.
Il invoque à la fin le Dieu, dont les travaux
Sont si célèbres dans le monde.
Hercule, lui dit-il, aide-moi : si ton dos
A porté la machine ronde,
Ton bras peut me tirer d'ici.
Sa prière étant faite, il entend dans la nue
Une voix qui lui parle ainsi :
Hercule veut qu'on se remue,
Puis il aide les gens. Regarde d'où provient
L'achopement qui te retient :
Ote d'autour de chaque roue
Ce malheureux mortier, cette maudite boue,
Qui jusqu'à l'essieu les enduit.
Prends ton pic & me romps ce caillou qui te nuit.
Comble-moi cette ornière. As-tu fait ? Oui, dit l'homme.
Or bien je vais t'aider, dit la voix : prends ton fouet.

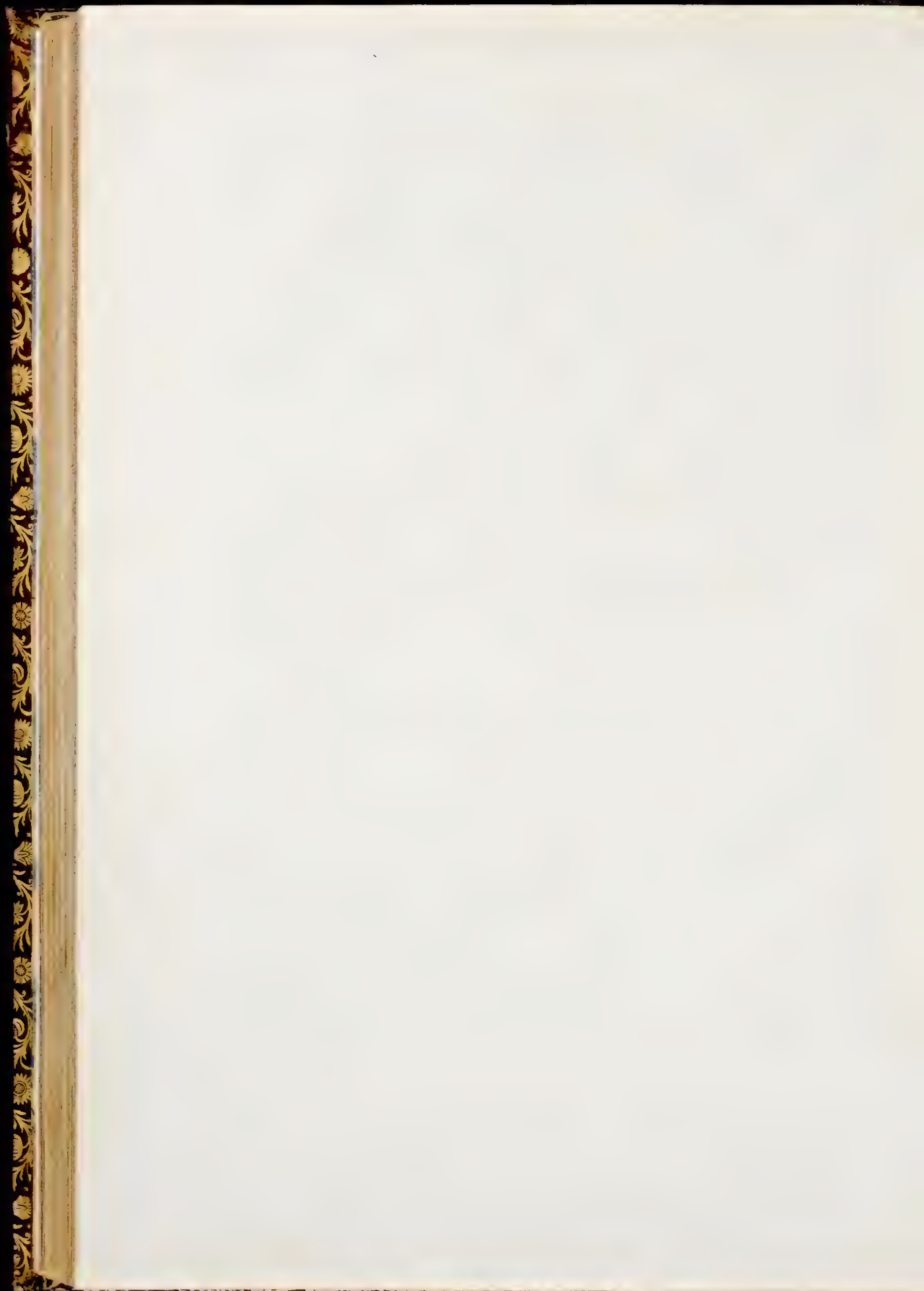
Je l'ai pris. Qu'est-ceci? mon char marche à souhait!
Hercule en soit loué. Lors la voix: tu vois comme
Tes chevaux aisément se font tirés de là.

Aide-toi, le Ciel t'aidera.





LE CHARTIER EMBOURBÉ. Fable CXXI.



FABLE XIX.

LE CHARLATAN.

Le monde n'a jamais manqué de Charlatans.
Cette science, de tout temps,
Fut en Professeurs très-fertile.
Tantôt l'un en théâtre affronte l'Acheron;
Et l'autre affiche par la ville
Qu'il est un Passe-Cicéron.
Un des derniers se vantoit d'être,
En éloquence, si grand maître,
Qu'il rendroit difert un badaud,
Un manant, un rustre, un lourdaud.
Oui, Messieurs, un lourdaud, un animal, un âne:
Que l'on m'amène un âne, un âne renforcé,
Je le rendrai maître passé;
Et veux qu'il porte la soutane.
Le Prince sçut la chose: il manda le Rhéteur.
J'ai, dit-il, en mon écurie,
Un fort beau rouffin d'Arcadie,
J'en voudrois faire un Orateur.
Sire, vous pouvez tout, reprit d'abord notre homme.
On lui donna certaine somme.
Il devoit, au bout de dix ans,
Mettre son âne sur les bancs:
Sinon, il consentoit d'être, en place publique,
Guindé la hart au col, étranglé court & net,
Ayant au dos sa Rhétorique,
Et les oreilles d'un baudet.
Quelqu'un des Courtisans lui dit qu'à la potence
Il vouloit l'aller voir; & que, pour un pendu,
Il auroit bonne grace & beaucoup de prestance:
Sur tout qu'il se souvînt de faire à l'assistance

Un discours où son art fût au long étendu;
Un discours pathétique, & dont le formulaire
Servît à certains Cicérons
Vulgairement nommés larrons.
L'autre reprit: Avant l'affaire,
Le Roi, l'âne, ou moi, nous mourrons.

Il avoit raison. C'est folie
De compter sur dix ans de vie.
Soyons bien buvans, bien mangeans,
Nous devons à la mort de trois l'un en dix ans.





L'E CHARLATAN . Fable C XXII .



F A B L E X X.

LA DISCORDE.

FABLE XX.

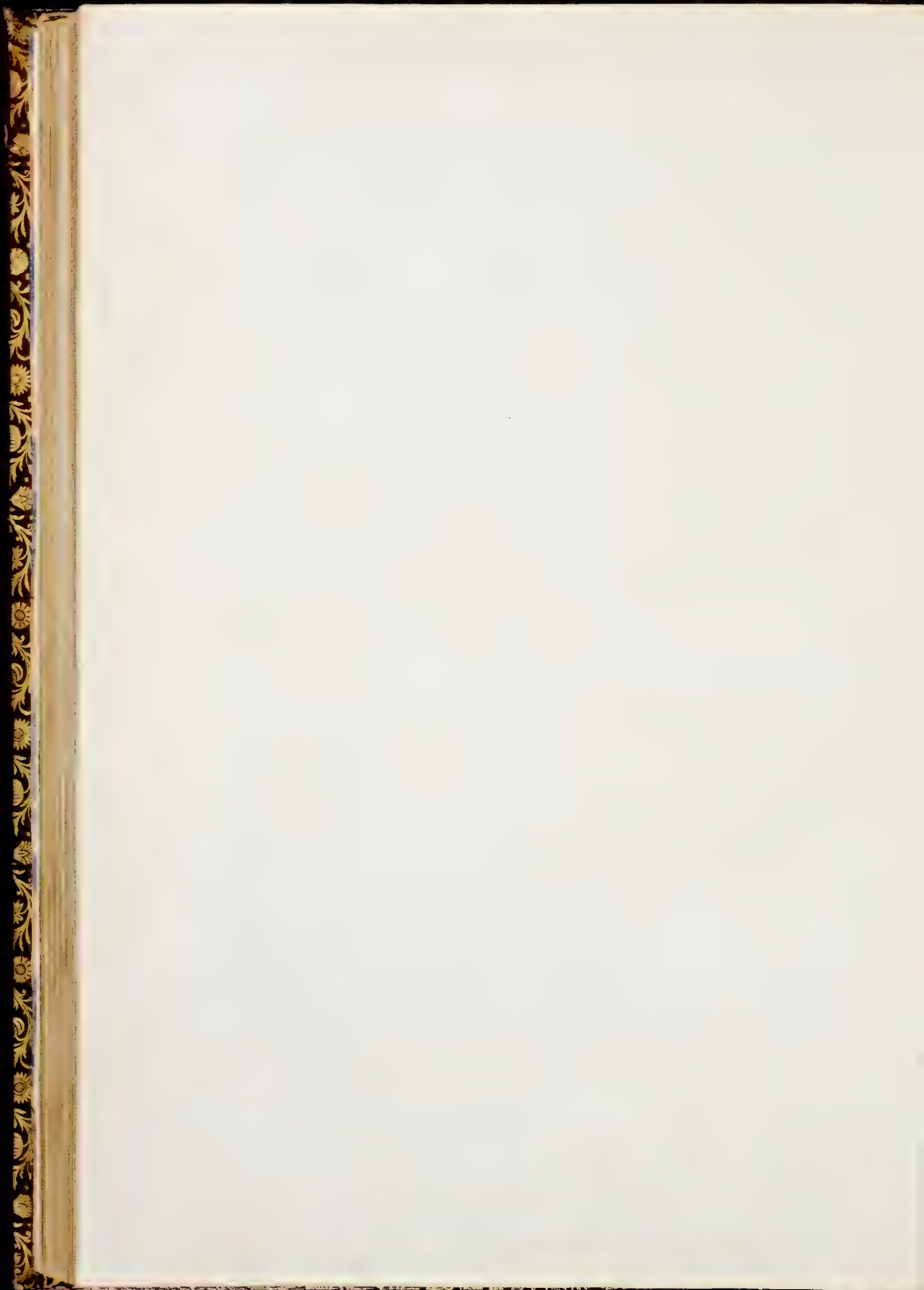
LA DISCORDE.

La Déesse Discorde ayant brouillé les Dieux,
Et fait un grand procès là-haut pour une pomme,
On la fit déloger des Cieux.
Chez l'animal qu'on appelle homme,
On la reçut à bras ouverts,
Elle, & Que-si-que-non, son frere,
Avecque Tien-&-mien, son pere.
Elle nous fit l'honneur, en ce bas Univers,
De préférer notre Hémisphère,
A celui des mortels qui nous sont opposés,
Gens grossiers, peu civilisés,
Et qui, se mariant sans Prêtre & sans Notaire,
De la Discorde n'ont que faire.
Pour la faire trouver aux lieux où le besoin
Demandoit qu'elle fût présente,
La Renommée avoit le soin
De l'avertir; & l'autre diligente,
Couroit vite aux débats, & prévenoit la paix;
Faisoit, d'une éteincelle, un feu long à s'éteindre.
La Renommée enfin commença de se plaindre,
Que l'on ne lui trouvoit jamais
De demeure fixe & certaine.
Bien souvent l'on perdoit, à la chercher, sa peine.
Il falloit donc qu'elle eût un séjour affecté,
Un séjour d'où l'on pût, en toutes les familles,
L'envoyer à jour arrêté.
Comme il n'étoit alors aucun Couvent de Filles,
On y trouva difficulté.
L'Auberge enfin de l'Hyménée
Lui fut pour maison assignée.

(Fable cxxiii.)



LA DISCORDE . Fable CXXIII .



FABLE XXI.

LA JEUNE VEUVE.

La perte d'un Époux ne va point fans soupirs :
On fait beaucoup de bruit, & puis on se console.
Sur les ailes du temps la tristesse s'envole ;

Le temps ramene les plaisirs.

Entre la Veuve d'une année,

Et la Veuve d'une journée,

La différence est grande. On ne croiroit jamais

Que ce fût la même personne.

L'une fait fuir les gens, & l'autre a mille attrait :
Aux soupirs vrais ou faux celle-là s'abandonne ;

C'est toujours même note, & pareil entretien :

On dit qu'on est inconsolable ;
On le dit, mais il n'en est rien,

Comme on verra par cette Fable,
Ou plutôt par la vérité.

L'Époux d'une jeune Beauté

Partoit pour l'autre monde. A ses côtés sa femme

Lui crioit : attens-moi, je te suis : & mon ame,

Aussi-bien que la tienne, est prête à s'envoler.

Le mari fait seul le voyage.

La Belle avoit un pere, homme prudent & sage :

Il laissa le torrent couler.

A la fin, pour la consoler,

Ma fille, lui dit-il, c'est trop verser de larmes :

Qu'a besoin le défunt que vous noyiez vos charmes ?

Puisqu'il est des vivans, ne songez plus aux morts.

Je ne dis pas que tout à l'heure

Une condition meilleure,

Change en des nêces ces transports :

Mais après certain temps, souffrez qu'on vous propose
Un Époux beau, bien fait, jeune, & tout autre chose

Que le défunt. Ah ! dit-elle aussi-tôt,

Un cloître est l'Époux qu'il me faut.

Le pere lui laissa digérer sa disgrâce.

Un mois de la sorte se passe.

L'autre mois, on l'emploie à changer tous les jours

Quelque chose à l'habit, au linge, à la coëffure :

Le deuil enfin fert de parure,

En attendant d'autres atours.

Toute la bande des Amours

Revient au colombier : les jeux, les ris, la danse,

Ont aussi leur tour à la fin.

On se plonge soir & matin

Dans la fontaine de Jouvence.

Le pere ne craint plus ce défunt tant chéri :

Mais comme il ne parloit de rien à notre Belle ;

Où donc est le jeune mari

Que vous m'avez promis ? dit-elle.





LA JEUNE VEUVE . Fable CXXIV.

Le chapeau est

Musée royal de la ville de Paris



ÉPILOGUE.

Bornons ici cette carrière :
Les longs ouvrages me font peur.
Loin d'épuiser une matière ,
On n'en doit prendre que la fleur.
Il s'en va temps que je reprenne
Un peu de forces & d'haleine ,
Pour fournir à d'autres projets.
Amour, ce tyran de ma vie,
Veut que je change de sujets :
Il faut contenter son envie :

Retournons à Pŷché. Damon, vous m'exhortez
A peindre ses malheurs & ses félicités.

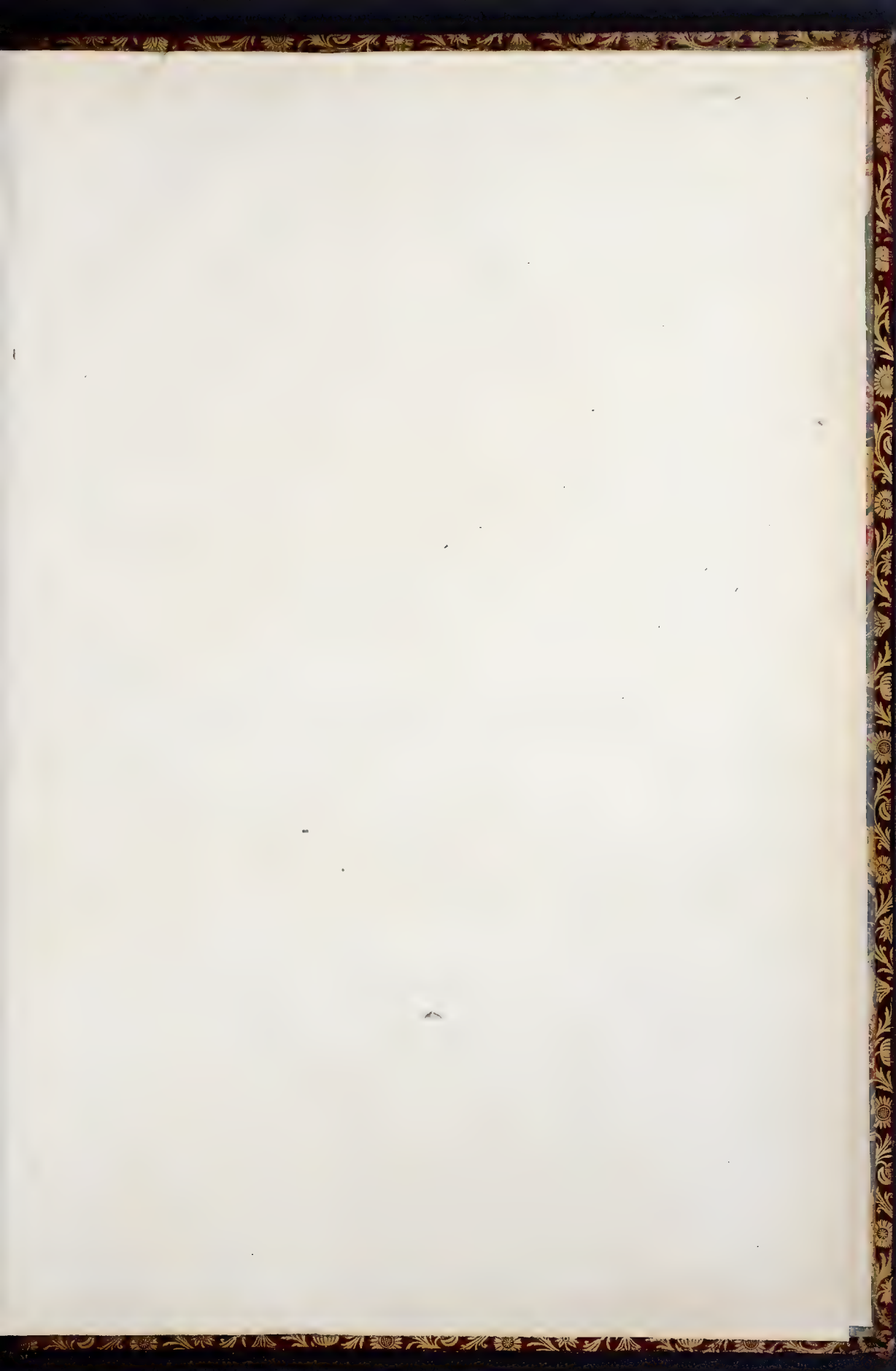
J'y consens : peut-être ma veine
En sa faveur s'échauffera.

Heureux ! si ce travail est la dernière peine,
Que son Époux me causera !

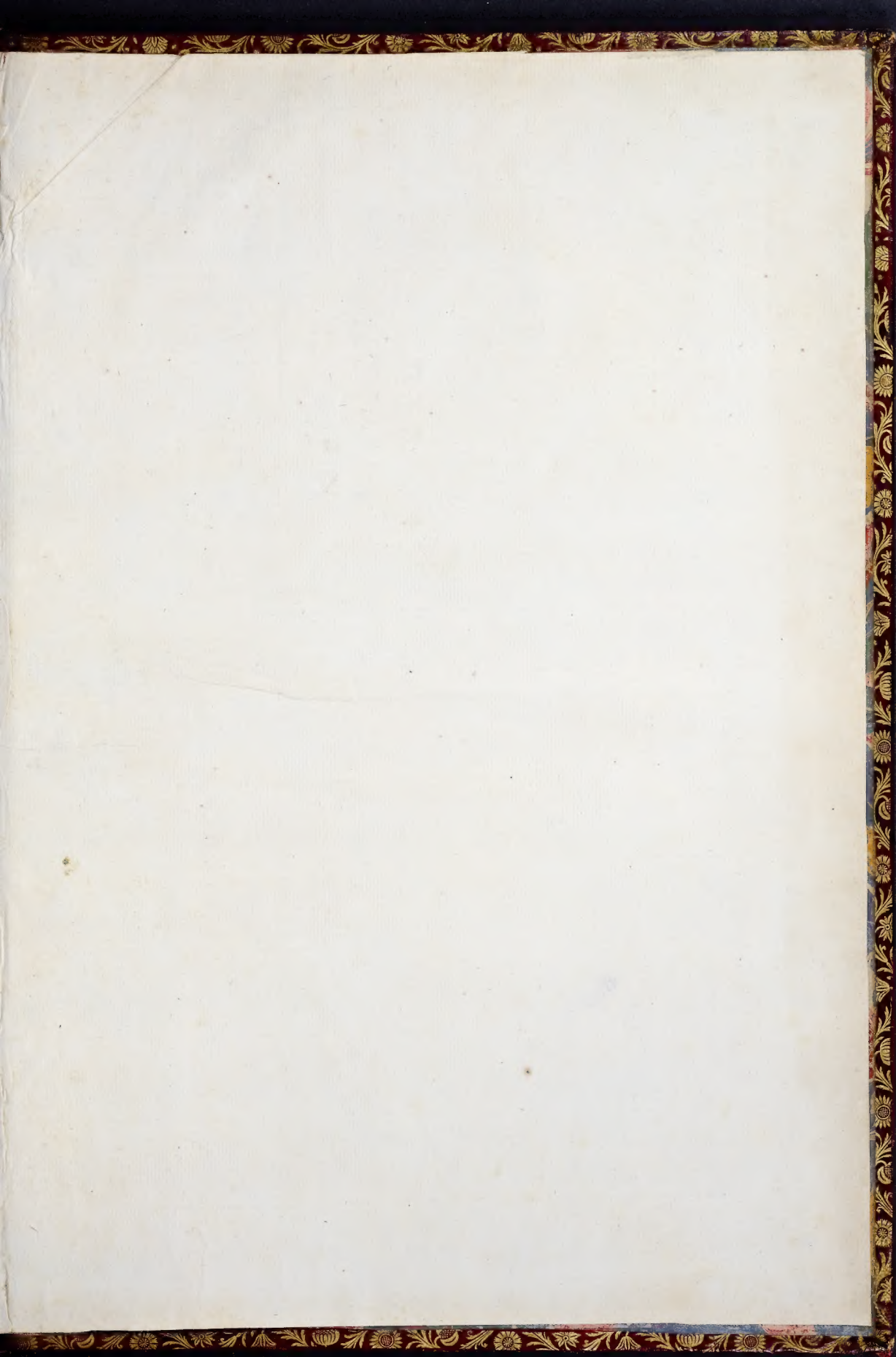
Fin du sixième Livre & du second Volume.















RARE
OVERSIZE
PQ
1808
A1
1755
V.2

84B
18676

Inv. #
269

